# PORTRAIT INTIMES DU 18. SIÈCLE ETUDES NOUVELLES D'APRÉS LES...

Edmond : de Goncourt, Jules : de Goncourt





EDMOND ET JULES DE GONCOURT

# PORTRAITS INTIMES

## DU XVIII[e] SIÈCLE

PARIS

# PORTRAITS INTIMES

## DU XVIIIe SIÈCLE

*Sous presse :*

## PORTRAITS INTIMES DU XVIII^e SIÈCLE.

Madame du Barry.
Le comte de Caylus.
Kléber.
Piron.
La duchesse de Chaulnes.
Louis XV.
Madame Geoffrin.
Le Bas.
Le comte de Clermont.
L'abbé d'Olivet.

---

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

---

# PORTRAITS INTIMES

## DU XVIII^e SIÈCLE

ÉTUDES NOUVELLES

D'APRÈS LES LETTRES AUTOGRAPHES

ET LES DOCUMENTS INÉDITS.




PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 13.

1857

# PRÉFACE

Quand les civilisations commencent, quand les peuples se forment, l'histoire est *drame* ou *geste*. Qu'elle soit fable, qu'elle soit roman, l'histoire est action. Qu'elle raconte Hercule ou Roland, elle dit l'homme dans le mouvement et dans les entreprises de son corps ; elle le montre dans l'exercice et dans la volonté de sa force ; elle le représente en ses dehors.

Cependant il arrive que le monde s'apaise. Autour de l'homme, les choses ont perdu leur violence. L'idée désarme le fait. L'âme de l'humanité se recueille.

*

Le *gnoti séauton* des âges modernes renouvelle l'esprit mûr des peuples. Hamlet est venu. La psychologie naît. L'analyse entre dans la « caverne » de Bacon. Rousseau, Benjamin Constant, Chateaubriand, Byron, récitant leur cœur, récitent le cœur humain. L'homme écoute en lui.

Par une évolution pareille et simultanée, l'histoire va du héros à l'homme, de l'action au mobile, du corps à l'âme; et elle se tourne vers cette biographie que Montaigne appelle « l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de notre nature se pénètrent. »

Les siècles qui ont précédé notre siècle ne demandaient à l'historien que le personnage de l'homme, et le portrait de son génie. L'homme d'État, l'homme de guerre, le poëte, le peintre, le grand homme de science ou de métier étaient montrés seulement en leur rôle, et comme en leur jour public, dans cette œuvre et

cet effort dont hérite la postérité. Le dix-neuvième siècle demande l'homme qui était cet homme d'État, cet homme de guerre, ce poëte, ce peintre, ce grand homme de science ou de métier. L'âme qui était en cet acteur, le cœur qui a vécu derrière cet esprit, il les exige et les réclame; et s'il ne peut recueillir tout cet être moral, toute la vie intérieure, il commande du moins qu'on lui en apporte une trace, un jour, un lambeau, une relique.

Là est la curiosité nouvelle de l'histoire, et le devoir nouveau de l'historien. Tout conspire à ce grand et légitime mouvement. Chaque jour lui apporte sa sanction. Voilà que les plumes les plus illustres s'y associent; voilà que les intelligences les plus sérieuses, séduites et gagnées par la fragilité même d'aimables figures, pratiquent, dans une amoureuse familiarité, et dans leurs grâces les

plus secrètes, les âmes charmantes d'un grand siècle. Et qu'est-ce donc cette science sans dédains, cette peinture qui descend à tout sans s'amoindrir, cette sagacité déductive, cette reconstruction du microcosme humain avec un grain de sable? C'est l'histoire intime; c'est ce roman vrai que la postérité appellera peut-être un jour l'histoire humaine.

Mais où chercher les sources nouvelles d'une telle histoire? Où la surprendre, où l'écouter, où la confesser? Où découvrir les images privées? Où reprendre la vie psychique, où retrouver le for intérieur, où ressaisir l'humanité de ces morts? Dans ce rien méprisé par l'histoire des temps passés, dans ce rien, chiffon, poussière, jouet du vent! — la lettre autographe.

Qui révélera mieux que la lettre autographe la tête et le cœur de l'individu?

Quoi donc sera une déposition plus fidèle et plus indiscrète du *moi?* Quoi donc, un battement plus plein et plus juste du pouls de l'intelligence? Quoi donc, une manifestation plus émue de la personnalité de l'âme pendant sa vie terrestre? Où l'homme enfin avouera-t-il davantage l'homme qu'en ces lignes échappées de sa main? Seule, la lettre autographe fera toucher du doigt le jeu nerveux de l'être sous le choc des choses, la pesée de la vie, l'action des sensations. Seule, elle dira les penchants, les goûts, les inclinations, les instincts, secret conseil où se règlent les passions de l'homme. Seule, elle dira le pourquoi et le comment de cet acte, de cette œuvre, de cette volonté devenue fait. Seule, elle fera entrer dans l'esprit et dans toute l'audace de l'idée. Seule, elle montrera sur le vif cette santé de l'esprit : l'humeur. Seule,

la lettre autographe sera le confessionnal où vous entendrez le rêve de l'imagination de la créature, ses tristesses et ses gaîtés, ses fatigues et ses retours, ses défaillances et ses orgueils, sa lamentation et son inguérissable espoir.

Miroir magique où passe l'intention visible, et la pensée nue! Ce papier taché d'encre, c'est la greffe où est déposée l'âme humaine. Quelle lumière dans la nuit du temps! Quelle survie de l'homme! Quelle immortalité des grandeurs et des misères de notre nature! Quelle résurrection, — la lettre autographe, — ce silence qui dit tout!

EDMOND et JULES DE GONCOURT.

30 octobre 1856.

Nous tentons de reconstruire avec la lettre autographe, figure à figure, un siècle que

nous aimons. Nous essayons de ranimer ces hommes et ces femmes quelquefois avec une correspondance, trop souvent avec une lettre. Hélas ! le feu, la révolution, les épiciers ont fait nos documents bien rares.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici une suite de vies entières. Nous ne voulons point redire les biographies déjà dites. Nous voulons seulement ajouter aux recherches connues, aux documents publiés, l'inconnu et l'inédit, nous réservant de raconter d'un bout à l'autre, de peindre en pied, les personnages oubliés ou dédaignés par l'histoire.

Si peu que vaille notre tentative, elle est digne de la clémence du public. Elle mérite qu'on ne la chicane point trop sur son mode et son ordre, et qu'on n'exige pas d'elle plus qu'il n'est juste. Les autographes sont épars, disséminés par toute l'Europe. Les collectionneurs ne possèdent qu'une lettre de chacun. Bien des ventes se passent sans vous rien apporter sur l'homme que vous poursuivez. Il faut courir les bibliothèques, acheter, obtenir communication, rassembler par mille moyens et par mille fatigues, les élé-

ments uniques et dispersés du travail. Grande tâche! pour laquelle nous avons plus consulté peut-être notre zèle que nos forces.

Voici donc notre butin; la première galerie d'un dix-huitième siècle peint par lui-même, dix portraits, ou bustes, ou médaillons nouveaux, et pris dans le plus intime intérêt autobiographique. Le livre eût été impossible, sans l'aide, le concours, les communications obligeantes des amateurs d'autographes. Remercions donc de notre mieux M. F. Barrière, M. le marquis de Flers, M. Boutron, M. Chambry, M. Dentu, M. Fossé d'Arcosse, etc., qui ont bien voulu mettre leurs richesses à notre disposition, et quelque prix à notre reconnaissance.

# LOUIS XVI

Les lettres sont l'honneur de la France. L'Histoire pardonnera au dix-huitième siècle parce que le dix-huitième siècle a aimé les lettres. Cela est la grandeur de ce temps, cela sera son excuse, d'avoir adoré l'intelligence, couronné la pensée, donné le triomphe et l'apothéose au génie vivant; d'avoir libéré l'homme de lettres de la sportule des grands, pour l'élever à leurs poignées de main; d'avoir montré les couronnes courtisant les plumes; d'avoir jeté les plumes au gouvernement de l'opinion publique, à l'avant-garde de l'humanité. Glorieuse excuse de ce siècle

qui, de Choiseul à Turgot, a fêté les Muses riantes ou armées, la Parole, le Livre, l'Idée!

Un carrosse de chasse a emporté de Versailles le cadavre de Louis XV. Le trône d'un jeune souverain se lève dans une aurore. Tout est attente, et promesses, et signes favorables. Il semble que la Sagesse se hâte vers la Justice. Rêves, utopies, théories, systèmes, impatiences d'un âge d'or, s'empressent aux pieds de ce règne qui commence. Les économistes bercent la France d'illusions et d'additions; les philosophes l'enivrent d'éloquence et de phrases: l'imagination nationale s'ébranle vers l'avenir. Cependant, dans le tumulte des projets, dans ces états généraux de l'espérance publique, parmi tant de vœux de la patrie pacifique, parmi tant de placets du commerce et de l'agriculture, vers quoi se tourne la bonne volonté de celui qu'on nommait alors *Louis le Désiré?* Vers les lettres. Quel ordre de citoyens choisit-il pour être l'exemple de sa protection, et de quels clients veut-il être honoré? Des hommes de lettres. Entouré d'un monde nouveau qui l'appelle, quelle affaire est son souci, et son occupation? Quelle affaire lui fait gourmander la lenteur de ses ministres? La reconnaissance

solennelle d'une propriété sacrée, d'une propriété de droit divin, de cette propriété qui ne s'acquiert point comme les autres biens, par la voie d'occupation ou de transmission, mais qui est une partie de la substance même de l'homme produite au dehors ; de cette propriété qu'un jurisconsulte du dix-huitième siècle disait justement « plus propre que toute autre propriété ; » de cette propriété la plus personnelle, la plus rationelle, la plus respectable des propriétés : la propriété des ouvrages de l'esprit.

Écoutez cette belle et noble lettre où parle, avec fermeté, le ferme désir du juste ; lignes rares, et trop rares, où le roi a tenu la plume de Louis XVI !

Versailles, le 6 Septembre [1].

« J'appelerai Amelot pour l'entretenir sur
« l'objet de votre lettre y aiant quelque me-
« prise dans l'expose qui vous a esté fait,
« nous verrons apres.
« On ferait bien de s'occuper le plustot
« possible de l'examen des memoires des
« Libraires tant de Paris que des Provinces

[1] 1776.

« sur la propriétés des ouvrages et sur la « durée des privileges. Jai entretenus de cette « question plusieurs gens de lettres, et il m'a « parut que les corps savants l'ont fort à « cœur. Elle intéresse un très-grand nombre « de mes sujets qui sont dignes a tous égards « de ma protection. Le privilege en librairie « nous l'avons reconnus, est une grace « fondée en justice ; pour un auteur elle « est le prix de son travail, pour un Li- « braire elle est la garantie de ses avances. « Mais la différence du motif doit naturel- « lement regler la difference d'importance « du privilege. L'auteur doit avoir le pas; et « pourvu que le libraire recoive un avantage « proportionné à ses fraix et a un gain legi- « time, il ne peut avoir à se plaindre. Il fau- « dra regler aussi les Formalités a observer « pour la reception des libraires et impri- « meurs; arrangez cela comme vous le trou- « verez bon, mais il faudra que l'autre ques- « tion soit rapportée au Conseil.

Louis.

« Silence sur notre conversation avec M. au « sujet de S. G.[1], je le perdrois avec peine,

[1] M. de Saint-Germain, ministre de la guerre.

« connoissant tout son devouement et sa ca-
« pacité pour mon service [1]. »

De cette lettre, qui a le ton royal de la raison et la grande volonté du bon sens, sortait l'arrêt du conseil du 30 août 1777, qu'un article résume : « Tout auteur qui obtiendra en son nom le privilège d'un ouvrage, aura le droit de le vendre chez lui, et jouira de son privilège pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le retrocède à aucun libraire. »

Ainsi était proclamée la perpétuité de possession. Ainsi la propriété des gens de lettres, délivrée des gênes accumulées par les édits enregistrés dans les Cours, devenait constante et permanente. Ainsi l'auteur « avait le pas, » comme disait la lettre. Ainsi le privilège était transporté du libraire à l'auteur : il devenait droit. Ainsi était posé par la main de Louis XVI dans le code français, dans le code humain, le grand principe de la propriété des lettres, la première des propriétés chez un peuple civilisé.

[1] Copié par nous sur la lettre autographe signée, possédée par le chevalier Morbio, à Milan.

# BACHAUMONT[1]

L'anecdote est l'indiscrétion de l'histoire. C'est Clio à son petit lever. Avant de donner audience aux grands événements, à toutes les choses officielles d'une époque, avant de relever l'état civil d'une nation, avant d'aller au grave et au sérieux de la vie publique de l'humanité : les levers et les couchers d'empires, les discordes populaires, les armées victorieuses, la place publique, le palais, les

[1] D'après les papiers de Bachaumont conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrits. Volumes 327, Histoire française, et 359, Belles lettres françaises.

camps, la patrie ;—avant d'être Muse, la Muse est femme : Diogène Laerce la repose de Thucydide. Elle accueille tous et toutes pourvu qu'on sache et qu'on dise. Elle a sa cour de conteurs qui écrivent au pied de son lit, et qu'elle s'oublie parfois à applaudir comme de grands historiens : Saint-Simon sort de chez elle par la porte d'où sortit le gazetier Loret.

Alors, à l'encouragement de ses sourires, l'anecdote va jupe courte, trottant menu, tournure leste; l'anecdote va, et court et se glisse. Elle se penche pour mieux entendre, elle monte sur les chaises pour mieux voir, elle est dans les coulisses, elle voit allumer les chandelles de toutes les tragédies ; elle entre partout, elle lève tous les toits; elle sait le dessous des masques, le dessous des cartes, le dedans des alcôves ; elle est accueillie partout, parce qu'elle est une médisance ; elle est une puissance déjà, parce qu'elle sera la Presse. L'anecdote ! sorte de bouche de bronze à la façon de Paris, où l'on jette la vérité en riant.

Au siècle de l'anecdote, au dix-huitième siècle, il y eut parmi les curieux et les bavards, un anecdotier parfait, excellemment doué pour les devoirs de sa charge. Il avait des

yeux, des oreilles, de l'esprit et du sens. Il savait écouter, entendre, comprendre et redire. Il possédait un tact natif, et ce jugement droit de toutes choses qui est l'instinct du vrai. Il aimait les nouvelles, mais comme un délicat, avec choix. Il suivait l'opinion publique, mais comme un galant homme, à distance et modérément. Il connaissait les hommes, et leur avait pardonné. Il avait ce goût et ce dégoût du monde qui fait les bons juges. Il ne servait ni passion, ni parti, ni amis, mais son plaisir, qui était de regarder et de conter le monde ainsi qu'une comédie. Il était modeste encore, et plein de cette sagesse rare qui délivre de l'amour-propre: il montrait la lanterne magique, sans se montrer. Assis à l'aise devant son temps, en se jouant, par vocation et par passe-temps, jour par jour, pour lui-même et quelques-uns, Bachaumont jetait sur le papier, toute chaude, l'histoire volante, le bruit à peine éteint, la voix vibrante encore, l'âme à peine morte des jours et des nuits de ce joli siècle, léguant à la postérité, dont il se riait, ce trésor, cette source intarissable, cette chronique vivante et qui respire: les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*.

Un gentilhomme pauvre, le plus pauvre du pays Chartrain, eut des enfants et beaucoup[1]. Le plus intelligent se fit médecin, se maria, et eut un fils, un fils unique, enfant gâté, joueur et paresseux dès l'enfance, et naturellement étoffé pour le repos et la joie. Le père était devenu un médecin à la mode, le fils un

[1] Fragments de Mémoires autographes de Petit de Bachaumont, en tête desquels se lit : « Un de mes amys me dit un jour, je sais à peu près tout ce qui vous est arrivé depuis que je vous connois, mais j'ignore tout ce qui a précédé le jour de notre connoissance, je ne m'intéresse pas moins à l'un qu'à l'autre, ainsy je vous demande de m'en instruire; le motif de votre curiosité, luy répondis-je, est trop obligeant pour ne m'y pas soumettre. Mais comment ma paresse et la crainte d'abuser de votre patience me permettront-elles un récit dont je craindrois la longueur et pour vous et pour moy. j'ayme mieux vous promettre de vous écrire, si par la suite je ne trouve quelque loysir assez long pour cela, je pourroys même peut-être plus aysément vous écrire des choses que mon extrême timidité m'empêcheroit de vous dire. Il voulut bien se contenter de cette excuse pour le moment et de ma promesse pour l'advenir. Il l'exigea de moi, et quelque tems après m'estant trouvé à la campagne dans un aymable loysir, l'envie de tenir ma parole et de satisfaire un amy auquel je ne pouvais rien refuser me fit luy écrire ce qui suit... »

grand gaillard de belle venue, la morale fort large, digne en tout point de faire un héros de l'abbé Prévost, amoureux de débauches, et courant le gros plaisir avec une société de friponneaux et de petits coquins, dont ses cousins germains étaient la fleur choisie. Le fils avait remarqué que son père rentrait maintes fois à la maison dans la journée, montait prestement à son cabinet, entrait, sortait, et après un tour de clef se remettait à courir. Les trous de serrure étaient déjà, en ce temps, faits pour regarder; et le fils vit son père vidant ses poches sans compter. Une fausse clef n'est point longue à forger; et le jeu, et la débauche reprirent de plus belle. C'était une si bonne source, et si riche, et si inépuisable, qu'un cousin eut des soupçons, épia le voleur, le surprit en flagrant délit, et bon gré mal gré, entra dans la communauté. De ce jour, le tas d'argent alla diminuant de telle façon que le bonhomme de père découvrit tout. Le cousin fut envoyé au Canada, et le fils mis à Saint-Lazare.

Le fils sortit de Saint-Lazare. Il sortit gros joueur, et beau joueur, ce qui le recommanda dans le monde; aimable homme, accommodant et facile, tout à tous; puis une jolie voix et de

l'expression quand il chantait; et la bonne figure d'un viveur, une de ces figures qui sont la joie autour d'une table. Point d'affaires! aujourd'hui le cabaret, l'opéra, la comédie, le jeu; demain, le jeu, la comédie, l'opéra, le cabaret; car il vivait, l'heureux homme, au beau temps du cabaret, et de la gaieté des soupers. Point de babioles ni de quadrilles! c'était alors l'inconnu; il n'en était question, pas plus que de sottes pécores, de caillettes, ou de précieuses, pas plus que de maris grossiers et ennuyeux. L'invitation se faisait à la sortie du spectacle; on enrôlait dans ses rangs des comédiens, des musiciens, des chanteurs, troupe enjouée qui apportait l'esprit et le rire au bon vin de la bonne compagnie; on mettait la main sur quelque joyeux faiseur de vers qui n'était pas du métier, et ne prétendait qu'à mettre un refrain sans façon sur les lèvres; et c'était toutes les libertés et toutes les aises de l'esprit, le sublime dans le voluptueux, ce repas que les buveurs abordaient avec la chanson:

« Si tu veux sans suite et sans bruit
Noyer tous tes chagrins, et boire à ta maîtresse,
Viens avec moy; je sçais un réduit
Inaccessible à la tristesse:

Là nous serons servis
De la main d'une hôtesse
Plus belle que l'astre qui luit ;
Et mêlant au bon vin quelque peu de tendresse,
Contents du jour, nous attendrons la nuit ! »

Ce réduit, c'était votre cabaret, Chéret, « bonhomme fort poly ; » et le vôtre, madame Chéret, « belle comme le jour, et sage à ce qu'on disait ; » c'était toi, cabaret de la Cornemuse, immortalisé par la soif et les vers des Joly, des Lafond, des Regnard, des Vergier. « Hélas ! — s'écrie Bachaumont, l'historien sans respect, qui ne tait rien de la vie de son père — hélas ! dans mes premières années, je voulus voir les lieux habités par de si aimables convives ; je ne trouvay qu'un vieil hôte hébété et de médiocres vins, et cherchay à égayer mon imagination attristée en buvant beaucoup à ces illustres morts ; mais je ne fis que m'enivrer. »

Pendant que le père de Bachaumont buvait aux meilleurs tonneaux de Chéret, son grand père se poussait à la cour, où il avait acheté une charge de médecin ordinaire du roi. Des compliments bien bas aux grands seigneurs, et des louanges fort emmiellées à de vieilles coquettes accroissaient chaque jour sa fortune et sa réputation. Une chose, dans ces prospé-

rités, désolait le vieux médecin : la paresse incurable de son fils, et le dégoût qu'il affichait pour tout emploi. Il avait essayé de l'introduire à la cour ; mais le jeune bourgeois avait eu la témérité de proposer un si gros va-tout à M. de Vendôme, que M. de Vendôme piqué, s'était levé sur un : « Je ne joue pas si gros jeu. » Le bonhomme désolé avait fait mander son fils à la toilette de la reine, qui le sermonna vertement, lui disant qu'il ferait mourir son père de chagrin. Dès lors le médecin Petit ne revit plus son fils à la cour.

La cour et ses emplois fermés au jeune homme, le grand-père de Bachaumont songea pour son fils à une place de conseiller au parlement. Mais il avait affaire à une oisiveté héroïque. Menaces, sollicitations, promesses, tout échoua. Vint un jour où le joueur perdit beaucoup sur parole. M. Petit promit à l'enfant prodigue de payer ; il promit même de lui donner de l'argent pour faire de nouvelles dettes, s'il consentait à ranger sa vie et à l'occuper. Le fils donna sa parole, et il oubliait de la tenir, quand un de ses amis, auditeur des comptes, ne sachant trop comment s'acquitter envers lui d'une dette de jeu, lui proposa de prendre sa charge en payement, et

de jouer le surplus de sa dette sur une carte. La proposition était du goût de Petit fils. Il s'informa des fonctions de la charge, et quand son ami lui eut juré solennellement qu'il n'y en avait aucune, il se décida à faire va-tout. Il gagna, et ce fut ce va-tout qui valut à Petit de Bachaumont l'honneur d'être fils d'un auditeur des comptes. Faut-il ajouter que le père enchanté paya la charge comme si elle n'était déjà payée? Excellent tour, qui consola Petit fils d'avoir endossé la robe, et qui le fit éclater en rires et en pantalonnades le jour où il fut reçu.

Cependant le grand-père de Bachaumont était nommé, en dépit des attaques de Guy Patin, médecin du dauphin, fils unique de Louis XIV, et l'accompagnait dans ses campagnes. De retour à Paris, il se rappelait avoir 50,000 écus chez son notaire, et chargeait un de ses amis, possesseur d'un château dans le Vexin, de lui acheter une terre à proximité de la sienne. La terre se trouva; le médecin du dauphin l'acheta; et le père de Bachaumont, venant y jouer, y fit connaissance avec les voisins et les voisines. L'ami du vieux médecin était un M. de Bissy, attaché de tout temps à la maison de Condé. Madame

de Bissy avait été la dame d'honneur de la duchesse de Longueville. M. de Bissy était un parfait honnête homme. Madame de Bissy était une vieille femme, presque aveugle, ayant gardé une grâce pénétrante et caressante, et de fort belles mains qu'elle tenait gantées et qu'elle aimait beaucoup entendre flatter. L'intérêt du père de Bachaumont n'était pas là : il y avait trois filles dans la maison. L'aînée, une élève de Port-Royal, fort entêtée de latin, de jansénisme et de sa naissance, plus propre à la domination d'un couvent que d'un mari, et qui gouverna l'abbaye de Maubuisson, en gouvernant l'abbesse, simple et bonne princesse allemande ; la cadette, « le caractère le plus singulier et le plus original qui se puisse imaginer, l'assemblage le plus bizarre et le plus bigarré d'esprit romanesque, de faiblesse, de gayeté, de petitesse, de décision ; » voulant plaire à tous les hommes et les épouser tous, tantôt armant sa dévotion contre son tempérament, et tantôt son tempérament contre sa dévotion, et finissant par épouser un vilain. « La troisième, — dit Bachaumont, — une aussy jolie brune qu'il soit possible de l'estre sans estre une beauté ; si elle n'estoit pas tout à fait

belle personne, sa gentillesse l'avoit approché tout auprès. Un teint de brune clair, vif et net, les cheveux du plus beau noir, les plus beaux yeux du monde et qui d'ailleurs estoient tout ce qu'elle vouloit qu'ils fussent suivant les occasions. Un nez fin et noble au plus joly et dans lequel il se passoit certain petit jeu imperceptible qui animoit sa physionomie, et indiquoit, ce semble, la finesse des mouvements qui se passoient au dedans d'elle à mesure qu'elle parloit ou qu'elle écoutoit; quelques personnes m'ont dit que je lui ressemblois un peu en cela; — la plus jolie bouche, la mieux façonnée, pleine de grâce et de finesse, mieux fermée qu'ouverte; elle avoit été dès sa jeunesse tourmentée de fluxions qui lui avoient fait perdre beaucoup de dents qu'elle avoit eu fort jolies; on oublioit totalement ce petit désagrément qui se fait ordinairement le plus sentir quand on rit, par les grâces inexprimables de son joly rire et de son aimable son de voix, qui estoit doux, fin, noble et voluptueusement féminin sans affectation ; point de gorge, sans maigreur; la plus jolie taille et la plus aysée ; ni grande ni petite ; des mains aussy délicates, aussy fines et aussy nobles que la Vénus de Médi-

cis; les bras moins bien, et les jambes et les pieds comme les mains. »

Ainsi faite, mademoiselle de Bissy plut tout de suite au père de Bachaumont; et quoiqu'elle n'eût pas grand bien, le grand-père se rendit. Le mariage fut célébré à Trie, château appartenant au prince de Conti, dont M. de Bissy était capitaine des chasses. Le couple vint s'établir à Paris, et prit logement dans la rue Mazarine, qui avait pour elle, aux yeux du père de Bachaumont, le voisinage de la Comédie-Française. Heureuse maison, cette maison de la rue Mazarine ! Elle tenait tous les plaisirs, et le plaisir qu'un homme éprouve à vivre avec une jeune fille dont il est amoureux, et le plaisir qu'une jeune fille a d'être une parisienne, et le plaisir de la vie de garçon, et les anciens soupers et les anciens camarades rappelés, la vie d'autrefois, recommencée avec plus d'élégance et de délicatesse. Un fils était né qui mourut quelques jours après sa naissance; un autre fils naquit qui fut Bachaumont. Les enfants arrivaient sans que le père se dérangeât de la table ou du tapis vert. Les veilles, les émotions du jeu, le vin de Champagne, les liqueurs fort à la mode en ce temps minaient ce corps qui ne savait ni ne

voulait se reposer. Une hydropisie de poitrine survint. Les amis cachèrent la maladie au malade, qui se la cachait à lui-même, et continuait de vivre sa vie. Il mourut étourdiment un beau jour, laissant un fils de six mois, une veuve de dix-huit ans.

Ici Bachaumont s'arrête et tâte ses souvenirs. Symptôme inouï de cet homme et de ce siècle, de ce cœur sans religion, de cette société sans pudeur morale! Bachaumont a déshabillé toute sa famille, montré son père à nu, relevé le manteau des morts; et le voici qui fait un repos après les funérailles paternelles, pour se demander s'il est bien le fils de son père, enregistrant le pour et le contre avec l'indifférence d'un juge rapporteur! Ma mère—dit-il—n'était pas amoureuse de mon père; je ne crois pas qu'elle lui ait donné des sujets de jalousie bien motivés; cepèndant, j'ai appris que presque aussitôt son mariage, elle s'était liée avec un jeune conseiller au parlement, son parent, homme de beaucoup d'esprit, d'une agréable figure, et que je suis venu au monde au moment de leur plus grande intimité... Des amis m'ont dit que je ressemblais plus à cet ami de ma mère qu'à mon père, qui était très-grand; pour la vue,

tous deux ils avaient la vue très-basse; quant à la figure et à l'esprit, qu'il avait très-supérieur à mon père, il faut se défier de ses amis; pour moi, plus j'avance en âge, plus il me semble que je ressemble au portrait de mon père, et même d'après ce que j'ai ouï dire des qualités de son esprit... et cependant il y a la plus complète dissemblance entre mon père et moi pour le jeu, moi qui n'ai pu apprendre aucune sorte de jeu. Je lui ressemblerois plus pour l'amour des femmes et de la table. — Mais l'ami partageait ces goûts avec son père, et Bachaumont ne conclut pas.

Le père de Bachaumont avait laissé plus de dettes que d'argent comptant; la fille de M. de Bissy n'avait apporté à la communauté que 2,000 livres. La maison du médecin Petit devint le refuge de la belle-fille, et le petit fils fut envoyé en nourrice à Montreuil, près de Vincennes. L'esprit et la figure de l'agréable veuve plaisaient au vieillard; mais de la société de plaisir d'autrefois à la société des vieux savants, compagnons et convives de Petit, le saut était trop brusque pour la belle fille. Elle voulut appeler dans le sévère logis la jeunesse et l'enjouement; mais le beau-père tenait à sa vie et à ses amis. De là des

discussions, et bientôt une séparation. La jeune femme alla habiter un logement dans la maison des dames de l'Union chrétienne, rue Saint-Denis.

Le petit Bachaumont était revenu de nourrice chez son grand-père à Versailles. Le grand-père lui avait donné sa gouvernante, une grosse, brune, courte et grasse commère, encore fraîche. Le logement de M. Petit, à Versailles, était au Grand Commun, dans le corridor où logeait le bonhomme Le Nôtre. Ce hasard, qui devait décider de bien des goûts dans la vie de Bachaumont, donna bien des bonheurs à son enfance. Ce corridor faisait la galerie et le champ de course de l'enfant. Par une porte ouverte il entra. Le Nôtre était fort ami du médecin Petit et aussi âgé que lui pour le moins. L'enfant fut accueilli comme un joli enfant, petit-fils d'un vieil ami, « par le plus agréable vieillard qui ait peut-être jamais été, toujours gaillard, propre, bien mis, d'un visage agréable et toujours riant. » L'enfant était, à toutes ses visites, caressé, fêté. Il avait liberté de courir dans l'appartement, et ses entrées partout, et jusque dans le cabinet où le bon vieillard s'amusait encore à dessiner comme dans sa

plus verte jeunesse. Le parquet était jonché de dessins de jardins, de parterres, de bosquets bien enluminés d'un beau vert qui souriait aux jeunes yeux de Bachaumont. Le grand-père, qui adorait son petit-fils, tremblant pour sa santé, ne voulait point le laisser sortir à l'air. «C'est ainsi,—dit Bachaumont,—que je ne me promenay que sur du papier et par les yeux. Je voyois M. Le Nôtre produire comme par enchantement sous mes yeux des choses produites avec une rapidité inconcevable; je fus saisi d'admiration; je passai les premiers momens à regarder faire avec une attention qui lui faisoit plaisir. Bientôt je voulus faire comme lui, et je lui demandai et du papier et des crayons. A peine pouvois-je bégayer les noms, bon Dieu! Quels griffonnages c'étoient mes premiers dessins! Le bonhomme prenoit grand plaisir et poussoit la complaisance jusqu'à me fournir des exemples proportionnés à ma capacité, et remarquant que j'étois plus susceptible aux figures qu'à autre chose, il se divertissoit à me croquer des figures grotesques dans le goût de Callot; c'étoit sa manière de dessiner les figures; grand Dieu! que ses figures me réjouissoient par leurs attitudes ordinaire-

ment risibles! Avec quel empressement j'essayai de les imiter; mais quelle imitation risible par l'extravagance de l'incorrection! » Et Le Nôtre parti de Versailles, il fallut mettre près du petit Bachaumont un valet de chambre qui dessinât un peu. Le vieux Petit ne pouvait rien refuser à ce bel enfant.

Une aventure, qui finit en scandale, sépara encore davantage l'enfant de la mère, et le donna plus entièrement au grand-père. La mère de Bachaumont avait noué au couvent de la rue Saint-Denis une intime amitié avec la nièce de la supérieure. C'était deux cœurs et deux caquetages inséparables, des confidences et des causeries sans fin et prolongées dans le même lit. Il y eut des jalousies et des murmures; la nièce fut séparée de la jeune veuve, et placée dans une chambre fort éloignée dans l'intérieur du couvent. En ce temps la Comédie italienne possédait un acteur, le plus joli homme du monde, et des cheveux blonds, et une taille, et une jambe, et des talents, et des yeux, une voix et une grâce! Octave, l'amoureux de la troupe, le jeune frère du célèbre Mezzetin, l'Octave des *Folies d'Octave*, d'une fantaisie d'habits si riche et si galante, l'Octave, couru des fem-

mes, qui se laissait aimer sans aimer. Son étoile voulut que les fenêtres de sa chambre donnassent sur le jardin Saint-Chaumont. Il vit la jeune pensionnaire qui se promenait, prit un regard, en rendit deux, puis les mines, puis les ravissants déshabillés étalés à la fenêtre, puis les longues nuits d'été charmées des harmonies du théorbe et de la guitare, et de chant, et des airs italiens les plus tendres; et la jeune pensionnaire de prétexter la chaleur des soirs pour rester bien tard au jardin. L'affaire engagée, Octave se présenta au couvent : le couvent n'était pas cloîtré. Il se donna pour un étranger désireux de donner des leçons d'italien. Toutes les pensionnaires voulurent apprendre l'italien d'un si joli maître, et la nièce la première. Quels thèmes amoureux entre elle et le maître d'italien! Et comme il était fêté, choyé, comblé, régalé par tout le couvent! Que de collations! et que de dérangement dans toutes ces jeunes cervelles! Que de bruit et que de péchés il se faisait tout bas! La mère de Bachaumont attaqua, elle aussi, l'italien; mais comme elle avait l'usage et l'expérience, elle apprit vite; et bientôt les exercices furent de si jolies lettres d'amour, que les leçons de la nouvelle

écolière empiétèrent sur les leçons de l'ancienne. Celle-ci s'inquiéta, surprit des lettres, les porta à la supérieure. Octave fut chassé, et Bachaumont fort oublié dans le désespoir et les regrets de sa mère.

L'adoration, l'indulgence, les faiblesses et les caresses du grand-père augmentaient et s'avivaient. Cette petite tête portait tous ses vœux, tous ses projets, toutes ses espérances, les seuls et derniers sourires de sa vie. Les gronderies de la vieillesse tombaient désarmées devant la vivacité du diablotin. Bachaumont pouvait faire des chevaux de toutes les cannes du grand-père, des carrosses de toutes ses chaises, et des fouets de tout ce qu'il voulait, sans risquer une remontrance. Bien plus! il attelait à ses jeux enfantins le vieillard, qui se laissait faire. A peine si M. Petit osait murmurer quand le terrible enfant cassait les porcelaines. Pour les cas les plus graves, il commuait le fouet en la peine de la prison, une prison que l'on faisait dans un coin de la chambre avec une barrière de chaises. Encore envoyait-il bientôt sa gouvernante auprès du prisonnier, se disant à lui-même qu'il pouvait se blesser en essayant de renverser sa prison; et bientôt après la

gouvernante, il venait en personne tenir compagnie au coupable.

Un des jours d'orgueil de ce vieux grand-père avait été le jour où il avait fait baptiser l'enfant. Bachaumont était né si délicat, qu'il avait été ondoyé dans la crainte qu'il ne mourût sans baptême. Il était déjà grandelet, et très en appétit de vivre, quand le fils de Louis XIV et madame la princesse de Conti voulurent bien être ses parrain et maraine. Revêtu d'une longue robe de satin blanc à queue, les cheveux longs jusqu'à la ceinture, poudrés et frisés, suivi d'une gouvernante en grande tenue, et d'un valet de chambre de bon air, Bachaumont, très-fier, fut conduit, par son grand-père à travers les grands appartements de Versailles, jusqu'à la chapelle, où il émerveilla les assistants par sa jolie mine, et l'abbé de Coislin, l'aumônier du roi, par l'intelligence de ses réponses. Le voilà, du droit d'un filleul, presque tout le jour à la toilette de la belle princesse, entre les bras des deux vieilles dames d'honneur, noires, maigres, et rouges comme des furies, sur les genoux de la grasse mademoiselle Choin; le voilà mené par la main de son grand-père chez Monseigneur à Meudon; le voilà en tiers

dans le carrosse du prince. « Il faut bien mener promener notre filleul » — disait Petit. Ce sont là les contentements d'amour-propre de l'enfant; mais ses grandes fêtes sont chez Joyeux, le premier valet de chambre de Monseigneur; chez Joyeux sont ses ébats et sa gaîté, animés par les polissonneries de Bontemps l'aîné; Bontemps qui, ayant une fille de l'âge du bambin, l'appelle son gendre.

Grosse et délicate affaire que l'éducation de ce cher petit-fils, et le choix d'un précepteur! Le grand-père s'adressa au premier médecin de madame la princesse de Conti, à son excellent ami, à l'ami de monsieur et madame de Bissy, à Dodard, le meilleur des médecins, des hommes et des jansénistes. Le précepteur donné par Dodard—c'est Bachaumont qui parle—était fils d'un bon marchand de vin de Rheims, tout fraîchement ordonné prêtre; garçon d'esprit et de savoir, travaillé de fièvre et d'ambition, et fort empressé de parvenir. Il était venu à Paris tenter la fortune. Les parents prirent le voyage pour du vagabondage, et le laissèrent sans argent. Il fallut songer à s'employer. L'envie de voir Versailles et la cour, l'espérance d'un bon bénéfice par le crédit du médecin de Monseigneur, le déci-

dèrent à saisir la place. Au premier abord, c'était « un homme vif, spirituel, plein de feu; à le bien regarder un œil de chat, moitié faux, moitié méchant; insinuant et prenant toutes les voies pour plaire; autrement volontaire et jusqu'au caprice. » Grands compliments à la science du grand-père, ce fut le début. Pour réponse, le grand-père fit apporter un gros in-folio latin, pria le jeune abbé de lui traduire quelque chose sur-le-champ, et sortit l'enfermant dans son cabinet tête à tête avec l'in-folio, du papier, des plumes et de l'encre. Quand le grand-père revint, il trouva la paraphrase la plus élégante et la plus étendue; après la paraphrase, louange de l'abbé sur la figure du petit Bachaumont, les heureuses dispositions qu'il annonçait; de flatteuses paroles et des promesses : « s'il avait le bonheur d'être choisi, l'enfant trouverait toute la douceur imaginable et tous les agréments que les jeunes gens ne trouvent pas toujours dans des maîtres grossiers et de méchante humeur; pour lui, il était fort gai, et prétendait élever gaiment le petit-fils. » L'abbé n'oublia pas même la gouvernante « s'il était agréé il travaillerait de concert avec elle pour profiter des heureux commencements d'une édu-

cation qui déjà paraissait lui faire honneur. »

Comment ce précepteur fit le paresseux, le voluptueux et l'homme de goût qui fut Bachaumont,—nous ne savons; car le manuscrit finit là et nous abandonne brusquement. Il faut sauter bien des années pour retrouver le petit-fils du médecin Petit amant de madame Doublet. Qui nous donnera sa jeunesse mi-passée à Versailles, mi-passée dans ce joli château du Vexin acheté par son grand-père? un joli château de pierre de taille, à cinq croisées de face, couvert d'ardoises, flanqué de quatre tourelles; une chapelle fort dorée avec un plafond peint; une terrasse où des ifs taillés en pyramide gardaient toujours un peu d'ombre à la promenade; des murs garnis d'un treillage vert contre lequel montaient en espaliers des arbres fruitiers; des points de vue de tout côté; à droite et à gauche du château deux grands parterres de gazon copiés sur les parterres du bassin de Latone, et un beau cloître de tilleuls, et dans le bois un petit temple sur lequel Bachaumont avait fait graver : *Otio, Musis, et Amoribus*,— la devise de sa vie! et le jardin, prison de ses songes naissants, et du premier éveil de ses

sens; verte prison de cette imagination jeune et galante déjà qui ne rêvait que « de fleurs et d'hamadryades favorables. »

Comment et quand Bachaumont vit-il madame Doublet de Persan? Était-ce avant le couplet :

« Quoi, sans taille et sans gentillesse
Persan veut donner de l'amour ;
Elle prétend qu'on la caresse,
Qu'on fasse assidûment sa cour ;
Tu devois garder la Saunière,
Il étoit digne de ton choix,
Car Razilly le pauvre hère
D'amour n'observe plus les loix [1] ! »

Était-ce après? Etait-ce après la mort de M. de Persan? Qui amena l'amour? Vint-il des goûts mariés, du joli ménage du dessin et de la gravure? Se glissa-t-il en tiers entre le crayon de madame Doublet, et la pointe de Bachaumont? Les conseils de Bachaumont penché sur le papier crayonné et les jolis doigts de madame Doublet, les conseils de madame Doublet dirigeant du sourire l'interprète de ses croquis légers, nouèrent-ils la chaîne? Car ce sont mille charmes et mille dangers, une complicité presque de la main et

[1] Recueil manusc. de chansons de Maurepas, vol. 19, Bibl. Imp.

du cœur, ce compagnonnage d'une jolie femme et d'un jeune homme pour saisir la ressemblance d'un ami commun, œuvre double et une, signée de deux noms unis. Et encore madame Doublet n'était pas le plus maladroit de tous ceux qui se jetaient dans ce siècle à la besogne de l'art. La parente des Crozat portait dignement sa parenté au bout de son crayon. Caylus était heureux de graver son charmant portrait de Falconnet, Mariette son profil délicat de Crozat, et Bachaumont entrait dans l'aimable collaboration par la figure du peintre De Troy[1].

Il est à penser cependant qu'un autre rapport fut leur plus grand lien ; je veux parler de cette curiosité qui était le fond de leur esprit à tous deux, cette curiosité par laquelle vécut le salon de madame Doublet, et par laquelle Bachaumont fut fait le maître des cérémonies du salon de madame Doublet. Ce salon tenait le monde, et Paris, et la veille, et le jour, la chaire, l'académie, la comédie, la cour. Il était le rendez-vous des échos, le cabinet noir où l'on décachetait les nouvelles.

[1] Portefeuille d'amateurs, Bibliothèque Impériale, Cabinet des Estampes.

Pêle-mêle y tombait le dix-huitième siècle heure à heure, bons mots et sottises, querelles, procès, sifflets, bravos, morts et naissances, livres et grands hommes, un je ne sais quoi sans ordre, une moisson à pleine brassée de paroles et de choses, les mémoires d'Argus! Salon envié! Confessionnal du dix-huitième siècle où tant d'esprit s'était confessé que Piron lui-même n'y amenait le sien qu'en tremblant. Il écrivait au frère de madame Doublet, à l'abbé Legendre «...Annoncez bien une bète à madame Doublet et j'y serai bon,» et encore : «Je me rendrai samedi à midi trois quarts chez madame Doublet, dont vous m'envoiés l'adresse : je ferai maussadement la révérence, j'y boirai, j'y mangerai, je dirai grand merci et je m'en reviendrai. Tout cela vaut fait. Quant à l'idée que j'y laisserai de moi ce sont les affaires du dieu Caprice de ma part et de la déesse Indulgence de celle des autres, et voilà tout[1].» Duché remerciait Bachaumont de sa présentation en ces termes : «.... Assurés madame Doublet de mes plus tendres respects; il n'y a point de jour que je ne remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite

[1] Mélanges des Bibliophiles, vol. IV.

de me mettre au nombre de ses paroissiens[1]. »

Le salon de madame Doublet était au couvent des filles Saint-Thomas, dans un appartement où madame Doublet passa quarante ans de suite sans sortir. Là présidait, du matin au soir, Bachaumont coiffé de la perruque à longue chevelure inventée par le duc de Nevers[2]. Là siégeaient l'abbé Legendre, Voisenon, le courtisan de la maison, les deux Lacurne de Sainte-Palaye, les abbés Chauvelin et Xaupi, les Falconet, les Mairan, les Mirabaud; tous *paroissiens*, arrivant à la même heure, s'asseyant dans le même fauteuil, chacun au-dessous de son portrait. Sur une table deux grands registres étaient ouverts, qui recevaient de chaque survenant l'un le positif, et l'autre le douteux, l'un la vérité absolue, et l'autre la vérité relative. Et voilà le berceau de ces nouvelles à la main, qui par le tri et la discussion prirent tant de crédit, que l'on demandait d'une assertion : « Cela sort-il de chez madame Doublet?[3] » de ces nouvelles à la main, ébauche des *Mémoires secrets*, que Bachaumont annonce ainsi vers

[1] Portefeuille de Bachaumont.

[2] Correspondance littéraire de Grimm, vol. VII.

[3] Mémoires de la République des lettres, vol. 5.

1740 : « Un écrivain connu entreprend de donner deux fois chaque semaine une feuille de nouvelles manuscrites. Ce ne sera point un recueil de petits faits secs et peu intéressants comme les feuilles qui se débitent depuis quelques années. Avec les événements publics que fournit ce qu'on appelle le cours des affaires on se propose de rapporter toutes les aventures journalières de Paris et des capitales de l'Europe, et d'y joindre quelques réflexions sans malignité, néanmoins sans partialité, dans le seul dessein d'instruire et de plaire par un récit où la vérité paroîtra toujours avec quelques agréments. Un recueil suivi de ces feuilles formera proprement l'histoire de notre temps. Il sera de l'intérêt à ceux qui le prendront de n'en laisser tirer de copie à personne et d'en ménager même le secret, autant pour ne pas les avilir en les rendant trop communes que pour ne pas faire de querelles avec les arbitres de la librairie. A chaque ordinaire à ceux qui voudront la prendre, elle sera payée sur le champ par le portier afin qu'on aye la liberté de l'abandonner quand on n'en sera pas satisfait[1]. »

[1] Portefeuille de Bachaumont.

Riche, paresseusement occupé, président du salon de madame Doublet, Bachaumont se trouvait content. Il avait choisi cette vie, s'y plaisait, et n'en voulait sortir pour places ou honneur. Une charge de premier président tombait-elle tout à coup sur lui, tombée de la main de quelque grande amie de Versailles, il se dépêchait de répondre : « 3 octobre 1743.
« Ce qui me flatte le plus, Madame, dans la
« place de premier président à laquelle vous
« m'apprenez que je viens d'être nommé, c'est
« la part que vous y voulez bien prendre et
« la manière obligeante dont vous me faites
« l'honneur de me le dire. Agréez, Madame,
« que j'aye celuy de vous en remercier de
« toute l'étendue de mon cœur, et de vous as-
« surer de mon éternelle reconnoissance. J'ose
« me flatter d'avoir l'honneur d'estre assez
« connu de vous, Madame, pour n'estre pas
« obligé de vous assurer que je ne me suis
« donné aucun mouvement, et que je n'ai fait
« aucune démarche pour la place dont on
« m'honore aujourd'huy ; apparament que
« les discours de quelques anciens amis qui
« m'ont vu du goust et connu des talents pour
« la magistrature sont la cause innocente de
« l'honneur que je reçois. Quelque flatté que

« j'en sois, je vous avoue cependant, Madame,
« qu'il m'est bien dur de m'arracher aux oc-
« cupations qui ont remply tout mon tems
« jusques à présent et auxquelles le plus par-
« fait loisir pouvoit à peine suffire. Plaignez-
« moi, Madame, de ne pouvoir avoir le plaisir
« de m'entretenir avec vous aussi longtemps
« que je le souhaiterois, mais vous sentez bien
« que les nouveaux arrangements que je suis
« obligé de prendre ne me laissent pas le tems
« de me livrer à cette satisfaction ; je ne puis
« cependant me refuser celle de vous ouvrir
« mon cœur avant de finir cette lettre, et de
« vous dire avec la plus intime confiance, sous
« le plus grand secret, s'il vous plaist, que je
« ne vais songer uniquement qu'à remuer ciel
« et terre et employer toutes les manières pos-
« sibles, tous les souterrains imaginables et
« tout le crédit que m'a fait obtenir ma charge
« pour avoir la permission de la vendre...[1] »

Et il restait heureux ; ami du marquis de Puysieux ; ami de son parent le marquis de Gesvres, gouverneur de Paris ; ami du comte de Clermont qui l'assurait de son estime, et faisait tout pour marier *son cher Cupidon.*

[1] Portef. de Bachaumont, lettre paraphée, vol. 359.

Bissy a une héritière de 900,000 livres ; ami de ses amis pour tout titre, gardant son temps, et le loisir de jouir des autres et de lui.

J'oubliais : Bachaumont avait une charge, une charge de sa création. Il s'était fait l'édile honoraire de la ville de Paris. Et ses yeux de ne point reposer, et sa plume de toujours courir pour une telle tâche. Il veillait, il surveillait, il conseillait, il projetait ; il rêvait à toute heure du beau et du grand pour sa ville bien-aimée, du jour, de l'air, des rues, des places et des palais; il accumulait dans sa tête les monuments religieux, civils, militaires ; il jetait sur le papier les plans et les devis ; il ne tarissait point de mémoires, de catalogues, de vœux, d'avertissements en faveur de Paris; il sauvait de ses propres deniers les souvenirs de pierre des Médicis. Dans tous les quartiers, il allait courant et regardant, inspectant les travaux ; et il eût pu répondre aux railleurs, avec non moins d'orgueil que Plutarque : « Je prête à rire aux étrangers qui viennent à Chéronée, lorsqu'ils me voient souvent en public occupé de pareils soins... Mais je réponds à ceux qui me blâment d'aller voir mesurer de la brique, charger de la chaux et

des pierres, ce n'est point pour moi que je le fais, c'est pour ma patrie. »

Le patriotisme parisien de Bachaumont était infatigable; il glanait les notes d'un itinéraire de tous les tableaux et curiosités à voir dans Paris, des recherches sur les rues de Paris, des recherches sur les colléges Lemoine et du Mans. Il demandait au duc d'Orléans de tailler en arcades toutes les allées du Palais-Royal. Il demandait à l'opinion publique la construction d'un nouvel hôtel de ville, d'un nouvel hôtel des Quinze-Vingts, d'une nouvelle église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il sollicitait auprès d'elle l'ouverture d'une place devant le Luxembourg, et le transport de l'Hôtel-Dieu à l'île des Cygnes. Tout dans Paris, jusqu'aux petites maisons, était de son ressort; et il remerciait M. le duc de Richelieu d'avoir bien voulu lui demander sur la sienne l'avis de son goût. « ...Je la con-
« naissois avant qu'elle ne vous appartînt,
« mais je ne l'ay pas reconnue tant vous l'a-
« vez embellie, ainsi que le jardin. C'est de
« vous, Monseigneur, qu'on peut dire avec
« vérité *quidquid calcaveris rosa fiet.* J'avais
« mené avec moi monsieur de Mayran,
« homme de goût et bon connaisseur, et le

« sieur Falconet, un de nos meilleurs sculp-
« teurs. Nous ne pouvions nous lasser d'ad-
« mirer vos belles statues et surtout celles
« de Miquelange qui sont de la plus sublime
« beauté [1]. »

Bachaumont était le conseilleur par excellence de toutes les choses parisiennes, le savant homme auprès de qui l'étranger, la province et Paris même, s'enquéraient de la mode de l'art meublant, des fabricants et des artistes, des habiles gens du décor. Nul homme au monde comme ce Bachaumont pour ordonner de belles folies de luxe, et vider dans un appartement une bourse de grand seigneur. Écoutez l'ordonnateur de la rocaille donner ses hommes à M. le maréchal d'Isenghien qui veut rajuster son château; c'est la liste des admirables faiseurs du XVIIIe siècle, en tous genres d'agréments : « Prendre MM. Constant et Cartaud pour les grands parcs et les grands jardins;—M. de la Chapelle, le meilleur élève de Lenotre, pour bosquets et parterres et autres gentillesses; —MM Slodz, sculpteurs du roi, excellents pour les ornements intérieurs

[1] Portefeuille de Bachaumont, copie de lettres, vol. 327.

et extérieurs : cheminées, buffets, coquilles, cuvettes de marbre de salle à manger, vases, brasiers de feu, bras de cheminées, girandoles, chandeliers de bronze doré, vases pour les jardins en marbre, en pierre, en bronze, en plomb, en terre cuite, en potin ; gens d'honneur et de probité, point durs, point intéressés et ennemis des colifichets;—prendre pour les statues de marbre Bouchardon, Lemoyne fils, les frères Adam, la Datte ;—prendre le sieur Pingat,—Collins est trop cher,—pour nettoyer les tableaux ; Pingat est sur le pont Notre-Dame aux armes d'Espagne ; les sieurs Morizau et Lesueur pour les sculptures des bordures ; puis Charny et Cayeux ; et pour les bordures ordinaires de *composition* le sieur de Launay, quai de Gesvre, à l'Etoile. »

Dans les préoccupations, les travaux, les espérances du Parisien, le Louvre tenait la première place. Il était sa grande et constante pensée. Bachaumont l'aimait de tout son cœur, et le servait de tout son zèle, adressant un mémoire au surintendant des bâtiments chaque fois qu'une pierre se détachait de la corniche, défendant sa magnifique collection contre les maisons royales et les garde-meu-

bles de ces maisons, revendiquant pour lui tant de tableaux emmagasinés à Versailles et ailleurs, dénonçant les antiques enfouis dans le corridor voûté sous la colonnade, recherchant son histoire et les lois de son gouvernement, exigeant la réparation du grand salon, demandant le dégagement de la galerie d'Apollon, et la mise au jour des tableaux empilés dans ses armoires, demandant une place d'honneur devant la colonnade, demandant enfin plus fortement et plus obstinément que tout le reste l'achèvement, tant de fois promis, du palais de l'art.

Bachaumont usait son loisir dans cette charge bénévole, pleine de soins et de démarches, traversée sans trêve par des passe-temps divers, des occupations de toutes sortes et sur toutes choses; tantôt réglant la tyrannie de la mode, la mode de la ville, la mode de la cour, la mode de la campagne et la mode de la chasse; tantôt donnant audience à des imaginations de plafonds peuplés d'envolées d'amours au dard d'or; hier réformant la tradition du théâtre et les talons rouges des acteurs; aujourd'hui proposant de faire mouler la colonne Trajanne avec les creux rapportés de Rome sous Colbert, et de la montrer dans quel-

que carrefour; d'une généalogie des Coypel et des Boullongne, passant à une estimation des tableaux de la marquise de Lantage; d'une recommandation de Launay et Tremblain, et surtout Testard vis-à-vis la compagnie des Indes, comme experts, à une recommandation de Servandony, de Boucher, et du machiniste Arnould pour le théâtre projeté à Versailles; d'une liste d'adresses des connaisseurs de Paris, à un détail des travaux de Falconet; toujours montant et descendant, sans se lasser, du futile au sérieux de l'art, du petit au grand, du grand au petit, et fort indigné que Germain l'orfévre et Meissonnier ne fussent pas de l'académie de peinture. Il se plaisait encore à tracer avec la plume le *scenario* d'un tableau agréable, égayé du mobilier de Voisenon et de Crébillon : « *Le Réveil.* Une chambre à coucher meublée de moire bleue fort claire ; une jolie table de nuit d'un bois violet, sur laquelle plusieurs flacons de cristal garnis d'or et un flambeau d'argent... *Le café au lait.* L'habit de la jeune femme serait de satin jaune rayé de couleur de rose et parsemé de petites fleurs, l'habit serait juste au corps, un petit colet ouvert, un corset fermé boutonné par devant, les manches

étroites et boutonnées jusqu 'au poignet, et des manchettes d'homme à dentelles... » Voilà des gouaches toutes faites pour Baudoin. Et peut-être était-ce pour lui que Bachaumont esquissait. Il était l'ami de la famille, et son chef, le beau-père de Baudoin, Boucher lui-même, ne dédaignait pas une idée donnée par l'auteur de l'*Essai sur la peinture*, *la sculpture et l'architecture*.

Bachaumont lui écrivait : « Pour l'amour « de vous, j'ai relu la Psiché de La Fontaine, « elle m'a fait un plaisir toujours nouveau. « Il semble que l'Amour luy-même ait donné « à La Fontaine la plus belle plume de ses « ailes pour écrire cette histoire, il vous « garde toutes les autres pour la dessiner. « Heureux Apelles qui avés une Psiché vi- « vante chez vous, de laquelle vous pouvés « faire une Vénus quand il vous plaira, et « cœtera, et cœtera. — Voicy les sujets que « j'ay trouvé les plus propres à mettre en « tableaux, je m'imagine que vous avés choisi « les mesmes et cela me flatte, supposé que « nous nous soyons rencontrés. » Suit l'indication de neuf sujets. Bachaumont reprend. « Il serait très-aisé de trouver dans cette his- « toire de quoy faire une douzaine de ta-

« bleaux, je vous conseillerois d'en faire les « dessins et de les faire graver, cela composeroit une aimable suite qui auroit plus de « débit que le Moliere tout aimable qu'il est. « Mais *avant tout*, je vous exhorte à lire Psiché, opera de Quinault, et Psiché, comedie « de Moliere, cela donne toujours des idées et « ne peut que servir et profiter; l'esprit remué « échauffe la tête et anime la main, et cela « ne peut que bien faire. On peut voir aussi « par curiosité la Psiché de Raphaël gravée « par Marc Antoine à ce que je crois. Elle « est chez M. Crozat et chez M. Mariette. « Mais ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de « lire et de relire la Psiché de La Fontaine « et surtout bien regarder madame Boucher. » Et de Boucher, Bachaumont allait à Pierre dont il briguait les bonnes grâces dans cette curieuse lettre : « Vous êtes un habile « homme et vous avez de l'esprit, vous avez « eu une bonne éducation, vous avez des lettres, vous aimez à lire et vous jouissez « d'une fortune honnete, voila bien des avantages que vous avez sur ceux qui courent la « même carrière que vous. J'ai toujours beaucoup aimé la peinture; j'ai passé les premières années de ma vie à Versailles et

« dans les maisons royales au milieu des
« peintures et des sculptures qui les déco-
« rent; j'ai eu les meilleurs maîtres de ces
« tems-là en tout genre; je suis venu à Paris
« où j'ai continué de vivre dans les mêmes
« occupations; j'y ai fréquenté les meilleurs
« artistes, en même temps j'ai beaucoup lu,
« j'ai beaucoup vu, j'ai refléchi; j'ai beaucoup
« dessiné, j'ai voulu peindre, j'ai même
« peint; mais une maladie dangereuse (la
« petite vérole) et une vue très-faible m'ont
« obligé de tout abandonner; il ne m'est
« resté que beaucoup d'amour pour les beaux-
« arts, j'ai continué à m'en occuper; je crois
« avoir acquis quelques connoissances par
« ma fréquentation chez feu M. Coypel qui
« pensoit avec esprit et qui parloit bien de
« son art, et surtout par ma société avec feu
« M. Crozat et ceux qui venaient chez lui tous
« les dimanches, et par la vue des belles
« choses en tout genre dont sa maison était
« remplie. Je suis né avec un bien fort hon-
« nete dont j'ai pu disposer dès mes pre-
« mières années, je n'ai voulu prendre ni
« charges, ni emplois; j'ai voulu rester libre,
« et je n'ai aujourd'hui de regret que de n'ê-
« tre pas un bon peintre... C'est dans cette

« situation et dans ces sentimens que je vous
« offre mon amitié et que je vous demande
« la vôtre. MM. Coypel, de Troy, Le Moyne
« et plusieurs autres excellens artistes m'ont
« accordé la leur[1]... »

Ce petit monde, le monde de Bachaumont et de madame Doublet, vivait sans souci, sans dieu, sans remords, dans la plus profonde et la plus sereine paresse d'âme. La vie et le présent lui étaient tout. Il n'avait ni peur ni curiosité du lendemain. Il ne demandait point aux choses la raison de l'homme, à l'homme la raison des choses. Le catéchisme d'Épicure lui suffisait. Il vivait en paix avec sa conscience qu'il n'éveillait pas, en paix avec la religion publique qu'il saluait dans la rue. Les hommes de ce monde n'étaient ni philosophes, ni jansénistes ; ils regardaient de la fenêtre jouer la foi à pile ou face, sans parier. Ils étaient des athées nonchalants, des impies sans zèle : ils étaient des indifférents.

Aussi ce monde mourut-il comme il avait vécu, sans se presser, ni s'affairer, avec une

[1] Portefeuille de Bachaumont, copies de lettres, vol. 327.

tranquillité ferme, et une aisance particulière. Comme Bachaumont était à ses derniers moments, on lui parla des consolations de l'Église. Il remercia disant « qu'il ne se sentait pas affligé. » Cependant vint un prêtre ; mais le prêtre ne put jamais tirer autre chose du mourant, que : *Monsieur, vous avez bien de la bonté.*

Quand Bachaumont mourut à 81 ans, madame Doublet avait 97 ans. Les *paroissiens* crurent devoir lui cacher cette mort. On dit Bachaumont en voyage. Quoi ? ce vieil ami, cet ami de tant d'années, parti sans prendre congé ? La tête affaiblie de la pauvre vieille femme se brouilla. Elle se mit au lit. Un confesseur vint ; mais homme de goût et de sens qui ne parla qu'au cœur et à l'esprit de la malade, et d'une voix si douce, et avec une si jolie éloquence, que madame Doublet le voulut embrasser. Dans l'embrassade, le confesseur dérangea le rouge de madame Doublet. Madame Doublet entra dans une colère épouvantable,—et passa[1].

[1] Mémoires de la République des lettres, vol. V. — Biographie universelle. — Correspondance littéraire de Grimm, vol. VII.

# BEAUMARCHAIS

Samedi 10 juillet.

« Je me suis bien examiné, madame la ba-
« ronne. Si j'avais mérité le traitement et
« les durs propos que j'ai essuyés avant-
« hier, je serais à vos pieds pour vous en
« demander pardon, mais je n'ai aucun tort
« à me reprocher. Si j'avais voulu vous pri-
« ver de votre portrait, je n'avais qu'à le
« garder. Je l'ai eu douze heures dans ma
« poche avant de vous le renvoyer ; ce n'é-
« tait donc de ma part qu'une façon gaie de
« vous arracher quelques faveurs. Vous avés
« mis sur le champ M. D...[1] en avant, et vous

[1] M. d'Ogny.

« l'avés envoyé chercher. Ce ridicule moyen
« de ravoir votre portrait n'était pas fait pour
« reussir. Aussi n'est-ce pas ce qui me l'a fait
« rendre. Ce sont les termes d'*insolent*, de
« *porte fermée à jamais* et mille autres choses
« aussi desobligeantes que deplacées, qui en
« me frappant les oreilles, m'ont prouvé que
« vous ignorés jusqu'aux égards que les hon-
« nestes gens se doivent, que vous n'aimés ni
« n'estimés l'homme à qui vous ouvrés votre
« lit, et qu'à la plus legere plaisanterie, vous
« estes prête à étouffer l'amant que vous com-
« bliés de caresse une heure avant. Voilà, ba-
« ronne, les réflexions qui m'ont detaché sur
« le champ du vif desir que j'avais de vous
« faire acheter votre portrait au prix de quel-
« ques baisers que je mourrais d'envie d'ob-
« tenir. Je me suis retiré la mort dans le cœur.
« Depuis que le premier mouvement de co-
« lere est apaisé, j'ai beaucoup reflechi à toute
« cette bizare conduite, et le resultat de ma
« méditation est que l'ennui seul vous a jetée
« en mes bras. Vous ne m'avés jamais aimé,
« aujourd'hui que le vicomte est de retour
« vous saisissés la plus legere occasion de m'é-
« loigner de vous, en me traitant comme le
« dernier des hommes, trop heureux encore

« si je pouvais attribuer vos incroyables du-
« retés à un mouvement de colere ! Mais une
« lettre que je reçois en m'éveillant, d'un
« homme de mes amis qui ne vous connaît
« point du tout, et qui par là même ne peut
« m'être suspect, me prouve que vous me me-
« nagés encore moins en public. J'en ai le
« cœur percé. Eh quoi ! baronne, parce que je
« vous ai adorée, parce que je vous avais
« consacré ma vie, vous avés cru ne pouvoir
« éloigner les soupçons de notre intelligence
« qu'en me traitant indignement partout. En-
« core une fois j'en suis outré de douleur,
« mais je ne suis point assés malhoneste pour
« que vous ayés jamais à vous repentir de
« vos bontés. Je n'ouvrirai la bouche que pour
« dire du bien de celle qui m'a voulu obliger
« un moment lorsqu'elle ne me connaissait
« pas, et qui m'a comblé de ses faveurs lors-
« qu'elle m'a connu. Votre souvenir, celuy de
« nos plaisirs me sera toujours cher. Puisse
« la douceur de mes reproches vous faire re-
« gretter d'avoir été aussi injuste à mon
« égard. Vous m'avés traité indignement en
« particulier, j'ai dans mes mains la preuve
« que vous ne m'avés pas plus menagé en pu-
« blic. Soyés heureuse, ma chère baronne, ce

n'est pas sans un vif regret que je vous
« perds. Vous retrouvés un homme cent fois
« plus aimable que moi. Et moi je ne rencon-
« trerai rien qui puisse me dedomager de la
« chère illusion que vous venés de détruire[1]. »
« A Madame la baronne de Burmane. »

Galant, méchant, battant le respect et l'impertinence, ce billet, l'épigramme à genoux fouettant avec des roses l'Inconstance qui rit dans les bras du Plaisir, l'amour-propre blessé se vengeant et saluant sur le vrai ton du temps et d'un cœur qui sait vivre, ce reçu d'un congé d'amour est de Beaumarchais. Quelle était pourtant cette baronne de Burmane? Baronne, tout d'abord, le titre est douteux. Ouvrons un almanach d'adresses (1789): Bureman, B^ne^ de, rue Blanche. Quartier suspect! Par toute la Nouvelle France, les faciles amours, le tablier tendu à la pluie d'or, séchaient les plâtres frais. Déjà les courtisanes du dix-huitième siècle y attendaient les filles du dix-neuvième.

Mais plutôt estimons l'homme par la femme.

Génie d'industrie, remueur d'affaires, dévoré d'activité, d'audace, de volonté, l'ambi-

[1] Lettre autographe, Coll. de Goncourt.

tion insolente, mêlé à tout, se mêlant à tous, violant la fortune; homme d'Etat de l'intrigue, rompu au manége, à l'aventure, toujours en lutte, abîmé de traverses, se jouant parmi les haines et les colères, glissé partout, infatigable et rebondissant, refaisant à chaque échec son crédit, ses amis et son honneur,— Beaumarchais aime les femmes, non l'amour. Dans sa vie de fièvre, il a le temps d'avoir des sens, non un cœur. A la mode, couru, fêté, caressé à la cour, et à la ville, charmant les bourgeoises et les grandes dames, il ne cède que pour être poussé, il ne se lie que pour être distrait. Beaumarchais use des femmes ou s'en sert. Figaro est derrière Chérubin. Écoutez-le dans l'*Histoire d'un pou français*, à son petit lever, décachetant tout un plat d'invitations pour savoir où il mènera à la nuit sa comédie ou sa brutalité :

« LE DUC DE CHARTRES, *pour ce soir*... La duchesse en sera; il faudra être trop réservé et trop raisonnable; je veux aujourd'huy de la gayeté; je n'y irai point.

« *La petite* FANIER... Toujours avec son Dorat; ce sont les deux doigts de la main. Ils sont inséparables, je ne veux point nuire à leur bonheur.

« La comtesse Sempiternelle... Non, ma chère, pour aujourd'huy, mais demain je serai à votre lever.

« Amelot... Aura-t-il des filles ce soir? cela pourrait très-bien être, j'y vais passer pour m'en informer.

« *Madame la comtesse de Gourdan...* Oh! oh!... Me voilà décidé. »

Ceci est le tempérament de Beaumarchais pris sur le fait. Il est là esquissé d'après nature, l'homme dont il faut aller chercher le cœur débris à débris dans les gazettes du libertinage; l'amant avoué de la fille de la Deschamps[1]; l'éhonté coureur des cabarets de Saint-Martin's Lane, alors qu'il fut à Londres, en ambassadeur déguisé, ou plutôt déguisé en ambassadeur[2]; le libertin, enfoncé à Paris dans le monde des filles et des femmes tenant aux filles; l'insolent qui s'est confessé tout entier dans une chanson de souper :

« Vous, jeunes gens que je conseille,
. . . . . . . . . . . . . .
Retenez ce bon mot d'un sage
(Des mœurs c'est là le grand secret)

[1] Mémoires de Bachaumont, vol. xxvii.
[2] Le Gazetier cuirassé, 1771.

Toute femme vaut un hommage,
Bien peu sont dignes d'un regret [1]. »

Etait-elle digne d'un regret, madame la baronne de Burmane? Paris vous dira l'avoir connue rue Feydeau. Elle n'était alors que la petite Lecocq. La *Chronique scandaleuse* vous dira qu'elle aime l'acteur Julien, et qu'elle est aimée du baron d'Ogny, surintendant des postes. M. d'Ogny l'a baptisée baronne, logée dans un palais, et régalée l'autre matin d'une paire de bracelets de dix mille livres.—Cherchons encore: la voici toute entière. Elle est fille d'une courtière de diamants de la place Dauphine. Elle a épousé un petit bijoutier du nom de Lecocq. Le bijoutier a fait banqueroute, et s'en est allé mourir en Espagne. Madame Lecocq a pris le deuil, puis des amants. Un riche Hollandais l'a aimée, l'a épousée, s'est repenti, a voulu faire casser son mariage, ne l'a pu, et s'est sauvé. Madame Lecocq est redevenue femme galante. M. d'Ogny est venu ; et la nouvelle d'aujourd'hui—4 décembre 1784—ce n'est point la porte fermée à Beaumarchais, c'est le mariage de la fille de la Lecocq à qui M. d'Ogny vient

[1] Correspondance secrète, par Metra, vol. XIII. Londres, 1788.

de faire épouser en grande pompe le comte de Peysac; le scandale tout neuf, c'est que la fille de la Lecocq sera présentée, ira à Versailles, fera la figure et le personnage d'une femme de cour : Leurs Majestés ont signé au contrat[1].

[1] Mémoires de Bachaumont, vol. xxvii.

# L'ABBÉ LEBLANC[1]

Un abbé tombe de Bourgogne à Paris. Il a sa muse, sa jeunesse, l'espérance et l'audace, l'ambition de ne pas mourir de faim : il a vingt ans. Rue de Savoie, à la Croix-de-Fer, il rime des élégies, trouve un libraire, attend la fortune. La misère vient. Sur le chemin du jeune abbé, un grand seigneur passe, vieux, délaissé, sans amis, persécuté de souvenirs et de regrets, traînant dans l'ennui sa vie usée, boudant le monde et le temps, et la solitude et lui-même ; bref, soupant seul. M. de Nocé

[1] D'après les lettres inédites de l'abbé Leblanc, conservées à la Bibliothèque impériale. Correspondance de Bouhier, vol. IV.

avait besoin d'un aumônier qui ne dît pas la messe: il prit l'abbé Leblanc chez lui. L'abbé ne fit qu'un bond de la Croix-de-Fer à l'hôtel de la rue Neuve-Notre-Dame-des-Champs. Il donna sa compagnie, reçut la table et le logement, égaya M. de Nocé, le paya en l'écoutant, et le remercia avec un portrait: « C'est « un homme de beaucoup d'esprit, qui a de la « facilité, de la pénétration, de la sagacité, et « par-dessus tout le dangereux art de dire des « bons mots. D'ailleurs l'homme de la probité « la plus exacte et le meilleur cœur qui soit au « monde. En un mot, ami intime du Régent et « compagnon de ses plaisirs, il n'approuva jamais les injustices, les exactions, les friponneries, le brigandage, et pour tout dire, tout « ce qui s'est pratiqué sous la Régence; il les « blâma publiquement, et malgré l'amitié que « le Prince avait pour lui, il païa à la fin par « son exil le funeste droit qu'il s'étoit réservé « de toujours dire librement sa pensée. Le duc « de Brancas, ci-devant Anachorète du Bec à « mon avis, l'a peint à merveille par ces deux « mots: *L'esprit rude et les mœurs douces.*— « C'est un homme singulier[1]. »

[1] Lettre du 19 janvier 1732. Correspondance Bou-

Mais vivre est-ce tout? Le petit abbé était majeur. Il avait un père et une succession, la succession de sa mère. Il avait un oncle, et une bibliothèque chez cet oncle. Il demanda des comptes à son père, et des livres à son oncle. L'oncle n'envoya rien ; le père ne répondit pas. Le petit abbé écrivit, écrivit, et écrivit une dernière fois : « J'ai besoin. Ne dût-il me revenir que cent francs, cent francs sont mille aujourd'hui pour moi[1]. » Le père fit le sourd et menaça de se remarier. L'abbé riposta qu'il chanterait l'hymen sur l'air que l'abbé Pellegrin a mis en vers : *Cela m'est indifférent*[2], et le serment fait, fit des vers à « une Iris. Figurez-vous que c'est quelque Iris en l'air, car un homme d'Eglise avoir une maîtresse, cela serait horrible[3] ! » Puis le poëte réfléchit qu'il n'avait plus de famille, que le moment était venu de travailler et d'être quelque chose dans le monde ; il songea au temps perdu, à la paresse de tant de ses journées, et il ne put s'empêcher de se

hier, vol. IV, dép. des manuscrits, Bibliothèque impériale.

[1] Lettre du 16 juillet 1732.

[2] Lettre du 19 novembre 1732.

[3] Lettre du 5 janvier 1733.

dire tristement : *Bernarde, ad quid venisti?* Là-dessus, il courut au théâtre et y vécut. Il ne vit plus le monde, mais les spectacles. Il fut tout en eux et tout à eux. Et qu'y apprit l'auteur des *Elégies?* Il y apprit que la mode était passée des jolis madrigaux, des ingénieux sonnets, des naïfs rondeaux, des *amenæ jucunditates* de l'autre siècle, et que les petits vers ne menaient qu'à une petite gloire et à un petit profit. Il regarda tout autour de lui, et vit tous les rimeurs d'épîtres rimant des comédies, et tous les rimeurs d'odes rimant des tragédies, et chacun forçant son talent[1]. Soudain illuminé, il lut la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, et jeta une tragédie sur le papier de M. de Nocé. C'était une tragédie d'une géographie toute neuve : « Ce sont des « Tartares ou Mogols tout comme il vous plai- « ra que je mets sur le théâtre. C'est Aben- « Saïd surnommé Behadin ou le Brave, le der- « nier des empereurs de la race de Genghis- « Can. Je vous avoüe que j'ai trouvé bien des « épines en chemin. En le lisant vous verrés « combien il y a loin du sultan qui fait périr « l'émir Giouban, d'Hassan qui cède sa femme

[1] Lettre du .. mars 1734.

« Bagdad-Karoun, à des héros de tragédie. Ce
« n'a pas été même pour moi une petite peine
« de leur donner des noms qui fussent en
« même temps et orientaux et propres au
« théâtre... Je serois infailliblement sifflé de
« Despréaux s'il vivoit et lui qui étoit si épris
« des noms sonores des Grecs, auroit trouvé
« barbares les noms de Timour et de Korassan
« dont je ne laisserai pas de faire usage. Il se-
« roit ridicule d'appeler Hircanie la province
« qui n'est connue depuis sept ou huit cens
« ans que sous le nom de Corassan et de don-
« ner un nom françois à un Mongol. Peut-être
« trouvera-t-on qu'il l'est davantage d'aller
« chercher si loin des sujets de tragédie tan-
« dis que nos histoires nous en fournissent
« tant, mais j'ai voulu donner du neuf. *Vesti-*
« *gia græca ausus deserere*; reste à savoir si je
« mérite pour cela quelque loüange, c'est ce
« que le public saura bien m'apprendre quand
« on jouera ma pièce.[1] »

*Aben-Saïd* allait grand train; l'abbé avait mis à profit son séjour à Beauran, près de Chantilly, avec M. de Nocé. Il profitait encore des loisirs que lui faisait M. de Nocé, au mois

[1] Lettre du 31 mars 1733.

de décembre, en se retirant à l'hôtel des Gentilshommes de la Raison. Singulier hôtel! qui n'a pas un gentilhomme dans tous ceux qui l'habitent! Gargote hantée des cuistres, du président Aunillon, des jeunes gens qui vont au collége ou à l'Académie, où tout le monde en disant bien dévotement son *benedicite*, peut aller manger pour ses vingt-cinq sols, pourvu toutefois qu'il ne soit pas entiché de jansénisme. M. de Nocé y demeurait douze jours, et y dépensait, en dînant à vingt-cinq sols,— « devinez? »—disait l'abbé Leblanc,—
« douze mille francs! voilà l'homme. Il n'y a
« que les projets qui l'amusent, et les plus
« coûteux sont ceux qui lui rient le plus. Voi-
« là ce que c'est qu'un courtisan désœuvré,
« n'aiant plus de cour à faire ni à recevoir,
« ayant contracté la maudite habitude de ne
« rien faire; ces gens-là sèchent, meurent sur
« leurs pieds[1]. »

Bien avait pris au jeune abbé de lire d'Herbelot, de concevoir *Aben-Saïd*, et d'essayer le cothurne. M. de Nocé, la table et le logement allaient lui manquer; M. de Nocé avait des dettes, des créanciers, des embarras, un cré-

[1] Lettre du 8 décembre 1733.

dit ruiné; il fallait se liquider, disparaître, et finir quelque part à petit bruit. Il était une ville en France où M. de Nocé avait été plus jeune, et aussi amoureux, et aussi heureux qu'ailleurs; c'était Montpellier. M. de Nocé renonça à Paris, choisit Montpellier pour y aller mourir d'ennui, vendit pour cent mille écus d'effets, afficha son hôtel, et donna congé à l'abbé. L'abbé le traita d'ingrat, lui fit un sermon, des reproches et des prédictions : « Vous finirez dans un hôtel garni ! » Deux présidents vinrent visiter l'hôtel pour le louer, M. le président Berthier et M. le président Versailleux. L'abbé Leblanc songea à ne pas déménager ; il ouvrit les portes devant les visiteurs; il montra et démontra la maison, expliqua les appartements, nomma ses connaissances, et se nomma. Ce fut de la civilité perdue; aucun des deux présidents ne voulut comprendre « qu'un homme qui est logé chez un autre puisse être autre chose qu'un valet de chambre[1]. » Un beau mercredi, M. de Nocé partit pour Montpellier avec quinze hommes et quinze chevaux; le vendredi il était revenu. Il était allé jusqu'à Es-

[1] Lettre du 4 février 1734.

sonne, à six lieues des barrières. « Six mille écus de faux frais ! » — disait l'abbé en levant les bras au ciel ; et il renonçait à M. de Nocé, qui le priait de sortir de chez lui[1].

Sans un sou, sans un gîte, l'abbé alla loger chez un ami ; c'était Melon, l'auteur du *Mahmoud*. A un mois de là il écrivait : « 15 avril « 1734 : Je suis présentement logé chez moi, « mais je puis presque dire que j'ai pour tout « meuble l'une des plus belles vues de Paris, « c'est celle du Pont-Neuf et de la rivière. « D'ailleurs, le manoir est on ne peut plus « philosophique ; c'est une chambre ou j'ai « un lit, une chaise, une table : vous voiés « que j'aime les unités. »

Cette année, le petit abbé dînait avec Montesquieu ; cette année, le petit abbé devenait un grand homme. « 7 juin 1734 : Ma pièce fut « enfin jouée avec un succès si flatteur pour « moi qu'il n'est peut-être pas modeste de « vous le dire... Il n'y a encore guère eu au « théâtre d'applaudissements plus fréquents « et plus unanimes. La pièce a paru des plus « intéressantes et des mieux conduites ; on n'y « a pas trouvé le moindre vers qui put cho-

[1] Lettre du .. mars 1734.

« quer; applaudie à chaque acte, elle le fut à « la fin du cinquième à tout rompre, et peut-« être, en effect, le dénouement est-il assez « heureux. »

Cette année, il perdait ses vacances à Montbard, avec M. de Buffon, sous les beaux arbres, commandant à ses trente ouvriers, truelle en main, fumant, laissant tomber des vers de sa plume, et plaisamment philosophant[1].

L'abbé Leblanc passait l'année 1735 à se reposer de sa tragédie d'*Aben-Saïd*, et l'année 1736 à ne rien faire. Au mois de décembre, le duc de Kingston enlevait madame La Touche, la fille de madame Fontaine, favorite de Samuel Bernard. Au mois de février 1737, l'abbé Leblanc était en Angleterre, abbé de compagnie du duc de Kingston et de madame La Touche. En ce château de Thoresby, dans la province de Nottingham, la superbe vie! cent domestiques! le plaisant décor pour la joie! des eaux naturelles aussi belles que celles de Chantilly! Et quelle chère! et quelle table! une table ployant sous la vaisselle plate, sous le grand surtout, et les deux terrines d'argent, coiffées de perdrix, de langoustes et de touffes

[1] Lettre du 26 août 1734.

de choux couronnées d'amours, dessinés par le dessinateur de la chambre et du cabinet du roi Louis XV, par l'immortel ornemaniste Meissonnier[1] ! Et par les fenêtres de la salle à manger, des tapis de verdure, des daims bondissant ou paissant ! Et des livres ! une bibliothèque de prince et de savant, un catalogue *in-folio* tout égayé de vignettes et de culs-de-lampe : *Bibliotheca Kingstoniana*[2] ! Le bon temps pour le petit abbé ! la voluptueuse oisiveté ! la jolie chapelle où il nichait au fond d'un bois, parmi les vieux chênes, à deux pas du murmure d'une rivière[3] ! Et lire et relire le *Pervigilium Veneris*, et passer de Socrate à Catulle, et chasser tout le jour vêtu de peau, et le soir, en descendant de cheval, enivrer sa muse parisienne, et faire chanter à la table toute entière :

« La bouteille et la tendresse,
Sans rien ôter de nos jours,
Dans une admirable ivresse
Nous les font paroître courts.
Ne faisons qu'aimer et boire[4].... »

[1] Œuvre de Juste Aurele Meissonnier, peintre sculpteur, architecte.

[2] Lettre du 25 février 1737.

[3] Lettre du 14 juin 1738.

[4] Lettre du 14 juin 1737.

L'abbé cependant, revint du paradis, et retomba à Paris, Leblanc comme devant.

A dix ans de là, l'abbé Leblanc recevait la lettre que voici :

« Versailles, ce 2 mars 1748.

« J'ay parlé, très-cher abbé, à ma sœur au
« sujet de la lettre qu'elle devoit avoir reçu
« et comme vous m'avez paru désirer de sa-
« voir sa réponse positive, la voicy litteralle
« et mot pour mot.

« Je vous assure, mon frère, que j'ay dit à
« M. Gresset que je ne dirois pas un mot pour
« luy attendu que je m'intéresse pour l'abbé
« Leblanc ; je crois les places de l'Académie
« decidées dans le moment present ; qu'il se
« tienne tranquille et je lui promets qu'à la
« première vacance je m'employerai pour luy
« avoir les voix des personnes de l'Académie
« que je connois, c'est un homme sage et
« vertueux mais qui a peu d'amis. Sur le mot
« de peu d'amis nous sommes convenus qu'il
« étoit tout simple qu'un caractère droit et
« honnete comme le vôtre n'eut pas beau-
« coup d'appui dans ce pays-cy ; vous scavez
« mieux que moi que penser du fort et du

« faible de cette réponse, vous ne devez pas « avoir grande peine a deviner le dessous de « la carte.

« Ma lettre lue et relue, je vous prie en « grace de la bruler de façon qu'il ne soit « question du contenu de la ditte qu'entre « vous et moy. Il faut cacher de grands des- « sins sous un secret impenetrable.

« Je ne pourray être à vos ordres pour la « partie de porcelaines chez M. de Fonpertuis « que vers le quinze de ce mois. Je seray ravi « si elle peu se retarder jusqu'à ce jour.

« Bonjour[1]. »

Ces lignes étaient de M. de Marigny. *Ma sœur* était Mme de Pompadour.

L'abbé Leblanc s'est poussé. Il n'est plus ce pauvre abbé, crotté et courant, l'esprit à de petites visées, et à une ambition modeste, couchant en joue un titre de censeur[2], ou bien sollicitant très-bas la place de précepteur du fils du duc de Condé, avec tant de honte, et de si fortes rougeurs de son père, concierge d'une prison de Dijon[3]; tournant et se

[1] Lettre autographe. Collect. d'aut. de Goncourt.
[2] Lettre du 4 mars 1739.
[3] Lettre du 1er septembre 1738.

retournant, assiégeant la feuille des bénéfices et repoussé[1], déçu partout, défait à droite et à gauche; ce maigre abbé, rongé d'envie et de misère, aboyant aux dix-huit mille livres de rente que M. l'abbé Dubos tient des bienfaits du roi, aux quatre ou cinq de M. Mairan, « au pré arrondi » de M. Foncemagne[2], à l'insolente fortune de Maupertuis[3]. L'abbé est aujourd'hui protégé par M. de Maurepas, par le cardinal de Polignac, par l'abbé de Rothelin[4]. Il est avancé dans les bonnes grâces de M. d'Argenson[5]. Il s'est faufilé et glissé. Il s'est logé rue des Bons-Enfants pour avoir tous les académiciens sous la main, les couver et leur plaire de plus près[6]. Il a abandonné l'agréable et le tragique; il a écrit sur les mœurs de l'Angleterre, sur les arts français, sur l'éducation des princes. Il s'est fait emmener en Italie par M. de Marigny avec Cochin et Soufflot[7]; et il n'a pas oublié d'al-

[1] Lettre du 11 juillet 1740.
[2] Lettre du 9 juillet 1739.
[3] Lettre du 13 janvier 1738.
[4] Lettre du 18 septembre 1741.
[5] Lettre du 11 mars 1739.
[6] Lettre du 4 mars 1739.
[7] Mémoires de Bachaumont, vol. XVII.

ler faire sa cour à M. de Marigny au retour. Il s'est lié avec le portraitiste à la mode, Latour; et il s'est laissé, comme malgré lui, immortaliser par ses crayons. Il n'a rien oublié pour occuper la cour de sa fortune, ni le monde de sa personne. Il a été un de ces hommes souples et infatigables, qui font fortune avec de l'humilité, des lamentations, de l'obstination, de l'importunité, du zèle à servir, une grande science des tenants et des aboutissants, le flair des influences et des ressorts cachés, la patience des antichambres et des refus, le pardon des injures et la recherche des gens en place, habiles à entrer par les petites portes, à s'asseoir sans bruit, à monter de salons en salons, à enfiler connaissances sur connaissances, en deux mots sachant arriver.—Et l'abbé veut le fauteuil.

Cependant il ne l'eut pas. La sœur de M. de Marigny voulut consoler l'auteur d'*Aben-Saïd :* l'abbé Leblanc fut historiographe des bâtiments du roi.

# DOYEN

Les rapports du maître et de l'élève, l'adoption du talent et sa reconnaissance, cette parenté spirituelle qui naît de l'enseignement donné et de l'enseignement reçu, ces protections paternelles et ces amitiés filiales, ces liens de famille noués sur le chemin du beau entre le guide et ceux qu'il guide,—c'est la page émue et consolante de l'histoire de l'art, son intérêt humain, sa leçon morale.

Le XVIIIe siècle eut plus de cœur que d'âme. S'il manqua de vertus de grâce, de vertus divines, il fut riche de vertus humaines, de vertus sociales. Les ateliers le montrent. Ils ont la charité naturelle : la fraternité. Les maîtres ne sont pas que ces accoucheurs d'es-

prit dont parle Socrate; ils acceptent toutes les charges, ils s'attribuent tous les devoirs d'un patronage de zèle, d'une paternité honoraire. Ils asseyent à leur foyer le jeune homme qui vient s'asseoir à leur école. L'admettant aux confidences de leur talent, ils l'accueillent dans leur cœur. Ils ont charge de vocations, et ils prennent charge d'âmes. Ils font le peintre; ils veillent à l'homme. Ils tiennent ces fils qui les ont choisis en une tutelle amie. Ils vivent avec eux. Ils prévoient pour eux; ils les confessent en leurs besoins; ils les défendent contre la misère; ils les soutiennent de paroles et d'œuvres; ils les avertissent du lendemain; ils les appuient auprès du roi et les recommandent à l'avenir; ils les mènent à l'espérance, et parfois les ramènent à la bourse de leurs parents.

De ces vieux peintres nés avec le commencement du siècle, qui gardent au monde ouvrier de l'art l'esprit d'aide et de secours des anciennes compagnies de métier, écoutez l'un combattre et solliciter pour un élève :

« Monsieur,

« Jai bien voulu faire pour le jeune Moril-
« lion quelques choses voyent que son père
« luy refusoit les secours pour continuer ces

« études de la peinture par humanité pour
« ce jeune homme je ne lui prend plus rien ;
« il avoit peine et cela ôtoit à son père
« 150 livres par ans : il avoit bien voulu luy
« donner pour les frais du model, du chau-
« fage et ces couleurs il luy retire tout par
« des raisons de son peu de fortune. Sur cela
« je n'ay point à entrer dans les affaires des
« autres mais il me semble qu'il n'est pas de
« la prudence dune famille de laisser entrer
« sy avant un jeune homme dans un art et
« de labandonner après cest totalement le
« perdre et perdre encore les dépenses que
« lon a fait d'autant plus qu'il leur est im-
« possible de le quiter il faut se faire justice
« et croire que tous les torts ne sont pas au
« jeune homme qui ordinairement ne sait
« pas se diriger jay entendu parler de vous
« comme dune personne bien respectable et
« vertueuse ce qui est bien rare dans un
« tems où les mœurs sont dans le plus grand
« désordre où la charité ne se fait que par
« vanité, où lon ne tire pour les pauvres des
« secours quen donnant des bals des comé-
« dies des conserts pour assister les mal-
« heureux. et tout vas au diable par charité.
« Sy vos principes Monsieur qui sont bien

« différent vous engagent à assister votre
« neveux aux condition quil ne fera jamais
« de tableau scandaleux et quil étudira avec
« soin vous pourez luy donner de quoy étu-
« dier et ce quil faut pour achetter ce qui est
« nécessaire pour ce travail se qui ne peut
« pas aller loin. Sans cela ce jeune homme
« sera perdu vous pouvés faire cette bonne
« action elle ne sera jamais perdue le ciel
« prend soin du plus petit passereau ce pas-
« sereau vous est remis faitele pour le dieu
« qui nous juge et nous entend.

« Jay l'honneur d'être

« Monsieur

« Votre très-humble et très

« Obéissant serviteur

« Ce 22 février 1785. « DOYEN.

« Professeur de lacadémie de peinture.
« Premier peintre de Monsieur et de
« Mgr le comte dartois, aux galleries
« du Louvre à Paris.

« A Monsieur
« Monsieur Auguste
« Morillon en sa maison proche
« l'Eglise a Villier le belle[1]. »

[1] Lettre autographe signée. Collect. de Goncourt.

Voilà le bon sens indulgent et pressant, les pieuses instances avec lesquelles plaidait, pour le pain d'un élève, un peintre à la mode, un habitué des petits appartements, un courtisan, un flatteur, un mondain entouré et frotté d'égoïsme. L'oncle Morillon fut ébranlé ; mais le bonhomme avait la tête étroite, des préjugés de conscience, des alarmes, des scrupules, un jansénisme provincial. Il regardait l'art à peu près comme l'Opéra, ne croyant guère plus aux mœurs d'un peintre qu'à la vertu d'une danseuse. La nudité du modèle particulièrement lui semblait une pratique étonnante. Il fallut que Doyen prêchât encore, et se rappelât l'Evangile pour le citer :

Monsieur,

« Jauray lhonneur de vous répondre sur « la demande que vous me faites avec la droi- « ture d'un galant homme. quoy que les « mœurs soyent tout à fait perdu le souve- « rain et l'administration veillent à la des- « sence publique et lors que le Roy est pro- « tecteur née de notre académie publique il « est plus que sertain quil ny arrive rien qui « ne soit dans lordre et dans la plus grande

« dessence les recteurs et les professeurs qui
« sont toujours présent sont des garens hono-
« rables qui devroit tranquilliser ceux qui ne
« sont pas instruit.

« Le model est la chose qui vous ettonne
« cela vous semble incompatible avec les
« mœurs jay des principes de morale ainsy
« que vous Monsieur et jay le plus grand
« respect pour la dessence. Je vous prie d'ob-
« server quil y a du danger de voir tout du
« côté du crime comme du côté des vertus
« que la vertu d'une âme pure se doit porter
« vers le bien et que louvrage de la divinité
« ne deviens révoltante que lorsquelle abuse
« de son image et sa resemblance avec quoy
« voulés-vous que lon représente un christe
« en croix les saints les martires et comment
« voules-vous que lon fasse des chefs d'œu-
« vres qui provoquent les âmes à la vertu à
« l'adoration du vrai dieu faudroit-il renoncer
« à cette position parce qu'il faut peindre des
« hommes tout nud il faudroit renoncer à
« manger du pain parce que les boulangers
« sont obligé dêtre nud pour le faire.

« ce n'est pas dit l'Evangile ce qui entre
« dans le corps qui souille lâme cest ce qui
« en sort il ny a pas un état qui ne soit

« tout à la fois un sujet de perdition ou de « rédemption que lon purifie son âme, et « toutes nos actions serons pures.

« Je ne veux pas faire le prédicateur mais « je veux Monsieur vous rassurer sur lin- « quiétude de votre conscience touchant les « services que vous voudres bien rendre à « votre neveux. nous sommes tous frère il « est vray mais ceux qui nous tienent de « plus près serons les premiers de qui dieu « nous demandra sy on les a assisté cela « fait trambler vous n'êtes pas Monsieur, « dans ce cas-là vous voules du bien à votre « famille mais avec raison vous voules sa- « voir comment ils l'employent.

« Il faut faire le bien et le faire avec jus- « tice Sy ce que jay l'honneur de vous écrire « peut vous persuader je nauray fait que le « devoir d'un galant homme.

« Jay lhonneur d'être avec ces sentimens,

« Monsieur

« Votre très-humble et très
« Obéissant serviteur,

« DOYEN.

« Ce 29 avril 1785. »

[1] Lettre autographe signée. Collect. de Goncourt.

Qu'eût dit pourtant M. Morillon, s'il avait vu l'avocat chrétien du modèle faire du nu, non point la glorification de Dieu, des saints, des martyrs, mais l'apothéose de l'Amour? Et Doyen l'apostat, tirant du corps de Mme Dubarry la Volupté pleine de grâces, impudente et triomphante, magicienne qui de sa robe ouverte désarme les rois et le monde?

# CAMARGO, ETC.[1]

Ferdinand-Joseph de Cuppis *alias* Camargo, écuyer, seigneur de Renoussart, né d'une des plus nobles familles de Rome, qui a donné à l'Église romaine un archevêque de Trani, un évêque d'Ostie, et un cardinal du titre de saint Jean *ante portam latinam*, doyen du sacré collége en l'an 1577, sous le pontificat de Léon X; Ferdinand-Joseph de Cuppis, sans fortune, avait voulu donner des talents à ses

[1] D'après le manuscrit intitulé : *Nouvelles à la main* de 1733 à 1739. Bibliothèque Impériale *S. F.* 1840, et d'après le recueil manuscrit des chansons de Maurepas. Bibl. Imp.

enfants. Cinq avaient appris la peinture ou la musique, et deux la danse. Quand les deux danseuses eurent l'une seize et l'autre onze ans, elles entrèrent à l'Opéra, débutèrent, et revinrent à la maison paternelle deux ans de suite. Les deux ans passés, un soir, mesdemoiselles de Cuppis Camargo ne revinrent pas. Le comte de Melun les avait enlevées toutes deux, et les tenait en son hôtel, rue de la Couture-Saint-Gervais [1].

Ce n'était qu'un scandale de plus au pays des scandales, à l'Opéra.

Hier le bruit, et les conversations, et l'attention étaient autour de la danseuse Prévost demandant à M. le bailli de Mesmes le payement d'une rente qu'il s'était obligé de lui

[1] Revue rétrospective, par M. Taschereau, vol. I, 1833. — Le Nécrologe de 1771 s'exprime ainsi sur la famille de Camargo : « *Marie-Anne Cuppi* naquit à Bruxelles, le 15 avril 1710. Elle était, du côté paternel, d'une noble famille romaine, qui a donné à l'Église des cardinaux attachés au service de la maison d'Autriche. Le sieur Cuppi, grand-père de notre danseuse, vint s'établir en Flandre, et y épousa une Espagnole de la noble famille de Camargo : un arbre généalogique revêtu de toute l'authenticité requise et que possédait Marie-Anne Cuppi, ne permet aucun doute sur cette double descendance. »

faire tant qu'il vivrait, lui représentant son billet, affirmant lui avoir prêté, maugréant à haute voix que la qualité de Monsieur l'ambassadeur l'empêchât d'être appelé en justice. Et la curieuse, et l'amusante, et la piquante disculpation et confession du malheureux ambassadeur moqué ! Comme malignement le public suivait sur le Mémoire les folies de M. le chevalier de Mesmes, son coup de cœur à voir danser et bondir la petite Fanchonnette ; sa rougeur lorsqu'il va la voir chez père et mère, et qu'il la surprend vêtue de calemande rayée, dans la chambre haute et obscure où errent une bergame et quatre chaises de tapisserie ; puis les conversations, et le chevalier se chargeant du détail de la vie et des mémoires du rôtisseur et du cabaretier ; bientôt le chevalier fait bailli de Malte, ambassadeur, et la Fanchonnette de s'appeler la demoiselle Prévost ; alors cave et cuisine, et meubles, et bonne chère, et beaux habits, et bijoux, et vaisselle, et maison honorable à recevoir gens titrés, gens de robe et d'épée ; l'ambassadeur trompé, boudé, puis enfin pardonné, sous condition d'une rente de 6,000 livres par an ; l'ambassadeur encore trompé, puis père, puis ruiné ou à peu près,

puis enfin chassé du plus superbe geste, et du plus magnifique « C'est à vous d'en sortir! » —Profitable histoire, dont tout Paris avait ri tout un an, l'an 1726 [1]!

Une comédie jouée, vient une autre comédie. Nouveaux rires, et nouveaux amusements, et nouveaux sifflets pour l'affaire du juif Dulis et de la Pellissier. Cette Pellissier, la fille naturelle de Marion de Drais et de mademoiselle de Meneton, la très-impertinente Pellissier, Pellissier qui avait épousé le directeur du théâtre de Rouen, et se vantait à table d'avoir le mari le moins Dandin de Paris, Pellissier, la *Pilleresse*, disaient un anagramme et les quelques heureux qu'elle faisait [2], Pellissier aux genoux de laquelle Francœur jouait si bien du violon pour être caressé d'un bien doux :

Adieu, Francœur, mon petit cœur! [3]

la Pellissier donc avait trouvé un jour de ce temps le cœur d'un juif d'Amsterdam à ses

[1] Mélanges historiques de M. de B.... Jourdain. Paris MDCCCVII, vol. II.

[2] Lettres de Mlle Aïssé, Paris 1846.

[3] Recueil de Maurepas, vol. XVII.

pieds. François Lopès Dulis était riche prodigieusement. On traita. Une madame du Tort, sœur du comte de Nocé, s'entremit. Vingt mille livres, proposait Dulis.—Un juif! et les scrupules? Dix mille francs de scrupules, est-ce trop?—disait madame du Tort. Là-dessus, Dulis brisa. Le mari renoua, fit un rabais de cinq mille livres, et conclut. La Pellissier tira du juif tout ce qu'elle put tirer de pierreries et le congédia. Dulis cria qu'il n'avait que prêté les pierreries, réclama, assigna même. Le procès tomba dans les pamphlets, et le jugement ne fut donné qu'au Théâtre-Italien, dans le *Triomphe de l'Intérêt.* Dulis était rancunier. De La Haye, il dépêcha son valet de chambre pour couper le visage de la Pellissier et rouer le bien-aimé Francœur de coups de bâton. Le complot est découvert; le nez de la Pellissier et le dos de Francœur sont sauvés, et Dulis et son valet condamnés, par arrêt du parlement, à être roués vifs en place de Grève [1]. Le valet y mourut en personne; et Dulis, roué en effigie, eut la très-singulière idée de faire péni-

[1] Mélanges historiques de M. de B.... Jourdain, vol. II.

tence en montant un Opéra en Hollande, ce à quoi les États s'opposèrent au nom de la morale hollandaise[1].

Les requêtes, les mémoires, les procès, les confiances et les impudences, les faiblesses et adresses, c'est le pain quotidien de l'Opéra, et la toujours renaissante réjouissance des badauds, des curieux, des méchants, du monde, des coulisses, des petits maîtres et des honnêtes femmes. Spectacle curieux, varié, vivant, des mœurs et des cœurs! Instructions, enseignements, châtiments et leçons d'un temps, qui ne sont plus que les documents de ses mœurs et les notes de ses amours!—Voilà encore pâture pour le public: une autre actrice de l'Opéra demandant 80,000 livres tant pour dommage à sa vertu, que pour aliments d'un fils de dix-huit ans tout à coup montré, et complétement ignoré de son prétendu père. Le pauvre et naïf personnage que le défendeur messire Jean-Louis de Lestandart, chevalier, marquis de Bully! Et que diable allait-il faire dans cette loge de l'Opéra, en l'an 1717? Un voisin se trouva par hasard à côté de lui,

[1] Revue rétrospective, Journal de la Cour et de de Paris du 28 nov. 1732 jusqu'au 30 nov. 1733.

et par hasard causa, et par hasard lui conta la confession de toutes ces dames. Le marquis, qui ne savait que le gros des choses, était tout yeux et tout oreilles. Menant sa lorgnette de minois en minois, par hasard le voisin l'arrêta un instant : — « Voyez la petite Mereuil, là, du côté du roi. » Le marquis regarde, et ne témoigne pas grand feu. Le voisin de s'échauffer, de déclarer la Mereuil fille de condition, et sage, très-sage, un père écuyer... Malheureusement la nécessité, la cruelle nécessité l'a forcée de prendre un parti indigne de sa naissance et de ses sentiments. Le marquis laisse échapper qu'il serait charmé de servir une fille si aimable et si estimable. Quatre jours après, le chevalier de mademoiselle Mereuil entrait chez le marquis avec la demoiselle Mereuil et la demoiselle Pellegrin, postulante à l'Opéra. Un ton modeste, des politesses assez bien soutenues de part et d'autre, des compliments, et l'offre au trio d'un dîner ; toutes sortes de façons ; puis on se rend ; puis on mange, et si bien que la demoiselle Mereuil se trouve mal au dessert, et que la demoiselle Pellegrin est obligée de la délacer. De ce jour, la demoiselle Lécluse — Mereuil était son nom de théâtre—vint, tous les jours

d'Opéra chez le marquis, qui demeurait près le Palais-Royal. Elle se plaignait de mille choses, de son état, de la dureté de sa mère, et aussi de son troisième étage rue Aubry-le-Boucher, gagnant le cœur du marquis à l'attendrissement. La Lécluse en était là, quand on ne sait pour quel méfait l'Opéra la chassa. Sa mère la bat et la menace de la faire enfermer. La Lécluse se sauve chez le marquis ;— et le conte est bien vite fait ! Ses malheureux parents, fuyant leurs créanciers, se sont sauvés en province, l'abandonnant à la charité de la demoiselle Pellegrin. Tout aussitôt pension de 400 livres lui est assurée par le marquis. Le marquis partait pour sa terre de Bully : ils partirent deux. La terre de Bully avoisinait les eaux de Forges ; deux dames de la connaissance du marquis, religieuses de l'abbaye de Longchamps, invitées à venir prendre les eaux chez lui, s'émurent de cette liaison et des mauvaises apparences. La Lécluse est sermonnée, se pénètre, et promet de revenir à Dieu, sous condition que le marquis lui fera une dot de 10,000 livres au couvent de Longchamps. Avant d'admettre la demoiselle au noviciat, l'abbesse de Longchamps exige une préparation de trois mois. Au bout de trois

mois, la demoiselle demande et obtient trois mois encore, puis trois autres. Au milieu de ces trois derniers mois, la demi-convertie écrit au bon marquis dix ou douze très-jolies phrases pour lui déclarer que Dieu ne l'appelle pas à elle. Le marquis riposte qu'il consent « à partager avec elle les plaisirs innocens que la vraye amitié permet, » la fait sortir, la meuble, et lui cherche un mari. Pendant qu'il cherchait, la Lécluse trouvait l'intendant du marquis, en sorte qu'un jour elle eut besoin de disparaître pour quelque temps. Elle annonce au marquis que son père est à toute extrémité, reçoit une bourse, et part. Elle revient pour apprendre au marquis qu'un petit domaine de vingt ou trente pistoles, tout le patrimoine du bonhomme Lécluse, est saisi. Le marquis donne 400 livres pour lever la saisie, et la Lécluse repart, avec la quittance, 800 livres et la chaise du cher marquis. Elle arrive, joue la reine et protège un chevalier qui ne négligeait pour elle ni la table ni la bouteille. Les 800 livres sont bus, l'argent du chevalier est bu, la chaise — à quoi bon une chaise? — la chaise est bue ! et les bottes même du postillon donnent à boire au couple ! — Et voilà pourquoi messire Jean-Louis de Lestandart,

chevalier, marquis de Bully, était père sans le savoir [1].

Chaque nom de cet Opéra est un scandale. Les demoiselles fournissent au *manuscrit* chacune une aventure au moins par semaine. Le chauffoir du chant, et la *Loge Blanche,* le foyer de la danse, ne laissent pas un moment reposer la curiosité parisienne. C'est à peine une nouvelle, quatre grossesses apprises d'un seul coup : grossesses de Julie, de Monville, de la Saint-Germain et de la Breton [2]. Pourquoi compter ? Qui est ce monde ?— c'est la Petit, dont l'expulsion de l'Opéra fait paraître plus de factums que le renvoi d'un ministre ; — c'est la dîneuse des *fêtes Pellissiennes*, cette fille du cardinal Bentivoglio, née de sa nonciature, et baptisée la *Constitution* [3] ;—ce sont la Carville et la Herny qui se disputent Du-

[1] Mémoire pour Messire Jean-Louis de Lestandart, chevalier, marquis de Bully, défendeur contre Edme-Elisabeth de Lecluse, dite de Mereüil, ci-devant actrice de l'Opéra, demanderesse.

[2] Nouvelles à la main, B. I.

[3] Recueil de Maurepas, vol. XVII. — Voyez aussi le Glaneur historique, moral, littéraire et galant. Utrecht, 1731, nº XXXVI.

pré [1] ; — c'est la Durocher, — écoutez notre chronique :

(Le 11 août 1735). « Ie meurs d'impatience
« de vous conter monsieur tous les agre-
« mens qua eu M. le duc de Villeroy au voyage
« de Petit Bourg que le roy a fait trois fois,
« ien sçay le detail d'un seigneur qui étoit du
« voyage et qui a eu lhonneur de souper avec
« Sa Maiesté a Villeroy : ou le roi fut dune
« humeur charmante et combla notre cher
« gouverneur de tous les temoignages dami-
« tié les plus sensibles : on apprit au roy a
« souper que mademoiselle Durocher de
« lopera qui avoit été à l'extrémité étoit hors
« daffaire ; le roy ne repondit rien sur le
« champ mais un instant apres il marqua
« avec des transports d'une vivacité extreme
« la joie quil avoit daprendre cette nouvelle
« en disant en se frottant les mains que ie suis
« aise que mademoiselle Durocher soit hors
« de danger. M. le duc de Charost qui etoit
« present fut fort surpris de ses demonstra-
« tions et ne put s'empecher de demander au
« roy quel etoit l'objet du si grand interet

[1] Code lyrique ou règlement pour l'Opéra de Paris. A Utopie chez Thomas Morus, 1743.

« qu'il paroissoit prendre a mademoiselle
« Durocher. Comment dit le roy s'cavés vous
« bien que cest le suiet de mon royaume qui
« m'aime le plus et a qui iay le plus dobliga-
« tion. M. le duc de Charost redoublant
« dettonnement ie ne concois pas Sire luy dit
« til lespece dobligation que vous pouves
« avoir a mademoiselle Durocher, ie vais
« vous lapprendre luy dit le roy et pour lors
« il luy conta que mademoiselle Durocher,
« a sa convalescence et a la naissance de
« M. le dauphin, avait—joué pour les pau-
« vres[1]. »

Et la Lionnois qui s'enivre chez Ramponneau avec du vin à quatre sous le pot, et fait chasser, de par M. de Maurepas, son mari de l'Opéra[2], —et la Desgranges,—et la jeune Coupée, le *petit amour en brassière* :

> « Charmante nymphe à l'œil finet,
> Mignonne comme une poupée,
> La langue qui ne te louerait
> Mériterait d'etre coupée[3] ! »

[1] Nouvelles à la main, B. I.

[2] Œuvres de Chevrier, Le Colporteur.

[3] Les Etrennes des acteurs des théâtres de Paris, contenant leurs noms, portraits et caractères, chez Delormel, 1747.

Et la curiosité, et l'étonnement, et le miracle de ce monde, c'est la petite Minot, sage, et pauvre d'autant, obligée pour rendre le gâteau des rois à ses compagnes de vendre jupes et cotillons—encore fut-elle riche le lendemain[1];—et point de filles des chœurs sans manchettes à cinq rangs, et plus de pierres fines alors sur les poitrines, qu'il n'y en avait jadis de fausses[2];—et ce sont encore la Mariette et la Rabon que l'on accuse de n'avoir ni oreille ni cadence; Mariette qui devait à son chétif minois son surnom et son petit nom : le *Doguin*[3],—et Rabon, la Rabon du *Calendrier des fous*, qui, avec la Richalet et la petite Breton, fait le plaisant ménage de ce M. de Harlay, qui l'aime à coups de poing, la fait monter dans son carrosse à coups de pied, la verse après boire, lui pardonne la gale, et la paye ce qu'elle veut[4];—et la Carton!—que dirait, si je l'oubliais, le peintre Raoux, qui dans son portrait d'une naïade, a conservé et respecté son joli

[1] Code lyrique.

[2] Constitution du patriarche de l'Opéra, à Cythéropolis, 1754.

[3] Recueil de Maurepas, vol. xix.

[4] Nouvelles à la main, B. I.

corps[1]? la Carton! l'épigramme de l'Opéra, la belle méchante impromptue, un diablotin cynique et rieur, la grand'mère spirituelle de Sophie Arnould! tête folle et main vive, sacrifiant une amie à une saillie, et la fortune à un soufflet; méchante aux ridicules, présidente de foyer, jugeant les causes litigieuses d'un bon mot qui fait rire et qui fait loi, donnant procès gagné à la Dazincourt avec son fameux arrêt de la *toile levée*[2], écoutée, applaudie comme un tribunal qui serait une comédie; bonne fille, tous comptes faits, qui parfois se calomnie un peu pour avoir le droit de beaucoup médire. Milord Kingston la quitte-t-il pour madame Latouche, cette fille de madame Fontaine, la favorite de Samuel Bernard? elle lance dans le public une lettre à milord. La *Rhodope moderne* y rappelle au duc qu'elle a eu l'honneur d'avoir vu trois rois soupirer à ses pieds, et termine : « Souvenés-vous, milord, que dans un temps plus heureux, je vous donnay mon portrait enrichi

[1] Supplément à l'Abrégé de la vie des peintres, 3e partie, Paris 1752.

[2] Journal historique et anecdotique de Barbier, vol. II.

de diamants; je vous prie de me le renvoyer. C'est assés pour madame La Touche de votre cœur et de sa gloire, sans que j'aye l'affront d'illustrer par mon image le triomphe de ma rivale[1]. » Et de dépit, elle se jette à la bourse d'un financier. C'est le fils de Lenoir de Cindré, fermier-général intéressé dans les vivres d'Allemagne. « Je me suis jetée dans les vivres — fait-elle tout haut — mais je lui ferai bien manger des rations[2]. » Voilà que passe sur le théâtre Darty, le mari de la sœur de madame Latouche ; la Carton, à qui le Kingston tient à cœur, apostrophe Darty : — « A propos, Darty, dis un peu à ta femme et à ta sœur, que si elles nous veulent enlever nos pratiques comme elles font, elles n'ont qu'à venir jouer nos rôles, car il n'est pas juste que nous ayons la peine, et elles le profit[3]. » Un jour que le jeune Lenoir, en gaieté, au lieu de l'aborder en prose : « Bonjour, la reine ; vous êtes adorable ! » l'aborde avec la chanson à la mode :

« Il faudrait dans Paris,
Ville en peuple féconde,
Qu'on connût aux habits

[1] Nouvelles à la main, B. I.
[2] Nouvelles à la main, B. I.
[3] Nouvelles à la main, B. I.

La qualité du monde,
Et que sur la mandille
Des filles d'opéra,
On brodât la béquille
Du père Barnaba ! »

un soufflet part de la main de la Carton, avec un : « Portez cela au brodeur de ma part[1] ! » Après quoi la Carton, qui était intelligente, songeant que le gouvernement commençait à s'inquiéter des francs-maçons, s'enamoura d'un franc-maçon, et le fit beaucoup parler — ce dont elle fut beaucoup remerciée[2]. — Pauvre Carton ! que Maurice de Saxe avait fait souper, à son camp de Muhlberg, avec quatre rois, et qui devait finir dans la seule compagnie d'un laquais[3] !

De tous ces noms qui étaient une gloire et une honte, de tous ces noms qui étaient une fortune et une injure, le nom de la Petitpas — qui la nomme aujourd'hui? — était le plus bruyant, le plus retentissant, le plus grand et le plus célébré dans le tripot lyrique, à la ville, à la cour, dans tous les lieux pleins

[1] Recueil de Maurepas, vol. XIX.
[2] Nouvelles à la main, B. I.
[3] Le Colporteur, par Chevrier, Œuvres complètes. Londres, 1774.

d'échos. La jolie chanteuse avait jeté son dévolu sur les Anglais, « qui venaient alors, dit Chevrier, troquer leurs guinées contre les faveurs indiscrètes d'une fille d'Opéra, allaient faire un tour en Provence, et repassaient la mer en jurant contre les Français dont ils n'adoptaient que la perruque [1]. » L'Anglais qu'elle avait préféré entre tous, était un Anglais de 800,000 livres de rentes, milord Weymouth, auquel les courtisanes avaient bien voulu reconnaître une extrême facilité. Malheureusement, tout homme a une patrie, même un Anglais, même un Anglais qui aime. Milord parti, l'hiver fut bientôt venu; et, un matin de février 1732, la Petitpas se trouva si dépourvue qu'elle déserta l'Opéra, sans bruit ni congé [2]. A quelques mois de là, elle écrivait qu'on lui achetât une maison de 40,000 livres, et, ajoutait la fille d'esprit, dans un quartier marchand où les boutiques se louent bien. Hogarth profitait du séjour de la Petitpas à Londres pour corriger les courtisanes et les

[1] Paris, histoire véridique par Chevrier, La Haye, 1767.

[2] Revue rétrospective, Journal de la Cour et de Paris.

avertir. Il dessinait en une suite de planches l'histoire de la vie de Marie Hackabout. La Petitpas ne prêtait guère l'oreille à cette lugubre moralité. Paris disait que la Petitpas avait pris goût à l'Angleterre et aux Anglais chez eux ; et que même elle apprenait l'italien pour débuter sur l'un des quatre grands théâtres de Londres. Elle devenait Anglaise, cette Parisienne, la plus renommée des Parisiennes et des filles de joie pour l'agrément de la table et la capacité de vin de Champagne. Paris se consolait, ne pouvant mieux faire ; il la remplaçait : parmi les gens d'affaires, quelques femmes jeunes et jolies se révélaient, le disputant à la Petitpas, et presque aussi habiles qu'elle « à dire des ordures entre deux vins [1] ; » — quand, soudaine nouvelle ! la Petitpas revient, la Petitpas est revenue avec beaucoup de guinées et un petit milord qui ne demande qu'à naître. L'Opéra était pauvre en sujets : il ne bouda que pour la forme ; et directeur et public firent bientôt fête à la Petitpas rentrée en

[1] Lettre autographe de l'abbé Leblanc, Correspondance Bouhier, vol. IV, Bibl. Imp., dép. des manuscrits.

grâce [1]. Pour se rechanger tout à fait, que faire ? La maîtresse de milord eut un amant de cœur,—et qui ?—un gosier, le gosier dont tout Paris demande des nouvelles en s'éveillant, le joli gosier qui met l'alarme à la ville et au monde, et jusque par delà les barrières, quand il a *crachotté* du sang ; la voix tendre, la voix amoureuse, la voix divine, Géliotte ! le charmant Géliotte ! Géliotte qui verra les plus grandes et les mieux titrées briguer la faveur de souper chez lui, et recevra les élues, convalescent et déshabillé, en robe de chambre [2] ! Il fut jaloux, Géliotte. La Petitpas rit, puis pleura, puis revint, puis se lassa [3] ; puis vit M. Bonnier. Lors, la maîtresse de milord revint au galop, et M. Bonnier fut aimé pour son argent. Il arriva à M. Bonnier de vouloir voyager, la Petitpas se laissa emmener.

Le singulier voyage ! Grand train tout d'abord, et bel équipage ; nobles façons d'enlèvement ;—mais l'exil, mais, au second relai, le regret, le regret de Paris ; et quels ennuyeux

[1] Revue rétrospective, Journal de la Cour et de Paris.

[2] Les cinq années littéraires, La Haye, 1754.

[3] Revue rétrospective, Journal de la Cour et de Paris.

pour escorte! « Or ils n'étaient pas moins de quatre. » C'était monsieur Midi, le ci-devant banquier Midi, Midi sur lequel « le jour en son midi n'a jamais lui :

« Tant ridicule est sa cervelle,
Et sa mine effrayante aussi [1]. »

A côté de Midi, un joueur en titre d'office, le très-ordinaire gentilhomme Saint-Rome, jadis servant le roi, et maintenant les demoiselles ; Saint-Rome, l'Ennui lui-même ! Non loin de Saint-Rome, une perruque à bourse, une face antique, un vieux masque qui n'est plus que rides, Cardinal Destouches, qui dérangea quelque chose dans quelques opéras, et sans cesse parle musique comme un furieux; et aux genoux de la Petitpas, Gilles Bonnier « mon amant, dit la belle,

Qui m'ennuyait bien tout autant [2]. »

Si bien qu'à la portière, pages et laquais la voyaient souvent, tournant le dos à la carrossée, sourire, rire, et regarder, pour se distraire et se régaler les yeux d'un peu de jeunesse. Ainsi la bande allait, et le chemin

[1] Recueil de Maurepas, vol. XIX.
[2] Id.

marchait. A Montpellier, on dételle; mais grand bruit! L'évêque, un évêque qui vit à mille lieues de son temps, un évêque qui ignore le bel usage, un évêque qui a la morale bourrue, bref un saint Cyprien—c'était jouer de malheur,—l'évêque donc, Colbert de Croissy, menace, mais si fort, que Bonnier rattelle et fuit devant une menace d'excommunication jusqu'à Narbonne avec sa maîtresse déguisée en homme[1]. A Narbonne, autre évêque, le grand Beauveau, autrefois le plus bel homme de l'Église; un évêque qui sait vivre, et laisse vivre le ménage à son aise. Mais, un beau jour, les choses se gâtent : le couple et la compagnie se sauvent nuitamment; et voici un équipage fort fatigué qui ramène la troupe errante dans la grande ville, cette capitale de la tolérance :

« Où le curé de Saint-Sulpice
Tout occupé de sa bâtisse
Sçait comme on mène les brebis
De l'archevêque de Paris[2]. »

Ce Bonnier, qui voyageait ainsi, en cara-

[1] Lettre autographe de Marais, 20 février 1736; Correspondance de Bouhier, vol. VI, Bibl. Imp., dép. des manuscrits.
[2] Recueil de Maurepas, vol. XIX.

vane, avec amis et maîtresse, moquant le scandale, était le receveur-général des États du Languedoc. Il était un des plus gros financiers de France, un financier qui, au dire de Chevrier, avait payé 50,000 écus le droit d'avoir un suisse à sa porte. Il aimait le plaisir, il aimait l'amour, il aimait la vie large, enivrée, magnifique; et il portait tous ces amours-là comme vertus : ses vices voulaient le soleil. Il était bon vivant, généreux, charitable comme un homme heureux, content de lui et des autres, n'enviant rien, ne voulant de mal à personne, faisant gracier les coquins qui voulaient le voler[1], très-pardonneur de nature, s'inquiétant peu d'être triché, crédule plus que jaloux, fait d'un bon bois de mari; et, par là-dessus, très-galant homme. Ami de ses aises, des franches coudées, des gaietés crues, affolé d'opéras, du bruit de la musique, et des beaux yeux, et des belles voix; adorant le théâtre, ses mœurs, ses libertés, ses nudités et sa comédie; boudé des de Chaulnes, qui lui en voulaient d'être venu chercher les trois millions de sa sœur pour leur fils[2]; boudant

[1] Journal historique et anecdotique de Barbier, v. II.

[2] Nouvelles à la main, B. I. —Revue rétrospective. Journal de la Cour et de Paris.

le monde et le bel air, — Bonnier vivait dans les coulisses. Il passait dans les coulisses son temps et ses caprices. Ce lui était une patrie que les coulisses, une patrie où il trouvait des comédiens qui lui tenaient lieu de famille et des parasites qui lui tenaien lieu d'amis. Joyeuse compagnie, bien riante, vivant d'harmonie, de poésie et de gaieté! Tribou, le chanteur de l'Opéra, et Thomassin, l'Arlequin de la Comédie-Italienne, Thomassin dont la fille est filleule de Bonnier! et *Rodilardus de paradis*, Montcrif qui « miaule un épithalame » à chaque nouvel hymen de Bonnier; et l'abbé de Seguy, abbé de Genlis, un des Quarante, qui court de maison en maison, lisant, puis faisant la quête, et qui demain, au lieu du panégyrique de saint Louis, déclamera pour un dîner le panégyrique de Bonnier[1]. Grands amis! drôles aimables! bouffons dont les chansons durent, à la table de l'amphytrion, jusqu'au bout des nuits longues! L'été vient-il? Bonnier se rappelle qu'il est marquis, marquis de la Mosson, marquis de la plus belle terre qui soit, et du coin de France où l'on s'amuse le plus cher

[1] Recueil de Maurepas, vol. XIX.

et le plus haut. La Mosson ! une Cythère ! et plaisirs sur plaisirs :

« L'on n'y boit que dans un verre,
Qui sert à l'Amour de carquois ! »

Harmonies qui lassent les échos ; bruits des instruments prolongés sous l'ombrage ; des concerts où les plus jolies chanteuses chantent avec le plus frais de leur sourire et le plus beau de leur gosier !

Ce Bonnier avait tous les goûts de sa fortune ; il avait même toutes les curiosités d'un homme de goût. Tout ce qui réjouit la vue et la caresse, toutes les fêtes délicates que la matière précieusement travaillée donne aux yeux, il les recherchait et les avait réunies autour de lui. Sa royale existence se jouait au milieu des élégantes choses : chasses de Desportes aux bordures armoriées, bergeries de Raoux, paysages de Moucheron, architectures de Lajoue, et vieux tableaux de Quentin Metzys ; et tables de marbre dans les pieds dorés desquelles courent les battues de sangliers, fouillées par Pelletier ; et cabarets de Saxe, et cabarets de laque des Indes, et pots-pourris, et cascades avec figures chinoises, et groupes de sujets galants, et girandoles, et gros doguins de porcelaine couchés sur des

carreaux de velours bleu, et bronzes et bustes d'empereurs romains, montés sur des escabelons dignes de les porter [1]. L'heure lui était dite par une merveilleuse pendule de Magny, sonnant le temps, dans un petit monde de figurines et d'animaux, dans une danse paysanne, dans des arbres et des feuillages de cuivre émaillé, fleuris de porcelaine; et pour écrire, demander et obtenir, une écritoire de cristal de roche était à portée de sa main, lui tendant deux plumes d'or [2]. L'homme fortuné! Il avait des bibliothèques de bois violet et satiné; et il n'avait pas que des bibliothèques, ce M. Bonnier : il avait des livres. Le savant homme! il savait ne pas s'ennuyer ; il avait une étude, il avait une occupation : un tour, et la physique, et la chimie, de mode depuis la manie du régent, le débarrassaient de ses loisirs. Il avait un musée, neuf musées d'histoire naturelle, glanés, formés, créés peu à peu — et avec quels soins, et quelles recherches! — poursuivis jusqu'en Hollande ; neuf musées qu'il savait par cœur, et qu'il expli-

[1] Catalogue raisonné d'une collection considérable en tous genres, contenue dans les cabinets de feu M. Bonnier de la Mosson, par Gersaint, 1744.

[2] Catalogue raisonné.

quait lui-même, démontrant d'une grande science, bains-maries, alambics, cucurbites, matras, cornues, élixirs, baumes, onguents; et six armoires d'animaux en fiole; et les poissons séchés, et les minéraux, et les cailloux, et les insectes, et toute la conchyliologie imaginable, rangée, comme le plus agréable parterre, dans un coquillier satin bleu et satin blanc, au milieu duquel trônait la reine des coquilles, la *Scalata*, unique à Paris! Et ce cabinet enfin, envie de M. de Buffon, que M. de Buffon enlèvera à sa vente, les figurations en cire coloriée du corps humain, et les squelettes[1], qui sans doute, comme le squelette dessiné sur le pavé d'un triclinium de Pompéï, un pot de vin dans chaque main, n'avertissait le philosophe Bonnier que de la sagesse latine : *Memento vivere.*

Et il vivait. Il vivait à l'Opéra. Que dis-je? il avait l'Opéra chez lui; et quel Opéra! le plus riche et le mieux machiné des Opéras; un Opéra qui commençait au débrouillement du chaos pour finir à l'apothéose des Jeux et des Ris! un Opéra dont le premier acte tirait Neptune du fond des eaux sur son char attelé

1 Catalogue raisonné.

de quatre chevaux marins; dont le second montrait le palais du Soleil, ses colonnes de lapis enguirlandées d'or, et le Soleil couronné des douze Heures du jour, sur un trône de lumière, entouré des Saisons; dont le troisième faisait descendre le Soleil sur la terre, et dont le dernier donnait une fête de volupté, le triomphe de l'Olympe et des Grâces et de Vénus ! Un jouet et un miracle, cet Opéra à volonté, cette scène de dix-huit pouces de large sur quinze de haut, une miniature de quinze cents livres pesants, que d'une seule main Bonnier peut amener à la Petitpas sur quatre roulettes de cuivre[1] ; le véritable Opéra-modèle pour la Petitpas qui ne craint pas de rivales !

Vaines craintes, au reste, que les craintes de la Petitpas. Elle a bien pris tout l'héritage de la Hantier dans le cœur de Bonnier. Bonnier ne voit et ne veut voir qu'elle ; et les amies de la Petitpas, fort mécontentes de n'être plus regardées par l'homme qui fait des princesses de ses maîtresses, chuchottent et murmurent, et médisent. L'une commence : « La Petitpas a perdu sa voix avec sa liberté ; »

[1] Catalogue raisonné.

l'autre suit : « Elle est gardée à vue ; » et la troisième finit : « Aussi maigrit-elle à vue d'œil comme ces petits oiseaux qui s'engraissent dans l'horreur de la disette et dépérissent dans les cages les plus dorées [1] ». La Petitpas laisse dire et promet un fils à Bonnier. Hélas ! ce n'est pas un dauphin : ce n'est qu'une fille. Bonnier soupire, se console, et aime de plus belle sa belle, qui pour le remercier devient poëte, et le jour de sa fête lui apporte de superbes tablettes, où elle a écrit de sa jolie main, sous la dictée du poëte Roy :

« Au maître de mon cœur je donne ces tablettes,
L'Amour lui-même les a faites
De l'écorce d'un myrte où la tendre Cypris
Ecrivait le nom d'Adonis [2]. »

Bonnier ne voulut être en reste : l'anniversaire du premier jour de ses amours, à un retour de chasse, sous des tentes, dans la plaine Saint-Denis, il la paye d'un ballet où, pour dernière scène, le fils de Vénus apporte à la déesse un bracelet de pierreries en forme de couronne. La folie de Bonnier allait croissant : Bonnier avait un oncle, président au

[1] Nouvelles à la main, B. I.
[2] Id.

parlement de Provence, et des cousins qu'il logeait chez lui; la Petitpas devenait dangereuse pour des héritiers : l'oncle travailla à faire interdire son neveu. Le neveu mit oncle et cousins à la porte, et menaça sa famille, la ville, la cour et l'opinion publique, de faire la Petitpas marquise de la Mosson. Ce ne fut qu'une menace : au mois de décembre 1736, la Petitpas reprenait son rôle dans *l'Europe Galante*, et remontait sur les planches[1]. Le ménage dura sans mariage jusqu'à la mort de la Petitpas; et la Petitpas morte dans l'hôtel de Bonnier, Bonnier cherchant à se consoler à tout prix, logeait la Defresne dans le plus bel appartement de la rue Saint-Dominique, l'entourait des colifichets d'Hébert, la couvrait des diamants de Maignant et de Lempereur, lui faisait ciseler par Germain une vaisselle plus belle que la vaisselle du roi Stanislas[2] !

Le vilain amoureux auprès de ce Bonnier que le fils de Samuel Bernard, M. le président de Rieux! le misérable Plutus rentant les filles au plus bas! un marchandeur de cœurs; et ja-

[1] Nouvelles à la main, B. I.
[2] Œuvres de Chevrier. Le Colporteur.

loux ! faisant ses maîtresses prisonnières[1], ne leur laissant rien à elle, ni temps, ni clef, ni domestiques; et dormeur ! si bon et si avisé dormeur, que, quand il lui venait fantaisie d'aller prendre mesure d'une intrigue, il envoyait chez la déesse deux fauteuils, l'un pour être bien assis pendant le souper, l'autre pour bien dormir après ! Les deux fauteuils avaient beaucoup voyagé. Ils étaient longtemps restés chez madame d'Allemand : c'était le nom de ville de Mariette. De chez Mariette, ils étaient allés chez la Dazincourt; ils en étaient revenus, et ils y étaient retournés. Ils étaient un peu les fauteuils indiscrets ; car à peine étaient-ils installés chez la Dazincourt, que les curieux savaient et contaient, nuit par nuit, la vie de la nouvelle amante de M. le prési-

[1] « Le président de Rieux est devenu si jaloux de sa maîtresse, qu'il entretient plusieurs personnes qui se relèvent jour et nuit aux environs de sa maison. L'aventure vraie ou fausse de M. de V... qui, à l'aide d'un ami assez officieux pour avoir contrefait l'exempt, s'est fait amener cette fille à la campagne sous prétexte d'un ordre pour la conduire à la Bastille, a causé trois jours de fièvre au président. » *Papiers manuscrits de Bachaumont.* Bibliothèque de l'Arsenal.

dent. La Dazincourt était fille de cette femme connue à l'Opéra sous le nom de Lastre et du fameux Blondi. La mère mourut, moitié de maladie, moitié de misère. La petite grandit dans un couvent près d'Orléans. Blondi payait sa pension. Quand Blondi ne fut plus, une madame Faviller la fit entrer chez une couturière de la rue Guénégaud, et de la couturière de la rue Guénégaud chez une couturière de la rue des Vieux-Augustins. La fille de Blondi était peu nourrie, accablée d'ouvrage ; elle avait un miroir et sa jeunesse ; elle songea à l'Opéra. Le sieur Javiller de l'Étang applaudit, mena la ci-devant ouvrière à l'Académie, et lui donna leçons tous les jours. Il fut remercié, et mademoiselle Dazincourt devint mère ; l'enfant mourut. Aussitôt mademoiselle Dazincourt montée sur les planches, elle fut entourée de seigneurs et de propositions. L'Étang pourtant tenait toute la place. Son nom, une robe, une douzaine de louis, et la dame Masson aidant, le duc de Boutteville eut raison de cette constance. La Dazincourt apprenait les folies que le duc de Boutteville avait faites pour la Saint-Germain. Elle se disait tentée par des meubles et cent louis, et offrait la préférence à Boutteville.

Bouttevîlle se retirait. Un mousquetaire gris entrait presque aussitôt chez la Dazincourt, et dépensait tout d'abord mille écus avec elle. Mais M. de Saint-Martin recevait sa pension d'un frère, prêtre de l'Oratoire; le prêtre de l'Oratoire menaça le mousquetaire de ne plus payer s'il ne rompait; et la Dazincourt se trouva fort mal en point, la bourse peu sonnante, sans amant, bientôt même sans amie. Elle vivait avec la fille de la dame Masson, la petite Masson, qui dansait très-bien et allait entrer à l'Opéra. Les bontés de deux duchesses, mesdames de Luxembourg et de Boufflers, l'avaient habillée pour débuter; mais le curé de Saint-Sulpice s'était entendu avec la mère, tout à coup prise de remords. Il envoie chez elle une femme, qui dit à la petite Masson venir de la part de madame de Luxembourg pour l'emmener chercher un ajustement chez une marchande. La débutante suit. On arrive à Sainte-Agnès. La porte se referme. De Sainte-Agnès, la petite Masson sort le lendemain pour être transférée,—où? nul ne le sut. Le lendemain, la dame Masson était enlevée et disparaissait comme sa fille. Les meubles suivaient les deux femmes. Et la Dazincourt restait à pleurer ses malheurs, entre quatre

murs nus, avec une femme nommée la Hardy. Boutteville recevait une lettre attendrissante, envoyait quelques meubles, venait la voir, et revenait. A la suite d'une fausse couche, la Dazincourt faisait une maladie de six mois; et, sur l'ordre de son médecin Boyer, allait prendre ses quartiers de convalescence aux eaux de Passy. Elle louait un appartement dans le pavillon du concierge de M. le président Bernard de Rieux. Elle se promenait, revenait à la santé, et, au bout de six semaines, à l'Opéra. Le duc de Boutteville, qui était amoureux, mais homme sage en même temps, et de bon conseil, et s'intéressant fort à la fortune de ses maîtresses, conseilla à la Dazincourt de plaire au président de Rieux. — Mais il est ennuyeux, mais il est jaloux... disait la Dazincourt, se défendant. — Mais son argent est bon, répondait Boutteville. Au bout de quoi, la Dazincourt envoya la Hardy chez le président. Le président envoya le nommé Factorie chez la Dazincourt. Les deux fauteuils furent apportés, accompagnés de deux vilaines robes et d'une vilaine boîte d'or. Le président écrivit. Boutteville dicta les réponses à la Dazincourt. Les deux fauteuils retournèrent chez le président. Boutteville partit pour l'ar-

mée de Bavière. La Dazincourt se consola avec le marquis de Cabriac, M. de Langle, M. de Saint-Martin, M. de Cindré, et d'autres encore. Le président renvoya ses fauteuils, et les fit établir à demeure cette fois. Par son ordre, la Dazincourt écrivit sous ses yeux à Boutteville qu'il eût à l'oublier et à respecter son bonheur. Il est vrai que, derrière lui, elle manda à son ancien amant sa nouvelle adresse. Et le nouveau ménage d'Opéra alla son train, le président aux aguets, tremblant, défiant, furieux des parades jouées sur sa maîtresse à l'armée, et des chansons chantées sur lui à Paris, jaloux du passé, jaloux du présent, jaloux de l'avenir, rêvant toujours Boutteville, et flairant Boutteville partout; la Dazincourt pestant, maigrissant, rongée et dévorée, — le tout pour 600 livres par mois, et quelque vaisselle, et quelques bijoux, prêtés plutôt que donnés, le président reprenant d'ordinaire ses cadeaux en reprenant ses fauteuils [1].

A côté du président, à côté du trésorier du Languedoc, il y avait, dans les coulisses de l'Opéra, un tout autre homme. Celui-ci était

[1] Recueil de Maurepas, vol. XXI.

un grand et un singulier seigneur ; il tenait au roi par le sang, au clergé par les bénéfices, à l'armée par le courage. Il était toutes sortes de personnages : prince du sang, chevalier des ordres du roi, pair de France, abbé commendataire, colonel et mestre de camp, — et de plus un Condé ; homme de cour, homme d'église, homme d'épée, ecclésiastique en habit galonné, moitié clerc et moitié héros, qui avait besoin de la permission du pape pour mener au feu ses trois régiments d'infanterie, de cavalerie et de volontaires étrangers [1] ; jeune, aimable, faisant la mode, jetant aux femmes et aux filles l'argent de ses abbayes du Bec au diocèse de Rouen, et de Chalis au diocèse de Senlis ; un beau fils de la Régence à qui la fille badine du maréchal de Matignon, la marquise de Graves, avait trouvé un cœur à quatorze ans [2]. Depuis ce, le cœur de Louis de Bourbon, comte de Clermont, avait fait le tour du beau monde ; et la duchesse de Bouillon l'avait, quand, lassé des duchesses, du grand ton, des nobles amours, de l'étiquette des adultères, il se laissa prendre à

[1] Revue rétrospect. Journal de la Cour et de Paris.
[2] Recueil de Maurepas, vol. XVI.

l'Opéra. Ce fut un chassé-croisé : la duchesse de Bouillon perdit le comte de Clermont et trouva le marquis de Sourdis ; Camargo perdit le marquis de Sourdis et trouva le comte de Clermont [1].

La fille de M. de Cuppis n'est plus la petite fille enlevée par M. de Melun, un peu honteuse et rougissante. Hontes et rougeurs lui ont passé. Elle a fait ses vœux de danseuse. Nymphe au théâtre, elle est bacchante à la ville ; et le magasin de l'Opéra de la rue Saint-Nicaise vous la raconterait du haut en bas aussi bien que le vieux Campra, le directeur Gruère, et le maître de musique Royer, et les voisins [2]. Et nargue des remontrances de M. Hérault ! Et nargue des quatrains jansénistes [3] ! Exemple perdu pour Camargo, que l'exemple de sa camarade Sallé ! Sallé, la sagesse et l'édification du lieu ! « Mademoiselle Sallé a pensé mourir,—disait-on,—et toute la vertu de l'Opéra avec elle ; » Sallé, à qui les

[1] Recueil de Maurepas, vol. XIX.

[2] Recueil de Maurepas, vol. XVII. Le Glaneur, n[os] 36 et 43.

[3] Lettre de Marais, du 13 juin 1731. Correspondance manuscrite de Bouhier, vol. VII.

méchants ne prêtent que le marquis de Nesle, encore ne le prend-elle pas [1].

Pour qui veut des amours dévergondées et neuves après les amours mondaines, Camargo est à point ; et bientôt le comte de Clermont estime un trésor impayable la danseuse que l'Opéra ne paye que 2,200 livres par an [2], et que des amants ont déjà payée d'un écrin de 60,000 livres et d'une écuelle d'or remplie de doubles louis [3]. Il s'endette et si fort pour elle, que Montcrif, le secrétaire de ses commandements, en perd sa place, et voici comme (ce 12 février 1735) :

« Vous savez peut-etre que le prince a re-
« mercié Montcrif qui étoit le secretaire de ses
« commandemens, qui est bienheureux d'a-
« voir obtenu par sa protection une place a
« lacademie françoise... On dit plusieurs rai-
« sons de sa disgrace, mais la vraye est que
« madame la duchesse la mère, luy ayant
« demandé un etat des dettes les plus pres-
« sées du comte de Clermont, il le fit avec

[1] Revue rétrospect. Journal de la Cour et de Paris.

[2] Histoire manuscrite de l'Opéra. Papiers de Beffara. Bibliothèque de l'Hôtel-de-Ville.

[3] Œuvres complètes de M. de Chevrier. Londres, 1774. Almanach des gens d'esprit.

« son maittre, et cet etat ne montant qua « cinquante mille livres, son altesse luy dit « qu'il falloit le recomposer et le porter jus-« ques a quatre vingt, et que les dix mille « ecus de surplus serviroient pour faire un « present a Camargo, mais Montcrif abusant « de la confiance de son maitre fit part du « complot à madame la duchesse qui la sa-« crifié[1]. »

Camargo tombe-t-elle malade des efforts qu'elle a faits pour s'élever en dansant? le comte de Clermont ne la quitte pas. Le comte de Clermont va-t-il en campagne? la Camargo prend le deuil[2]. C'est un ménage; cela devient un amour. Le comte de Clermont veut la Camargo toute à lui; il la retire de l'Opéra. Mais que dit-on? Mademoiselle Camargo fut enlevée hier soir de son hôtel et conduite à l'hôpital de Sainte-Pélagie. Le lendemain, l'explication vient (24 mai 1736) :

« On commence à esperer que l'on reverra « mademoiselle Camargo sur le theatre de « lopera, lenlevement dont on avoit parlé est « une retraitte volontaire de part et dautre

[1] Nouvelles à la main. B. I.

[2] Journal de Barbier, vol. II.

« qui s'est faitte avec touttes les graces de
« deux personnes qui sacrifient leur inclina-
« tion à leur devoir. Certain bruit de devotion
« qui a dit on pris M. le comte a eté la cause
« de cette separation...—Il sera assés payé de
« son sacrifice sil peut parvenir a avoir l'a-
« baye de Saint-Germain ou quelque autre
« benefice considerable qui ne luy sauroient
« manquer quand il vivra dans les apparences
« de son etat [1]. »

L'abbaye n'arriva pas sitôt. Le comte de Clermont s'impatienta et l'attendit en retournant à ses habitudes d'une plus belle ardeur que jamais :

(20 décembre 1736). « Camargo fait tous ses
« efforts pour remonter sur le theatre, et le
« comte de Clermont sy oppose touiours avec
« la meme opiniatreté, il en est si amoureux
« quil est ialoux meme des plaisirs que le
« public partage avec luy en la voyant dan-
« ser, c'est pousser la délicatesse bien loin,
« cest cependant la son seul motif, elle sest
« bien fait payer le sacrifice, M. le comte
« vient de vendre au roy son duché de Cha-
« teauroux deux millions six cent mille livres

[1] Nouvelles à la main. B. I.

« et il luy a fait un présent de cent mille « francs[1]. »

L'abbaye vint que le comte de Clermont était encore avec la Camargo en ce magnifique château de Berny, en ce royaume où la Leduc devait succéder à la Camargo, fort heureux et sourd à la chanson parisienne :

« Clermont de rien ne se soucie
Pourvu qu'il caresse sa mie,
Et bon bon bon, je t'en réponds,
S'il l'entretient des biens de l'Eglise.
Sanchez en cela l'autorise.
Et son son son, ah! voyez donc,
Un peu de tricherie dans la vie
Est toujours de saison[2]. »

Quelle perte cette retraite! Car elle était devenue une unique danseuse, la petite Camargo. Écoutez mademoiselle Lecouvreur nous disant le commencement de ses triomphes en 1728 : « On joua Roland... Mademoi« selle Prévost, quoiqu'elle se surpassât, eut « des applaudissements bien médiocres en « comparaison d'une nouvelle danseuse nom« mée Camargo dont le public est idolâtre, « dont le grand mérite est la jeunesse et la

[1] Nouvelles à la main. B. I.
[2] Recueil de Maurepas, vol. XVIII.

« vigueur. Je doute que vous l'ayez vue.
« Mademoiselle Prévost la protégeait d'abord.
« Blondi en est devenu amoureux; il y a eu
« de la pique. Elle a paru jalouse ou mécon-
« tente des applaudissements du public, et
« depuis ce temps, ils sont augmentés au
« point que cela paraît une fureur et que la
« Prévost sera folle si elle ne quitte pas au
« plus tôt[1]. » Pécourt a fini l'œuvre de la Prévost et de Blondi; et quel ravissement! La nature n'a rien fait pour elle : qu'importe? Elle a mieux que tous ces dons: elle a le charme. La femme n'est ni jolie, ni grande, ni bien faite. Voyez-la chez elle, en désordre, sans attirail, enlaidie par le sans-façon et le négligé — un monstre presque comme était hors du théâtre sa devancière, la Prévost, — et vous vous en retournerez sans avoir vu la déesse des tambourins, et ne l'ayant pas vue[2]. Mais danse-t-elle? C'est la Cendrillon de M. Perrault. Danse-t-elle? C'est Camargo, la Camargo que nous montre le pastel du cabinet de M. Soleyrol : un ovale plein, que caresse

[1] Portefeuille d'un académicien. Revue contemporaine, 1856.

[2] Code de Cythère ou lit de justice d'amour, l'an du monde 1746.

un tortillon de peluche s'enfuyant des cheveux pour mourir à l'épaule; deux yeux en fièvre tout cernés, et pleins de sourires, allumés d'une gaieté tendre; un petit nez mutin; une bouche bien fendue et provocante; des lèvres plates; un menton bien rond appuyé sur un nœud blanc;—c'est la danseuse; et si elle est belle ou laide, vous n'aurez le temps de voir ni de savoir. Elle éblouit le regard, elle l'emporte, elle le perd. Elle n'est que vivacité et que légèreté; elle est une séduction remuante, active, qui se hâte, tourbillonne et va.

« Elle capriole, elle pirouette,
Elle saute comme un caprit [1]. »

Sa jambe—la voix de Le Maure, le jarret de Dupré, et la jambe de Camargo, les trois merveilles de l'Opéra! — sa jambe est un éclair. Et son pied!... Il a fait la fortune du cordonnier Choisy, le pied de la Camargo! Elle est tout mouvement et tout éclat, cette Terpsichore des *Fêtes grecques et romaines* qui, à peine sortie de la scène, perd son sourire et sa joie, triste en un moment comme une chanson finie. Sur les rhythmes pressés, rien

[1] Almanach des demoiselles, à La Haye, 1746.

de plus aimable que de la voir bondir, fuyant à tout moment, à tout moment revenant, précipitant les jetés-battus, les royales, et les entrechats coupés sans frottements [1], prenant tous ses pas sous elle-même. Gavottes, rigaudons, marches, loures, tous les grands airs, que de triomphes ! et le saut de basque avec lequel elle remplaçait la gargouillade [2] ! Sallé est la grâce et la décence du ballet ; Camargo en est la fête et l'ivresse ; elle a la gloire et la fortune de rajeunir la danse, et de lui apporter la liberté, l'enjouement, la folie et l'avenir.

La Camargo était une révolution. Par elle, le menuet finissait ; et les majestés de la courante, et les langueurs de la sarabande tombaient dans le néant où tombent les vieilles modes. Le sautillement, la prestesse, l'agilité, le feu, prenaient le public, et le sauvaient à jamais de l'ennui de la danse noble. Il y eut bien des protestations au début ; un siècle ne laisse jamais toucher à ses habitudes de goût,

[1] Lettres sur les arts imitateurs, par J.-G. Noverre, 1807, vol. II.

[2] Le Nécrologe des hommes célèbres de France, 1771. Eloge de M[lle] Camargo.

même par une danseuse, sans réclamer; et les vieux habitués qui regardaient comme le dernier mot du noble le ballet des *Éléments*, du comique les *Fêtes de Thalie*, et du pastoral le ballet d'*Isis*, criaient de toutes leurs forces au frivole, proclamaient la danse en décadence et en anarchie, déclaraient les danseurs et les danseuses sans oreilles, et imprimaient à l'adresse de la Camargo : « Plus les mouvements de la danse sont rapides, moins on peut en remarquer les défauts[1]. » Leur parlait-on d'un pas de deux nouveau? « Vous moquez-vous de croire, — disaient-ils dédaigneusement,—que je prendrai du libertinage pour de la volupté? Vous me ferez passer des postures indécentes pour des grâces; et quelles grâces [2]! » Camargo répondait en dansant; avec elle, la danse, qui n'était qu'un accessoire dans l'ancien Opéra, devenait, du nouvel Opéra, le fond, le triomphe, la recette; et le plus bel air commençait à n'obtenir plus attention ni silence, quand le public le savait suivi d'un ballet.

Aussi bien, pendant ce renouvellement de

[1] Constitution du patriarche de l'Opéra.
[2] Réflexions sur l'Opéra. A La Haye 1741.

la danse, la musique était malade, non par manque de talents, mais par rivalité de personnes. Thévenard se mourait; mais l'Opéra avait Chassé, dont Thévenard guidait encore la voix et l'art; et, à côté de Chassé, Pellissier et Lemaure. Le malheur était que Pellissier et Lemaure ne pouvaient chanter en face. « Elles se haïssaient comme des crapauds, » dit mademoiselle Aissé. Aussi dissemblables de corps que de cœur, celle-là maigre, sèche, nerveuse et remueuse; l'autre, faite au tour, indolente, négligée, s'abandonnant, vivant ses journées au lit, y buvant [1], et s'y gorgeant de mouton. [2] — La Pellissier était toute ruse et toute finesse, insinuante et intrigante, amie de la cour, protégée des grandes dames, maîtresse en l'art des cabales, montant sa claque en princes du sang, et si fort liée avec madame de Duras, que madame de Duras foudroyait du regard et du geste madame de Parabère osant applaudir la Lemaure, faisait renvoyer pour elle un moment Thévenard et la Hantier, et consentait à être insultée par le public pour la servir et pour lui plaire [3] ;—

[1] Code de Cythère.

[2] Almanach des gens d'esprit.

[3] Lettres de M^lle^ Aissé, 1846.

l'autre, la Lemaure, « bête comme un pot, » sachant à peine lire [1], prompte aux coups de tête, n'avait pour elle rien de tout cela, mais seulement une voix la plus surprenante du monde,—et le parterre. Vingt fois la cour et les gentilshommes de la chambre lui eussent donné congé; volontiers, ils l'auraient doublée par Julie, s'ils n'avaient craint le parti de la Lemaure, je veux dire le goût public. La lutte alla de l'adresse contre le talent, comme vont ces sortes de luttes : la Pellissier croissant chaque jour en succès, en faveur, en insolence ; la Lemaure, plus abreuvée de dégoûts, plus humiliée, plus fatiguée, jusqu'à un certain soir où l'impatience la prit et l'emporta. L'Opéra donnait la première représentation de *Jephté*. Mademoiselle Lemaure avait refusé un rôle. Des menaces de prison l'avaient contrainte. Elle commence à chanter ; on siffle. Elle s'avance vers la rampe, dit qu'elle se meurt, qu'on la fait jouer malgré elle, et se retire fort convenablement évanouie. M. de Maurepas se trouvait dans la salle ; comme secrétaire d'État de Paris, il avait l'inspection de l'Opéra ; il donne immédiatement ordre de

[1] Almanach des gens d'esprit.

la conduire tout habillée au For-l'Évêque. La Lemaure n'en sort le lendemain que pour jouer de toutes ses forces son malencontreux rôle. « Vraiment—faisait-on—les tablettes du For-l'Évêque sont excellentes pour le rhume: mademoiselle Lemaure, depuis qu'elle en a usé, chante mieux que jamais[1]. » Les rieurs ne rirent plus pourtant « de l'emprisonnement injurieux et tortionnaire de la personne de la Lemaure ès-prisons du For-l'Évêque[2]; » — lorsqu'ils apprirent que la chanteuse s'était réfugiée au couvent du Précieux-Sang, et que les efforts de M. de Maurepas, les prières de M. de Carignan, et les avances de Momus, avaient échoué devant la protection du duc d'Orléans, fort heureux, au fond de sa piété, d'enlever cette belle voix au royaume de Satan.

L'Opéra souffrait encore d'une rivalité plus grande que la rivalité de deux chanteuses. L'Opéra était le champ de bataille de deux goûts, de deux systèmes, de deux harmonies,

[1] Nouvelles à la main. B. I.

[2] *Manifeste de Mlle Lemaure*, pour faire part au public de ses sentiments sur l'Opéra, et des raisons qu'elle a de le quitter.

de deux écoles, de deux religions : la musique ancienne et la musique nouvelle étaient aux prises. La salle n'était plus un tribunal, mais une émeute. Vieux partisans de Lully, jeunes partisans de Rameau, la remplissaient de bruit et de querelles, rendant acteurs et actrices responsables du genre qu'ils interprétaient sans parti pris, troublant le goût, étourdissant la justice des appréciations contemporaines.

La révolution musicale marchait de pair avec la révolution dansante. Rameau donnait la main à Camargo. Il n'avait pas que la hardiesse et la nouveauté, la recherche, le travail, la beauté des chants, l'expression des chœurs, la profonde harmonie : il avait le don des ariettes. Ses ennemis l'appelaient *le père aux rigaudons*[1]. Il était digne de l'injure : son génie était la gaieté. Contre Lully, contre ses récitatifs interminables, contre ses airs, ses symphonies, ses ouvertures à lente et solennelle allure, contre la monotonie perpétuelle de ses grandes machines chantantes, contre la voix soutenue de la Lemaure, il amenait les gazouillements de la Fel, la

[1] Œuvres mêlées de Mme Sara Goudar Angloise. Amsterdam, 1777, vol. II.

musique nouvelle, la musique riante, la musique vive, la troupe des harmonies légères et volantes, en compagnie d'un Quinault tout neuf : Pellegrin.

L'étrange compagnon dans cette croisade que ce Pellegrin ! aumônier passé des planches des vaisseaux du roi aux planches de l'Opéra, abbé à tout faire, poëte à tout chanter, rimeur patenté de tous mariages, amours, politesses et impolitesses des grands[1]. Le

[1] Anecdotes dramatiques. Paris, 1775.—Voici une très-curieuse confession mise dans la bouche de l'abbé Pellegrin. « ..... J'ai subsisté dans les commencemens du produit de mes messes et de quelques sermons composés en poste, que je vendois aux ordres mendians. La nécessité et le désœuvrement ne m'avoient pas permis d'être trop difficile sur le choix de mes connoissances. Je fréquentois une petite tabagie près la foire Saint-Germain ou se rassembloient des danseurs de corde, des joueurs de marionnettes, quelques acteurs de l'Opéra-Comique, et entr'autres le sieur Colin, célèbre moucheur de chandelles de la Comédie. Tous ces messieurs dont j'avois eu le bonheur de captiver la bienveillance me donnèrent leurs entrées à leurs spectacles. Bientôt la démangeaison de barbouiller du papier me prit ; je hasardois quelques mauvaises scènes, qui me furent payées au delà de leur valeur. J'aurois bien voulu pouvoir concilier l'Eglise et le théâtre, continuer à tirer mon tribut quotidien de l'autel ; mais

poëte bredouillait, le prêtre ne pouvait dire la messe; l'homme puait, mais le ridicule bonhomme était bon diable. Qu'on imprimât la *Constitution de Pancrace,* archevêque de Cythéropolis et patriarche de l'Opéra,— Pellegrin se reconnaissait sans se fâcher. Même qu'on lui fît dire : « Quand une fille d'Opéra n'a que trois amants à la fois, il n'y a rien à dire; il lui en faut un pour le plaisir, un pour l'honneur, un pour l'intérêt[1]; »

M. l'archevêque jugea à propos de me priver de cette petite douceur, en m'interdisant les fonctions de prêtre. Je perdis quinze sols par jour, que me valoit ma messe qui étoit le plus clair de mon revenu. Pour réparer cette perte, je levai boutique de poëte, et me mis à composer des comédies, des opéras, des tragédies, que je faisois jouer sous le nom de mon frère le chevalier, ou que je vendois à quiconque avoit la manie d'être auteur. Je faisois, outre cela, trafiç en gros et en détail de tout ce qui étoit du ressort de l'esprit. Vouloit-on des bouquets, des épithalames, des cantiques spirituels, des sermons de carême? On en trouvoit à mon magasin de toutes sortes et à justes prix. Je vous avouerai même sous le secret que maint illustre membre de la pétaudière du vieux Louvre n'a pas dédaigné de recourir à moi pour son discours de réception... » Margot la Ravaudeuse, par M***., à Hambourg, 1777.

[1] Constitution du patriarche de l'Opéra.

—cela ne l'inquiétait guère plus que les affaires de sa toilette.—« Je vous passe,—lui disait Boissy qui l'avait immolé dans le *Badinage,*—je vous passe votre manteau déchiré, vos culottes pelées; mais pourquoi n'avez-vous pas du linge plus propre?—C'est,—répliquait l'abbé,—que je n'ai pas épousé ma blanchisseuse. » Boissy venait d'épouser la fille d'un blanchisseur[1]. Pauvre abbé crotté! qui pour cinquante pistoles donne à Rameau le poëme d'*Hippolyte et Aricie*[2]. L'opéra est écrit: il est monté. La première œuvre de Rameau va être jouée. La graveuse avait fini la gravure. Son confesseur la surprend, lui déclare la gravure œuvre d'iniquité, et lui apporte une consultation foudroyante de M. de Romilly. Vainement la bonne femme tente de s'excuser, disant que l'opéra sort de la main d'un prêtre; il faut détruire le travail, et dans un excès de zèle, la graveuse brûle jusqu'aux épreuves déjà tirées[3].—Pauvre abbé! qui de tant d'autres consciences mises en péril par sa muse, se repentira de telle façon, au lit de

1 Almanach nouveau de l'an passé ou l'Almanach puce, à Genève.

2 Anecdotes dramatiques.

3 Revue rétrospect. Journal de la Cour et de Paris.

mort, entre les bras du curé de Saint-Côme, qu'il promettra à Dieu, s'il revient à la vie, de mettre en vers les *Confessions de saint Augustin* [1]!

La musique de Rameau parut enfin. Que de bruit! que de critiques au café Gradot! à l'Opéra! en tout Paris! que de colères! que de cris! que d'avis! que de craintes! Devait-on permettre à la voix de mademoiselle Petit-Pas de se hasarder dans cette musique dangereuse[2]? Que de foudres! que de pamphlets! Rameau était traité de Marsyas; et comme Marsyas écorché vif :

« J'entends, je vois l'anthropophage
Col d'autruche, sourcil froncé,
Cuir jaune et de poil hérissé
Nez creux, vrai masque de satyre,
Bouche pour mordre et non pour rire,
Teste pointue et court menton,
Jambes sèches comme Ericton [3]. »

C'était un admirable déchaînement, un de ces déchaînements nationaux, dont nous donnons toujours l'honneur aux tentatives, aux œuvres nouvelles, aux esprits qui sortent

[1] Lettre autographe de Bonardi. Correspondance de Bouhier, vol. I.

[2] Revue rétrospect. Journal de la Cour et de Paris.

[3] Recueil de Maurepas, v. XIX.

des rangs. Les oreilles étaient étonnées, les vieillards scandalisés, le public dépaysé. Et l'ombre de Lully eût eu, dans les premiers temps de cet étonnement et de ce scandale, une grande joie à écouter, non l'opéra, mais la salle, ainsi que nous la content assez heureusement les *Réflexions d'un peintre sur l'Opéra.* «—Les opéras depuis Perrin ont été de mal en pis, oui, depuis Perrin. Parlez-moi de la Rochois, de la Journet, de la Subligny. —Ah! bonjour, vous voilà! que venez-vous faire ici? le tambourin est manqué, les paroles sont horribles, et j'ai compté plus de cinq rimes qui ne seraient pas reçues à l'Opéra-Comique. » Ici, deux femmes de la cour nonchalamment couchées dans leur loge : «—En vérité, il faut avoir perdu l'esprit pour venir s'ennuyer à ce charivari; c'est de la musique pour les étrangers. Je m'y connais un peu, je jouais même de la guitare quand elle était à la mode, et j'avoue que je n'entends rien à cette façon de composer. On ne retient pas une mesure, et toutes les parties sont si fort mêlées les unes dans les autres, qu'il faudrait un concert pour en entendre le premier mot. On dit que c'est de l'harmonie. Harmonie tant qu'il vous plaira!

ce n'est pas la mienne! »—A peine quelques timides : *C'est comme un ange!*—l'applaudissement d'alors—étouffés dans la salle—« Monsieur,—hasarde quelqu'un—la musique française...—Et moi, je dis—répond l'autre avec un geste colère—qu'il n'y a qu'une musique, musique de toutes les nations, musique par excellence, musique qu'on doit aimer à moins que d'être imbécile, musique italienne, ma musique à moi! » Même un laquais qui vient de s'installer au balcon murmure tout haut : *Il faut bien faire quelque divertissement; je viens voir ce fâcheux opéra.* Et ce laquais, que fait-il autre chose, que répéter la parole de son maître, qui, mon Dieu, ne sent et n'apprécie pas plus qu'un autre la musique de Lully, mais qui se rappelle qu'à la première représentation de cet opéra qu'il revoit, il s'était enivré avec Beaumaviel, et qu'il soupait avec la Deschar[1]? »

Puis venait comme toujours un peu plus que la justice : l'enivrement. « Il vient de « sortir des chœurs, un phenomene ravis- « sant. Une nommée mademoiselle Anteaume « qui etait enterrée dans lobscurité des cou-

[1] Réflexions d'un peintre sur l'Opéra. La Haye, 1743.

« lisses, a chante par hazard un petit bout de
« roole dans le prologue de médée, et tout le
« monde a éte dans un ravissement inexpri-
« mable d'entendre une voix, qui a fait sur le
« champ oublier celle de la le maure, et qui
« n'a donne que le regret de n'en avoir pas
« joui plutot, elle n'est pas d'une jolie figure,
« mais la beauté de la voix feroit passer un
« visage bien plus desagreable, elle va don-
« ner bien de l'argent a lopera car touttes les
« premieres loges sont retenues pour le 1er
« jour qu'elle y chantera, on a toujours une
« fureur pour les *Indes galantes* de rameau
« qui va jusqua l'aveuglement je crois meme
« qu'on va reculer persée un des plus beaux
« morceaux de musique de lully, tant lon
« craint que le trop prochain voisinage de ra-
« meau ne le fasse tomber, on dit qu'on don-
« nera le castor et pollux de ce meme auteur
« tant aimé, et dont on dit a present les pa-
« rolles de voltaire apres les avoir si long-
» temps assurés de la popliniere le fermier
« general.......... L'on va donner la semaine
« prochaine le ballet de rameau que made-
« moiselle Salé honorera de sa presence, vous
« scaves monsieur quelle s'est enfin rendue
« on a traitte cette reconciliation avec autant

« de peines et dintrigues que la paix du-
« trecht. Les articles ont éte enfin signés, et
« on luy a passé touttes ces pretentions en
« faveur de la disette des bons suiets et de la
« retraitte absolue de Camargo[1]. »

Ces luttes, cette bataille d'un goût contre un autre goût, cette guerre civile du public français tombaient au milieu de directions mal affermies, chancelantes, débordées par des créances, essayant de vivre entre le déficit et une lettre de cachet, finissant d'ordinaire par crouler avec un peu de la caisse du théâtre dans leur poche, mal menées par les caprices de deux ou trois grands seigneurs, vendues à des coteries, hors d'état d'aller vers le beau, gouvernées par le bon plaisir de quelque danseuse ou chanteuse ; et si bien tombées en quenouille qu'un plaisant demandait qu'une femme fût mise à la tête de la direction de l'Opéra pour qu'un homme y régnât. De ces directions avilies, de directeurs en directeurs, une plume appartenant au parti de la musique française nous a donné la succession, le portrait plaisant, la chronique méchante :—
« Chapitres sommaires de l'histoire de l'Église

[1] Nouvelles à la main. B. I.

du Diable. Comme quoi le diable ne se ramentant nullement de son trébuchement désira avoir temple. » Le temple du diable reçut des prêtresses[1]. « Comme quoi le diable pour etablir Evesques a soy convenables et en tout dissemblables a ceux de Dieu... voulut que les siens fussent nourris et consommés en toutes sortes de vices, et pour ce ordonna qu'ils seroient appelés d'Italie. Comme quoi Baptiste Culy (Lully) fut premier evèque de l'Église du diable. » Frizani (Francine) lui succède, sous lequel fût construit le magasin pour l'éducation des prêtresses[2] : « Des vilainies et friponneries du susdit Frizani ; comme quoi mangeoit et ribaudoit toutes les fondations et comme quoi avec sa maîtresse lumineuse (la Berthevin, receveuse à l'Opéra), il souloit bruler la chandelle par les deux bouts. —Ou se voit le martyrologe et se lisent les noms d'aucuns princes, ducs, chevaliers, ambassadeurs, et autres riches pécheurs lesquels pour l'amour du Diable et entretient de ses prêtresses se sont dépouillés a l'envi de tout leur avoir, dont s'est ensuivy leur ruine

[1] Recueil de Maurepas, vol. XVIII. — Revue rétrospective.

[2] Recueil de Maurepas.

totale. » Gruère vient après, « lequel fut chassé pour n'être pas Italien, et avoir fait gambader plusieurs prêtresses. » Gruère chassé, un nouveau directeur entre en scène, Sbrigani, « mari de la batarde d'Allobroc née ès basses-marches d'Italie, et comme quoi a la recommandation d'icelle auprès du vieux cardinal de Fleury, Sbrigani insigne paillard nourri et maitre passé en tout genre de friponneries et de bassesses, devint directeur de l'Église du diable, qu'il administra par les mains d'un comte Borgne (Lecomte, fils d'un rôtisseur, un des directeurs de l'Opéra [1]). » — Sbrigani est le prince de Carignan.

« Il y a un homme a l'Opera qui joue toutes sortes de roles, hors celui de prince [2] » — murmurait justement le public devant ce premier prince du sang de Savoie, qui s'était fait le premier directeur de l'Opéra. L'humeur et le tempérament de M. de Carignan s'accommodaient fort de ce ministère plein de bénéfices et de ce gouvernement de plaisir. Il s'employait, il tripotait, il faisait les affaires du

[1] Recueil de Maurepas, vol. XVIII.
[2] Journal de Barbier, vol. II.

public, il faisait les siennes. Il avait la haute-main sur tout ce petit monde, commandait à cette armée de reines et de déesses, encourageait, gourmandait, racolait, engageait, plaisait, régnait.

Il aimait la danse; il aimait la musique. L'Opéra venait chez lui en représentation. Chez lui, les ballets se répétaient; et voulez-vous savoir ses concerts?

« 3 mars 1736. On fit hyer la repetition
« chez M. le prince de Carignan dun opera
« dont une ieune fille de dix huit ans a fait
« la musique, et fleury qui a eté autrefois a
« Lyon, les paroles, cette fille qui a un genie
« particulier pour la musique est connuë a
« paris sous le nom de la legende parce
« quelle est fille naturelle a ce qu'on prétend
« du nonce du pape qui a aporte la constitu-
« tion unigenitus en france et de la duval
« danseuse a lopera, il y a des choses char-
« mantes dans sa musique ce que iy ay
« trouvé, cest quelle a un peu trop honoré
« Lully de son souvenir. M. le prince de
« Carignan nous donne touttes les semaines
« des concerts ches luy ou mademoiselle
« Vanlo paroit tous les iours un nouveau
« phenomene, la musique de ce prince est

« parfaitte, et tous les grands gourmets y « viennent assidument[1]. »

Ce prince, ce directeur, cet amateur, ce M. de Carignan était un rude et fort gaillard, sans vergogne ni peur, ayant un peu gardé du Savoyard, écorchant le français, menaçant de rouer le marquis de Nesle qui en riait[2], ne se plaisant qu'aux chevaux de six mille livres[3], insolvable et versant l'or, saisi tous les matins[4], les poches remplies tous les soirs par le privilége de jeu de son hôtel de Soissons, ruinant jusqu'à des notaires, et vivant glorieusement et impudemment sur cinq millions de dettes[5]. Marié, il avait oublié sa femme; et courant les voluptés brutales, l'ivresse, l'orgie, riant à pleine gorge de la constance des Bonnier et de la fidélité des Clermont, vagabondant, en maître, du chant à la danse, la main insolente, le caprice errant, le cœur cynique, il roulait de princesses cabrioleuses en princesses cabrioleuses. Et tantôt Mariette était en faveur, et

[1] Nouvelles à la main. B. I.
[2] Lettres de M[lle] Aissé.
[3] Journal de Barbier, vol. II.
[4] Revue rétrospect. Journal de la Cour et de Paris.
[5] Journal de Barbier, vol. II.

tantôt Rabon : «—Le bruit avait couru que « le prince avoit quitté Mariette et pris la « Rabon, et qu'il avoit eté si content de la « facon dont elle avoit ioué le roole de la « Sultane favorite quil lavait cru digne de la « devenir en effet, mais ses feux nont pas ete « de longue durée, et il est revenu a son pre- « mier manoir[1]. »—« La faveur de la rabon, « et la disgrace de mariette commence a de- « venir un peu plus marquée, la nouvelle « Sultane a délogé incognito pendant la nuit, « attendu que logeant vis a vis mariette, sa « maison netoit point commode pour le mis- « tère, elle est dans une maison a elle seule « avec un portier a moustache, et elle se « donne deia des airs de souveraine sur le « theatre, mariette dissimule, et le prince « qui est bon garde touiours avec elle les « mêmes apparences mais on prétend que « rabon veut le sacrifice entier, et rendre la « victoire éclattante[2]. » Et après Rabon, la sœur de Mariette : « La sœur de mariette, a « fait aussy depuis mon depart des progres « ettonnans, dans la danse, elle reunit le feu

[1] Nouvelles à la main. B. I.
[2] Id.

« de mariette, les graces de la Salé, et la lé-
« gereté de camargo et ie ne doute point
« quelle ne les surpasse un iour touttes les
« trois, elle est dailleurs faitte a dessiner, et
« son visage se debarbouille tous les iours;
« on assure meme que le prince de C. la
« trouve asses aimable pour le consoler
« des infidelites de rabon qu'il a honteuse-
« ment repudiée[1]... »

Sous un directeur de ce rang et de cette vie, l'Opéra allait comme la chanson du temps : cahin, caha. Après avoir, dit-on, un peu pillé, le prince las de sa responsabilité, déposa sa toute-puissance entre les mains de M. de Saint-Gilles, « venu du pays des marmottes, lequel se faisoit appeler le comte pour rire, et jacoit qu'il n'eut ni esprit ni rentes dependoit moult bien au grand emerveillement de tous[2]. » Pourtant il ne fallait point s'émerveiller trop haut. Lecomte, l'ancien directeur sous les ordres de M. de Carignan, s'étant permis de dire, de Saint-Gilles, qu'il n'avait pas un écu en arrivant du Piémont, Saint-Gilles, qui était vif, lui promit en

[1] Nouvelles à la main. B. I.
[2] Recueil de Maurepas, vol. XVIII.

plein théâtre de lui donner autant de coups de bâton qu'il avait apporté d'écus en France ; et le lendemain, il lui envoya l'addition qui était longue. Bonnier, annonçait-on, avançait à l'Opéra 50,000 écus pour le mettre sur un grand pied[1]. Mais M. de Maurepas commençait à se fatiguer de ces manières de royautés indépendantes qui se passaient de son agrément. Il voulait des directeurs qu'il pût jeter dans un cul de basse-fosse au moindre mécontentement, et il fit conseiller à M. de Saint-Gilles de ne pas garder l'Opéra. La mauvaise humeur de M. de Saint-Gilles passa par-dessus la tête de l'homme du prince. Elle remonta jusqu'au prince, que M. de Saint-Gilles savait n'être guère détaché de l'empire qu'il lui avait cédé ; et elle éclata si violente que le prince de Carignan sollicita et obtint contre lui une lettre de cachet. Saint-Gilles para la lettre en courant mettre sa personne et son influence future aux genoux du comte de Clermont. Le coup était bien joué. Déjà Saint-Gilles se vantait de sa victoire. Mais il est parlé d'un bail passé à Thuret, bâtard du prince Eugène, créature

[1] Revue rétrospect. Journal de la Cour et de Paris.

du prince de Carignan. Le prince de Carignan va trouver le comte de Clermont, et faisant appel à l'intérêt que les princes ont à se soutenir les uns les autres, obtient contre Saint-Gilles un exil de quinze jours. Le président Lebœuf, ancien directeur de l'Opéra, et qui avait gardé un intérêt dans l'affaire, est enveloppé dans cette disgrâce. Il reçoit une lettre de cachet pour Besançon; et l'Opéra célèbre la proscription par une estampe représentant un bœuf en robe rouge assis sur quatre ours. Saint-Gilles reparaissait-il croyant la rancune du prince de Carignan apaisée? Une seconde lettre de cachet l'exilait à Moulins, où l'amour de mademoiselle Quoniam voulait bien le suivre[1]. M. le prince de Carignan triomphait : l'Opéra était à lui corps et biens.

Au bout de cela M. le prince de Carignan mourut. Mais il ne mourut point si bien que venaient de mourir ses camarades, ses émules, ses rivaux. Il n'eut point la fin du duc de Mazarin, trouvé sur le parquet chez l'ancienne chanteuse de l'Opéra, la Minier, mort d'une indigestion d'un pâté haché de

[1] Revue rétrospect. Journal de la Cour et de Paris.

truffes et de marrons[1], laissant trente-trois mille bouteilles de champagne dans sa cave[2]. Il ne mourut point digne de lui-même. Il mourut dans son lit, tout bourgeoisement, de maladie. Le jeu de l'hôtel de Soissons fut fermé[3]; madame de Carignan eut le bon goût de porter le deuil, et les créanciers ne touchèrent qu'une épigramme :

« Cy gist dans la tombe funèbre
Un Savoyard juste et célèbre
Grand protecteur de l'Opéra
Qui des produits d'ut, ré, mi, fa
Savoit grossir son revenu.
Hélas ! qu'est-il donc devenu,
Ce prince qui payoit
Si bien ce qu'il devoit ?
Il est allé, dit-on,
Aux habitants du Stix
Montrer le Pharaon
Avec le passe-dix[4]. »

Et M. de Carignan mort, l'Opéra ne mourut point.

[1] Nouvelles à la main. B. I.
[2] Correspondance Bouhier. B. I.
[3] Journal de Barbier, vol. II.
[4] Recueil de Maurepas, vol. XX.

# DULAURENS

« Monsieur
« Monsieur De Groubentall
« le fils a l'Hotel S. Pierre
« Rue d'Anjou pres la Rue Dauphine
« a Paris. »

« Mon cher bon ami [1],

« Mr Prudent est bien un grand imprudent. « Je suis furieux contre lui, de quoi diable

[1] Le lendemain de la publication de ses odes contre les Jésuites, — les *Jésuitiques*, 1762, — l'abbé Dulaurens était parti à pied de Paris sans dire adieu à son collaborateur Groubentall. Réfugié en Hollande, il lui écrivait la lettre qui suit..

« s'est-il avisé de bavarder a l'homme chargé
« de ses billets? quelle necessité de lui dire
« que j'avois amene Melle D. d'Etampe, ou
« a t il pris cela sous son bonnet de nuit
« chargé de grosses vapeurs d'un sot reve
« qu'il avait fait! Le demon le possedait il
« encor lorsqu'il assura qu'elle etait parti
« de Paris et rendu tel jour en Hollande.
« cette indiscretion vient de me brouiller
« avec ma mere pour toujours, j'ai reçu
« deux pages d'horreurs avec ordre de ne lui
« écrire de la vie. me voila sans secours de
« chez moi, je vous charge mon bon ami de
« lui dire qu'il ai a me paier le plutôt possi-
« ble, s'il a ete en prison, ce n'est point ma
« faute, il prit l'ouvrage avec ses risques. cet
« homme est bien diable, je travaille a l'obli-
« ger il me detruit. il n'avait aucun detail
« a faire au sieur Baillet et sans bavarder il
« n'avait qu'a dire qu'il s'etait arrange avec
« moi tout etait dit.

« Vous etes me dites vous comme un
« prince : j'etais comme un Roi, mais aujour-
« d'hui je suis comme un roi depouillé par
« l'imprudence de l'homme que vous aves été
« cherché dans un cabaret. Le Bon St Denis
« cherchait comme vous saves la vertu dans

« les bouchons, vous trouvates le Prudent
« mal nommé dans le même lieu. vous voies
« mon bon ami que les mortels font des equi-
« voques comme les saints. Le Bon Dieu leur
« passe quelqunes de ces miseres, je suis plus
« genereux je les pardonne toutes a mes amis.

« Mes instrumens de geometrie sont fort
« usé, mon compas ne vaut pas mieux que
« M. L'imprudent de Roncour. j'ai demeuré
« neuf mois (car ma bonne mere n'etait point
« femme a accouche avant terme) et ving
« huit ans dans les Pais-Bas, on est si *pongos*
« en sortant de ce païs la, qu'on ne sait trop
« d'ou l'on vient. je suis comme un plaideur
« ors de cours et de proces. j'ai retiré mes
« pieces, si vous ne connaisses point ce terme
« de chicane, en marquant a M. Guilloteau
« le plaisir que j'ai de son souvenir, il pourra
« vous instruïre, je le crois dans ma position,
« nous ne pouvons plus comme dit notre
« oracle le Rabin de Geneve. . . . . . . . .

« Ne suivés point nos mauvais exemples,
« vous aves une jolie maitresse,. . . . . . .
« . . . . . . . . . . . . profités du saint tems
« des œufs rouges. . . . . . . . . ., une belle
« fille est une échelle moins misterieuse mais
« plus jolie que celle de Jacob. . . . . . . .

« je fais mille complimens à Mme la baronne
« de la Vieville, la baronne de Villeneuve est
« ches une marchande respectable elle s'ins-
« truira du commerce. j'ai cru apres l'impru-
« dence de Roncour qu'il valait mieux sacri-
« fier a l'utile et l'avantage de la demoiselle
« a été mon unique objet.................

.......................................

.......................................

« j'ai eté obligé de garder le lit pendant
« trois semaine pour une espèce de fluxion
« de poitrine. je suis convalescent depuis
« deux jours et le chiendent de tout c'est que
« je suis sans le metal si dangereux et si
« necessaire.

« j'ai reçu le produit des Ballades, votre
« piece a remporté le troisieme prix, vous
« aves par droit de conquête 9 livres a rece-
« voir. vous savés qu'aussitôt que le pacquet
« fut mis a la poste je vous proposais de par-
« tager a tout hazard les trois prix, vous bran-
« lates aux manches dans l'idée que votre
« piece eut remporté le prix, vous eludates
« les conventions. j'aï bonne memoire, quinze
« ou 16 liv. de plus ne m'arreterait point si
« j'étais en argent mais Prudent vient de
« serrer les cordons de la bourse de ma mere.

« je ne sais ce que vous entendés pour vous « mettre de quelque chose dans la piece, je « ne sache point vous avoir rien proposé de « pareille. cet ouvrage était fait avant de vous « connaitre et ce que j'ai augmenté a été fait « ici. Les *Jésuitiques* était bien entre nous « parce que nous les fimes ensemble. La sœur « du Pot que vous aves fait ne m'appartient « a rien je ny reclame rien. votre idée ma « parut neuve. je suis si las des Hollandais « que c'est une benediction mandes moi s'il « y aurait de la sureté pour moi de retourner « a Paris. Le premier president ma fait dire « que je le pourais. Mais *timeo Danaos et* « *dona ferentes.*

« L'histoire de votre detention et de ma « fuite en Egypte, n'interessent point assés le « public pour l'amuser, nous sommes comme « vous saves, en comptant les M^rs^ Prudent « d'infiniment petites choses sur ce globe « ou tout est aussi petit que nous.

« je pourai vous envoier le nombre dexem- « plaires ou je pourai vous le porter, aussitot « que je serai instruit qu'ils sont arrivé. Le « marchand n'en veut donner aucun avant « qu'il sache leur arrivé aux païs des jolies « tabatieres.

« je vous prie de me faire paier de M. Pru-
« dent, l'engager aussi a m'envoier par le pro-
« chain ordinaire une dizaine decus par l'oc-
« casion des libraires de Paris qui font des af-
« faires ici, cela reparera au moins, la sotisse
« qu'il a fait, ma maladie ma couté furieuse-
« ment, un medecin ici est un boureau fort
« chere a t on laché une lettre de cachet contre
« moi, est il possible que personne ne m'ait
« encor instruit de toute l'avanture, je vous
« ecris fort a la hate. mandés moi la sensation
« que ces choses feront a Paris, veilles je vous
« prie a me l'instruire. je pourai reconnaitre
« vos politesses aussitôt que mes affaires se-
« ront rangees. voies s'il y a de la sureté pour
« mon retour en France. je trouverai l'instant
« de vous paier les 9 livres ou j'en chargerai
« M. Prudent je vous souhaite une meilleure
« santé que la mienne. L'air de la Hollande
« ne vas point a mon temperament, il faut
« fumer et boire de l'eau de vie pour se bien
« porter. je deteste l'un et l'autre. un de mes
« amis qui est ici et que je vois tous les jours
« a fait un livre intitulé *la Nature*, on m'as-
« sure qu'il a fait une grande sensation a
« Paris. on vient d'imprimer un livre de
« Rousseau, l'objet roule sur une matiere que

« le gouvernement ne trouvera point de son « gout, on imprime un poeme intitulé la « Petriade ou Pierre le Grand, c'est le fripon « de Schneidre qui a l'ouvrage le poeme ne « vaut point le diable, l'auteur peche contre « le mechanisme du vers et tout est dans le « genre detestable. le marchand se tirera « toujours d'affaires a cause des sots ache- « teurs, faisons mieux. si j'avais eu plus de « tems et d'argent, j'aurai plus travaillé ma « besoigne : quand vous aures lu Lambert et « la facon dont on releve ses impolitesses « vous dirés que l'on a raison de se plaindre « des faquins d'imprimeurs.

« Je suis de tout mon cœur mon
« cher bon ami

D'HENRIVILLE [1].

« Amsterdam 24 avril 1762.

« Vous me dites de vous envoier un exem- « plaire, a l'adresse ci apres et ci après, il ne « se trouve point d'adresse, les amoureux « sont distraits j'ai votre lettre sous les yeux « qui en est la preuve[2]. »

1 Henri-Joseph Laurens, dit Dulaurens, signait d'Henriville.

2 Lettre aut. sign. Coll. d'autographes de Goncourt.

Cette lettre—voilà l'abbé Dulaurens peint par lui-même. Cependant le voulez-vous peint par l'ami auquel il écrit?

Il est gras, court, replet; une grosse et pleine face; un moine parfait, et confit en graisse; point de dehors, de physionomie, d'esprit, de figure; tout au dedans; le cœur à la mode de son pays et de son état : fermé, difficile, méfiant, malin; ami quand il le faut, officieux sans obligeance, serviable jusqu'à sa bourse et son intérêt exclusivement; point de qualités sociales : de la gêne, de la brusquerie, de la turbulence, nul ton, nul à-propos, nul charme; brouillon, boudeur, mécontent, hypocondre parfois même jusqu'aux visions; des projets et des projets; une perpétuelle inconstance, un Diogène en habit de laine, ne mangeant que pour vivre; ne se souciant ni de grâce ni de galanterie, désirant les femmes et les déchirant;—il a l'esprit de feu, et prodigieusement grotesque ; et quoi encore? dit Groubentall : « Il ne connaît Dieu que par ouï dire [1]. »

Que fut l'écrivain? un poëte qui a mené la Fontaine à Parny; un romancier qui a mené

[1] La Chandelle d'Arras. Paris, 1807.

*Gil Blas* à *Jacques le fataliste;* un philosophe qui a mené Rabelais à Babeuf.

Prenez garde en effet : ce Dulaurens, qui n'est, pour notre siècle, que l'auteur du *Compère Mathieu*, a été, dans son siècle, un esprit rare et redoutable. Au bout de ces imaginations ordurières, de ces portraits caricaturaux, derrière cette parade licencieuse, ce rire et cette polissonnerie, il y a une idée armée. Dans ce carnaval de la Bible et de l'Évangile, de l'enfer et du paradis, il y a un pamphlet, un réquisitoire, un manifeste. Dans ce farceur, il y a un parti : la raison du dix-huitième siècle.

Et, par un don singulier, cet homme porte en lui, confondus et mariés, les deux caractères de la philosophie de son temps : l'ironie, l'utopie. Il nie et il croit. Il voit un paradis humain par delà la société qu'il bafoue. Il a le rire de Voltaire, il a les soupirs de Rousseau : c'est *Candide* contant l'*Émile*.

Lui aussi, ce fils de la *Pucelle,* il a été l'apôtre d'une illusion. Il a affirmé la bonté de la créature. Il a confessé avec Diderot que « ce sont les misérables conventions qui pervertissent l'homme. » Il a fait de la nature sa sagesse, sa conscience, son catéchisme. Il a

opposé la nature aux lois, à la religion, aux préjugés, à la violence, la nature à la propriété, la nature à l'inégalité, le droit de la nature au droit des gens, la liberté de la nature au droit des pères et des princes. Il a osé le dernier mot et la menace dernière des rêveurs de bien public : « Nous ne devons nos malheurs qu'à la manière dont nous avons été élevés, c'est-à-dire à l'état de société dans lequel nous sommes nés. Or, puisque cet état est la source de tous les maux, sa dissolution ne peut être que celle de tous les biens [1]. »

Malheureux! dont la vie ne fut que tourments, dont l'âme ne fut que tumulte, dont l'esprit ne fut qu'inquiétude! et qui, jusqu'à la prison, erra de systèmes en systèmes « comme en des forts où il se mettait à l'abri des reproches de sa conscience! » Enfant perdu de l'*Encyclopédie!* Prisonnier de Mariabom, que le scandale a oublié de recommander à la gloire! Pauvre fou, parmi tous ces charlatans de génie qui ont déclaré la guerre à la société, de Platon à Rousseau; parmi tous ces proclamateurs du *Sanalibus ægrotamus malis* qui ont descendu l'espoir des

[1] Le Compère Mathieu, 1766.

peuples du ciel sur la terre; parmi tous ces guérisseurs de l'incurable humanité, qui n'ont fait qu'arracher la résignation du monde; parmi tous ces faux prophètes de bonheur et de perfection que la *Sagesse* de Charron avertit vainement : « Il fault laisser le monde où il est... »

# THÉROIGNE DE MÉRICOURT

Le nom de famille de Théroigne est Terwagne. Elle n'est pas née en 1759 : elle est née en 1762. Elle n'est pas née à Méricourt : elle est née à Marcourt, village situé sur l'Ourthe, à proximité de la petite ville de Laroche.

Voici l'acte de mariage des père et mère de Théroigne :

« Petrus *Terwagne* parochianus in Xhoris et Elisabetha *Delhaye* nostrâ bannorum dispensatione coram me parocho et testibus domino Peignefert vicario et Francisca Fairon ac Maria Joseph Lahaye, quarta octobris 1761, matrimonii sacramenti fuerunt juncti in ecclesia nostra. »

Voici l'acte de naissance de Théroigne :

« *Anna Josephe* filia legitima Petri *Theroigne* et Elisabetha Lahaye nata fuit decima tertia Augusti 1762 quam susceperunt Josephus Lahaye avunculus ex Marcour et Maria Francisca Lahaye amita ex Magoster [1]. »

Théroigne fut séduite. Des mille récits hasardés par les biographes, aucun n'a la vraisemblance du récit peu romanesque qui circule à Marcourt : très-jeune, Théroigne quitta la maison paternelle pour entrer en service dans un village du Condroz, où elle fit la connaissance d'un Anglais qui l'emmena en Angleterre [2].

Ici l'obscurité recommence : faut-il ajouter foi à l'assertion de Villiers, qui nous montre Théroigne à Londres se faisant appeler la comtesse de Campinados, et s'éprenant du fameux chanteur Tenducci [3]?

Théroigne quitte l'Angleterre. Elle vient à

[1] Théroigne de Méricourt, dite la belle Liégeoise par M. Fuss. Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg.

[2] Idem.

[3] Souvenirs d'un déporté, œuvre posthume de Pierre Villiers, an X.

Paris. Elle est jeune, elle est belle. Elle fait métier de sa jeunesse et de sa beauté. Elle plaît à la mode ; le scandale la dote : elle a des caprices, des amants, des banquiers, des bijoux, de l'argenterie, de l'or, une maison et un train. Veut-elle des rentes ? Un M. Doublet de Persan est là ; et le 21 avril 1786, contrat est passé par lequel : « Anne-Nicolas Doublet de Persan, chevalier, marquis de Persan, comte de Dun et de Pateau, reconnaît à demoiselle Anne-Josèphe Théroigne, mineure, demeurant rue de Bourbon-Villeneuve, cinq mille livres de rentes annuelles et viagères exemptes de toute imposition payables en deux termes, de six mois en six mois ; la présente constitution faite sur le pied de 50 mille livres que mondit sieur marquis de Persan reconnaît et confesse avoir reçus de la demoiselle Théroigne. Il pourra se libérer en rendant la somme [1]. »

Puis le métier l'ennuie. Elle est lasse de vendre l'amour ; et il se fait en elle une révolution que nul historien n'indique, nul historien ne l'ayant sue. L'art s'empare de cette âme impatiente. Théroigne veut retremper sa

[1] Pièce communiquée par M. Lefebvre.

vie dans le travail et les applaudissements. La musique lui sourit tout à coup comme un avenir. Théroigne se fait chanteuse; et la voilà qui court l'Italie, cherchant un enseignement, son talent, une fortune nouvelle. Elle écrit de Gênes à Perregaux, en mars 1789 :

« genes 9 mars 1789.

« Monsieur

« je suis fort reconnoissente, des peines
« que vous vous êtes donné, pour me faire
« payer de Mr de Persan.

« je joint mon sertifiqua de vie bien en
« forme afin qu'il ne puisse plus trouver de
« detour est que vous puissiez en qua du
« moindre retar a me payer les six mois
« echus; et ceux qui vont echoire le moi
« d'avril prochain, que vous soiez en droit
« dis je d'en agir avec riguer pour le forser a
« sacquiter avec moi toutes de suite.

« je vous suis fort obligée monsieur de la
« bonté que vous avez de me permete de tirer
« sur vous en attendant que je sois payée, je
« vous prie donc d'envoyer une traite de cent
« loys a votre correspondant a Genes avec
« ordre de payer Mr Dourazzo, et de me donner
« le reste pour faire mon voyage jusqu'a

« Rome, est en meme tems il seroit a propos
« que vous eussiez la bonté de m'envoyer une
« lettre pour votre corespondant a Rome par
« qui vous me ferez tenir la mon argent
« quand je serai payée.

« a l'egard de mes diaments je les enverai
« chez vous quand je serai a Rome est vous
« les garderai jeusqu'a ce que mes talents me
« permete de retourner en Angleterre.

« Si vous voulez avoir la bonté de m'en-
« voyer des lettres de recommendation pour
« Rome et pour Naples, ou je conte aller
« quand j'aurai resté a Rome quelque temps je
« vous aurai infiniment d'obligation, j'ecrirai
« egalement a Mr Hammerslys de m'en en-
« voyer il m'a deja recommandé a sont cor-
« respondant a Genes ; je lui dois beaucoup a
« cause de toutes les marques d'estime qu'il
« m'a donnee j'ai eu l'honneur de diner hier
« avec votre ami le consul anglais qui a votre
« consideration m'a toujours fait beaucoup
« de politesse depuis que je suis a Genes.

« Je vous demande pardon de tant vous
« annuyer. j'ai cependant encore autre choses
« a vous demander. j'ai imaginé que vous
« pouriez me rendre ce servisse. cela me se-
« roit d'autant plus agreable que je n'aurai

14.

« pas besoins de recourir au servisse de mes
« pretendus amis.

« je suis venue en Italie pour chanter et
« etudier : j'ai conduis avec moi mes trois
« frères [1] l'un etudie la peinture et les deux
« autres le commerce comme je suis obligée
« de toujours voyager je voudrois etablir
« l'aîné a Liege où nous avons des parans qui
« sont dans le commerce. j'aurai besoin de
« trois mille livre ou trois mille livre et demis
« pour acheter une plase de controleur a mon
« frere ainé afin que le revenu de cette petite
« plase fournise a ces besoin pandant qu'il
« etudiera dans un contoire.

« cependant je fait reflexion que si je mou-
« rois vous perderiez votre argent je voudrois
« rendre servise a mon frere et je suis assez
« embarasée, si vous vouliez seulement les
« avanser pour un ant vous les retienderez
« chaque six mois la moitiez avec les ainteret
« et vous seriez entierement remboursé a
« conter du mois prochain dans un ant. Si
« vous voulez faire cela pour moi avec les
« ainteret je vous assure que je vous serois

[1] Théroigne eut deux frères germains, et un frère et une sœur consanguins.

« fort obligée, j'an aurai priez Mr Hammers-
« lys mais comme mes revenu sont en Frence
« j'ai crus qu'il etoit plus simple de vous en
« faire la proposition. je vous prie de me faire
« reponse a cette egard par le même couryer.
« Par que je ne prendrai aucune resolution
« sant savoir vos sentiment.

« Votre servante Anne Josephe THEROIGNE.

« je vous prie d'adreser votre reponse
« au consuls anglois votre corespondant a
« Genes. »[1]

Théroigne, on le voit aimait et secourait sa famille. Une autre lettre écrite par elle quelques jours après celle-ci nous montre plus à jour son cœur de sœur, et l'intérêt qu'elle portait à l'établissement de son frère Pierre-Joseph :

« Genes 22 mars 1789.

« Monsieur,

« je vous prie de donner dix loys a mon
« frere qui vous remetera cette lettre sé celui
« dont j'ai eu l'honneur de vous parler qui
« vas a Liege : vous aurez donc la bonté d'en-

[1] Collection d'autographes de Goncourt.

« voyer trois mille livre a Liege, non compris
« les dix loys que vous lui donnerez pour
« faire son voyage.

« vous les enverez a votre corespondent
« comme j'ai deja eu l'honneur de vous de-
« tailler; avec ordre que cet argent ne soit em-
« ployez que pour acheter cet petite plasse ;
« qu'il aura la bonté de payer lui même
« au nom de mon frere crainte qu'on ne lui
« fasse trop payer ou bien qu'on lui conseils
« d'employer l'argent moins solidement ; je
« ne puis crainte autre chose car le jeune
« homme est tres sage est en consequence
« de ses bonne mœurs je vous prie en grace
« de vous y intereser. il est vrai que je n'ai
« aucun titre pour me meriter de votre part
« tant de servisse et de bonté; vous ne me
« connoissez point je ne puis donc reclamer
« près de vous que la generosité d'un cœur
« sensible ; est par consequent je puis esperer
« que mon frere vous interesera assez par lui-
« meme, pour que vous fassiez votre possible
« afin qu'il soit bien recommendé a Liege
« vous lui donnerez donc quelque lettre de
« recommendation, il n'a besoins de rien que
« de conseils et de protections parqu'il s'é-
« tablira a Liege quand ses talents est ces

« fagulté lui permetteront d'entreprente un
« commerce c'est pourquoi je vous prie de lui
« donner une lettre pour votre corespondent
« afin qu'il le prenne dans son burau pour
« apprendre. je ne veux pas vous prière d'a-
« vantage, vous avez assez de connoissence
« des homme pour juger en le voyant si le
« digne de votre recommendation.

« Votre servante THEROIGNE.

« je part pour Rome comme je vous ai ecris
« dans ma dernière lettre vous m'adreserez
« vos reponse poste restente a Rome pour
« votre corespondent de se pays la. » [1]

Au bruit des états généraux, Théroigne quitte Rome [2]. Elle est à Paris en juin 1789, et, le 28, elle écrit à Perregaux :

« Monsieur,

« Je viens de recevoir mes livres que je
« croyois perdus. je vous suis tres obligée du
« soin que vous avez eu de me les envoyer.
« si-tot que vous avez été sur de mon adresse.
« j'espère, monsieur, que vous n'avez pas

[1] Collection d'autographes de Goncourt.

[2] Le *Rôdeur* réuni au *Chroniqueur secret de la Révolution*, n° 39.

« oublié ma priere et que vous avez bien
« voulu recommender mon frere à Rome. Si
« par hazard vous ne l'aviez point fait, je vous
« prie de vous en souvenir et de prier votre
« correspondant de veiller sur ses progres et
« sur la personne chez qui il est en pension,
« afin qu'elle puisse juger de l'éducation qu'on
« lui donnera, je vous en aurai la plus sensi-
« ble obligation

« J'ai l'honneur d'être, avec autant de re-
« connoissance que de considération, Mon-
« sieur, votre tres humble et tres obeissante
« servante

« THEROIGNE [1]. »

Cependant ce que M. Necker appelait « la grande vague » avançait. L'avenir grondait. Un matin l'Histoire et le Peuple descendent dans la rue. Théroigne bondit avec une nouvelle âme. De la courtisane, il est né soudainement un héros et une furie. La Révolution lui a versé ses colères; ses vengeances la possèdent. La foule l'emporte, la poudre la grise, le sang la soûle. Et battez tambours, sonnez tocsins, marchez populaces!—Pareille à ces bacchantes pleines d'un dieu et dépouillées

[1] Collection d'autographes de M. E. Dentu.

de conscience, Théroigne, enivrée, court, furieuse et brandissant la mort, devant les théories des faubourgs. Elle roule dans l'émeute. Elle est un instinct et un appétit fauves, « une panthère, » dit Desmoulins [1]. Elle se rue à vaincre et à tuer. Elle s'est armée aux Invalides; elle a pris une tour de la Bastille; — octobre sonne; à cheval! et, panache rouge, redingote de soie rouge [2], cette Penthésilée rayonnante, cette amazone de Rubens, cravache en main, pistolets à la ceinture, galopant, dans son triomphe, au front des hordes et souriant aux bras retroussés—c'est la Liégeoise menant à Versailles les piques qui demandent des têtes, et les femelles qui demandent « les boyaux » de la reine.

Le boudoir de Théroigne était devenu le portique de l'Assemblée constituante. Mirabeau y passe. Brissot, Camille Desmoulins, Chénier, Clootz, Fabre, Momoro, Saint-Just, Robespierre, députés, journalistes, poëtes, y viennent disputer de la patrie. Romme y amène son élève, le jeune prince Strogonoff. Barnave, Péthion, Sieyès y siégent assidû-

[1] Révolutions de France et de Brabant.
[2] Actes des Apôtres, nº IX.

ment, préparant le lendemain. Tous ceux qui précipitent la France à de nouveaux destins se pressent aux dîners qui la ruinent [1].

Au commencement de 1790,—la procédure s'instruisait au Châtelet sur les affaires d'octobre.—Théroigne partit pour Liége. Elle revint à Marcourt. La patrie lui avait toujours été présente. Elle n'avait point oublié, dans sa fortune, son clocher ni ceux qui avaient aimé son enfance. Une lettre nous la montre priant Perregaux d'envoyer cent écus au curé de Marcourt qui l'a élevée ; puis se reprenant, et lui disant de mettre ces cent écus en bas et en jupes, parce que le bon vieillard n'acceptera pas d'argent, mais seulement des choses à donner aux pauvres. Elle revint, pleine de récits, d'enthousiasme, contant les grandes journées et son rôle, se vantant d'avoir arrêté la reine au moment où elle voulait quitter la France, et montrant orgueilleusement le fragment d'un de ses colliers de diamants. Elle réunit les jeunes gens, les catéchisa, apprit au pays les chansons et les idées de Paris, sema la révolution tout autour d'elle. Bientôt elle quitta Marcourt, alla chez une de ses parentes

[1] Le *Rôdeur*.

à Durbuy, petite ville auprès de Marcourt, où elle voulait, disait-elle, fonder un journal républicain [1], et de Durbuy passa à Liége, d'où elle écrivait le 2 décembre 1790 :

« Liege, 2 décembre 1790.

« Monsieur,

« Votre lettre m'a surprise bien agreable-
« ment, lorsque j'y ai vu que vous aviez la
« bontés de retiré les effets que j'ai croyés
« vendus, je ne sais comment vous exprimér
« la reconnoissance que m'inspire la noblesse
« de vos procedés, je m'en souviendrai tou-
« jours. J'accepte vos offres genereuses vous
« retirerez mes brasselait pour les vendre si
« vous en trouvez un prix raisonnable. Je
« m'en rapporte à vous. Quand a l'argenterie
« et l'Etui vous ne les ferez pas vendre ac-
« tuellement.

« Je vous prie d'envoyer payer aujourd'hui
« l'interêt d'une reconnoissance de 1100 livres
« qui echoit le neuf de ce mois et qui est inse-
« rée dans ma lettre avec deux autres l'une de
« 140 livres et l'autre de 90 livres. si les effets
« contenus dans ces deux dernieres sont ven-

Theroigne de Méricourt, par M. Fuss.

« dus, on vous remettra le boni, si ne le sont
« pas, je vous serais obligé de les retirer, es-
« perant que vous vendrez bientot les brasse-
« lait afin que vous puissiez vous rembourser
« de vos nouvelles avances sur leurs produits.
« J'ai encore beaucoup d'autres diamants a
« vendre dont je voudrais etre debarassée
« car ils me ruine en interets. Je vous enver-
« rai incessamment mon contrat avecque les
« autres pieces pour vous mettre au courant
« de ce que M. de Persan me doit. Vous
« m'avez promis de m'aider par vos conseils
« pour me faire payer moi et mes freres nous
« vous en aurons une obligation eternelle.

« Je me suis abonne pour le journal de 1789
« pour le recevoir a Liege, il faut y ajouter
« une bagatelle vous me ferez plaisir d'en-
« voyer au bureau de souscription avec la
« quittance cy incluse pour m'arranger cette
« petite affaire la. Je vous demande bien des
« choses n'est il pas vrai; si vous m'alliez dire
« que oui je serais bien attrappée.

« Il faut que je vous disse encore que je
« suis bien charmée que M. Duport Dutertre
« soit garde des sceaux et que lui seul soit
« chargé de faire signifier les decrets de l'as-
« semblée n^le^. Cela doit faire enrager le parti

« des noirs, qui ne peut plus se venger qu'en « essayant de ridiculiser la vertu. Je souhaite « que la Justice, le Patriotisme et les bonnes « mœurs accompagnent toutes les actions de « celui dont l'Elevation est l'application des « principes des droits de l'homme et du ci- « toyen auquel le Roi avait d'abord refusé « son acceptation par le choix d'un tel minis- « tre, il parait vouloir detourner les justes « soupçons que sa conduite passée avoit ins- « pirée; si c'est de bonne foi, c'est un trium- « phe de plus pour la revolution. Je retour- « nerai en france dans 6 mois, si jy etais « actuellement je donnerais une cocarte au « genereux cytoyen qui a donné le bel exem- « ple de dénoncer cet infame Assonville qui « achetees les voix pour se faire elire juge de « paix. Si vous savez le nom de cet excellent « patriote je vous prie de me le dire dans « votre reponse.

« Vous savez sans doute que les etats Van- « dernoot et ses satellites jadis les idoles du « peuple aujourd'hui qu'ils sont devoilés les « objets de leur haine et de leur mepris ont « été traités comme ils le meritent, qu'on a « pillé la maison de Mme Pineau, que Vander- « noot a dû se sauver pour se soustraire a la

« juste vengeance du peuple qu'il a trahi, « sacrifié a son interet personnel, que ç'a été « en vain qu'on a essayé de nouvelles pro- « cessions pour rechauffer le fanatisme dont « les prestiges ne font plus nul effet sur l'es- « prit du peuple detrompe, qu'on dit que le « parti des aristocrates et des Royalistes vont « finir d'etre ecrasés par Celui des démocrates « qui de concert avec notre ancien general « sorti des prisons de Louvain rallie le peu- « ple pour resister aux autrichiens qui sont « deja a Namur.

« Je suis votre servante,

« THEROIGNE.

« Vous adresserez toujours votre reponse « chez M. François Person au St. Esprit cou- « ronné sur Meuse a Liege [1]. »

Une nuit, la nuit du 15 au 16 février 1791, à minuit, elle était enlevée, et son frère se hâtait de mander à Perregaux : « ... On me « dit que ma sœure est reconduite à Paris par « une marechaussée. Si cela est il est proba- « ble que c'est un enlevement fait de force par « quelques amoureux qu'elle pouvoit avoir

[1] Communiqué par M. Lefebvre.

« dans cette capital ou qu'elle est accusée de
« quelque chose. C'est pourquoi monsieur je
« vous conjure d'emploier tous vos soins
« pour accelerer son élargissement et de
« m'informer entretems de ce qui a pu occa-
« sionner un tel enlèvement nocturne vous
« obligerez infiniment non seulement ma
« ditte sœure mais aussi moi meme comme
« m'étant d'un grand secours pour ma sus-
« tentation [1]... »

Théroigne n'avait pas été enlevée « par quelques amoureux. » Elle n'était point reconduite à Paris, mais menée à Vienne par des soldats autrichiens, et enfermée dans la forteresse de Kulstein. Au bout de quelques mois la captivité se relâcha; et le 15 septembre 1791, Théroigne écrit :

« du 15 septembre 1791.

« Monsieur,

« Je ne puis rien dire, sinon que mes af-
« faires ne sont pas encore finie, que je ne
« suis pas encore libre; et qu'en attendant
« qu'on aie examiné les depositions des gene-

[1] Collection d'autographes de Goncourt.

« reux chevalliers françois, on me traite fort
« bien je ne suis plus en prison, je suis dans
« une maison particuliere ou on a tous les
« egards possible pour moi, je puis me pro-
« mener partout, aller dans les endrois publi-
« que accompagné, je crois même qu'on m'y
« laisseroit aller seul, sur ma parolle : mais
« malgre que je sante tout le pris de ce qu'on
« fait pour adoucir mon injuste situation
« javoue franchement que je n'en suis pas
« moins malheureuse, rien ne m'est agreable
« sans la liberté et d'ailleur quoique je puisse
« aller partout parler à tout le monde, je suis
« pourtant isolée ne pouvant parler a qui que
« ce soit de mes affaires ni dire mon nom,
« pas même l'endrois ou je suis, en conse-
« quence je ne puis me faire aucune amis en
« tite ni recevoir aucun conseils d'ame qui
« vive, je suis forcée de rester dans l'inaction
« tandis que j'ai lieu de craindre, que mes
« lache persecuteurs ne fassent leur possible
« pour indisposer ceux qui doivent decider
« mon sort, cependant le denouement de cet
« intrigue approche, j'espere qu'on ne sur-
« prandera plus la Religion de lempereur
« que la verité et la justice trionpheront que
« j'aurai la liberté d'aller ou je vouderai, car

« je defie qu'on puisse me trouver le moindre
« tort a moins qu'on ne m'en attribue sur
« mes opinions ce dont on est bien elloigné,
« dailleurs on sait que ce seroit un mauvais
« moyens de corriger du patriotisme en ge-
« nant la liberté. je vous prie denvoyer inces-
« semment le plutot possible a mon frere
« vingt louis, je ne sais point comment
« nous sommes ensemble, si vous avez recus
« six mois de ma Rente de trois mille deux
« cent livres dans tous les cas je vous prie
« denvoyer largant que je vous demande a
« mon frere qui est a Liege chez francois
« Person au St. esprit couronné sur meuse

« votre servante,

« THEROIGNE. »

« je ne peut pas vous dire ou je suis mais
« peut etre que j'en aurai bientot la permi-
« tion de même que decrire librement a
« mes amis, faite mes compliment a tous
« ceux qui me connoissent qui vous parle-
« ront de moi j'ai besoin de quarante louis
« pour moi aussi, je tacheroi de vous foire
« dire ou vous me les ferez parvenir, faite
« vendre mes diamens qui me ruine en inte-

« rets. je vous prie d'avoir egard a toute
« mes demande.[1] »

Ces adoucissements venaient de l'empereur Léopold, qui, pris de compassion d'abord, puis de curiosité pour cette femme, la fit venir, s'entretint avec elle, et donna l'ordre de sa liberté en l'exilant d'Autriche.

Théroigne retomba à Paris sans argent et sans ressources. Depuis 1789, la bourse de la ci-devant courtisane est allée se vidant. Ce sont des gênes perpétuelles et croissantes, des embarras sans trève, une vie aux abois, des expédients, des sacrifices, des meubles vendus pour du pain, d'éternelles suppliques à la caisse de Perregaux, une poursuite désespérée de la rente de M. de Persan, des accommodements d'un jour avec le besoin, une infatigable allée et venue de ses diamants et de son argenterie mis en gage, une lutte journalière contre la misère avec les débris de la prospérité passée. Quand elle avait été arrêtée, à Liége, on n'avait trouvé chez elle qu'une reconnaissance du mont-de-piété.— La liberté ne l'enrichit pas ; et le 15 février

[1] Collection d'autographes de Goncourt.

1792, elle a encore recours à Perregaux : « Je « vous souhaite le bonjour monsieur et vous « prie de donner à mon frere les vingt cinq « louis que je vous demandai hier, avec ma « malle et mes couvert d'argant[1]. »

Au choc des événements et des paroles, l'esprit de Théroigne avait pris feu ; et de sa tête où les lectures se heurtent, de sa bouche où le français bronche, sort une éloquence singulière, audacieuse et déchaînée, qui ploie sous l'image, et pêle-mêle roule, dans le torrent de son emphase, les grandeurs de Pindare et les majestés de la Bible. Sa voix a le commandement et les menaces d'un peuple en colère, lorsque, courant le Palais-Royal, elle défend aux marchands d'exposer des caricatures royalistes. Son sabre chôme-t-il ? Elle tonne chez le libraire Deseine[2]. Elle parle aux Jacobins; elle parle à la Société fraternelle. Elle monte à la tribune des cordeliers avec le port d'une Hérodiade : « C'est la reine de Saba,— crie un cordelier,—qui vient voir le Salomon du district !— Oui—reprend Théroigne— c'est la renommée de votre sagesse qui m'amène

[1] Collection d'autographes de M. Fossé d'Arcosse.

[2] Journal de la cour et de la ville, 19 février 1792.

au milieu de vous. Prouvez que vous êtes Salomon, que c'est à vous qu'il était réservé de bâtir le temple, et hâtez-vous d'en construire un à l'Assemblée nationale... Les bons patriotes peuvent-ils souffrir plus longtemps de voir le pouvoir exécutif logé dans le plus beau palais du monde, tandis que le pouvoir législatif habite sous des tentes, et tantôt aux Menus-Plaisirs, tantôt dans un jeu de paume, tantôt au Manége, comme la colombe de Noé qui n'a point où reposer le pied... La France entière s'empressera de vous seconder : elle n'attend que le signal; donnez-le lui; invitez tous les meilleurs ouvriers, tous les plus célèbres artistes; ouvrez un concours pour les architectes; coupez les cèdres du Liban, les sapins du mont Ida. Ah! si jamais les pierres ont dû se mouvoir d'elles-mêmes, ce n'est point pour bâtir les murs de Thèbes, mais pour construire le temple de la Liberté[1]. »

Que d'applaudissements! mais aussi quels rires dans la presse royaliste! Quelle proie que « la Muse de la démocratie, » que cette « Vénus donnant des leçons de droit public, » pour les moqueries et les huées! Rivarol, Peltier,

[1] Révolutions de France et de Brabant.

Champcenets, Suleau, Marchand, ne tarissent pas d'ironies, de soufflets, de gorges-chaudes et d'ordures! Que de gros esprits et de goguenardises salées! Un pamphlet la loge rue Trousse-Vache. Les *Sabats jacobites* donnent « Le Boudoir de Mademoiselle Théroigne, Intermède civique.—On voit, sur une espèce de toilette, un pot de rouge végétal, un poignard, quelques boucles de cheveux éparses, une paire de pistolets, l'Almanach du père Gérard, une toque, la *Déclaration des droits de l'homme,* un bonnet de laine rouge, un peigne à chignon, une fiole de vinaigre de la composition du sieur Maille, un fichu fort chiffonné, la *Chronique de Paris* et le *Courrier de Gorsas.* On aperçoit dans le fond un lit de sangle décoré d'une paillasse qui sert de lit de repos à la belle patriote et à ses nombreux adorateurs. A côté de la paillasse est une pique énorme, près de laquelle on voit un superbe habit d'amazone de velours d'Utrecht. Le boudoir est orné de plusieurs tableaux agréables, tels que *la Prise de la Bastille, la Mort de MM. Foulon et Berthier, la Journée du* 6 *octobre* 1789, *l'Assassinat juridique de M. de Favras, les Meurtres commis à Nîmes, Montauban, etc., la Glacière d'Avignon* et autres jolis massacres constitu-

tionnels. Mademoiselle Théroigne est dans le négligé le plus galant; elle a des pantoufles de maroquin rouge, des bas de laine noire, un jupon de damas bleu, un pierrot de bazin blanc, un fichu tricolore et un bonnet de gaze couleur de feu surmonté d'un pompon vert[1]. » Les *Actes des apôtres* régalent leurs lecteurs de *Théroigne et Populus* ou le *Triomphe de la démocratie,* drame national, en vers civiques[2]. Le *Petit Gautier* l'appelle « *charogne ambulante*[3]. »

C'est que Théroigne portait une idée : elle était, dans la Révolution, le parti de la femme. Dans le déchaînement de la Liberté, elle appellait la femme à l'émancipation, à l'usurpation. Elle demandait que le civisme lui fît des devoirs, l'héroïsme des droits. Elle voulait hautement, et la première, faire sortir son sexe du ménage, pour le faire entrer dans la patrie. C'est là toute une face de cette figure sanglante, et comme son âme historique, que l'Histoire n'a pas même indiquée. Deux feuilles de papier, rarissimes, peut-être uniques, vont

[1] Sabats jacobins, n° 65.

[2] Actes des Apôtres, chap. XXXXIII.

[3] Journal de la cour et de la ville, 15 décembre 1791.

nous révéler, ces vues, ces aspirations, ces imaginations, ces paradoxes, depuis ridicules, généreux alors, de Théroigne. Voici un discours prononcé par elle à la Société fraternelle des Minimes, Place-Royale, le 25 mars 1792 :

« ..... Citoyennes n'oublions pas que nous nous devons toutes entières à la Patrie ; qu'il est de notre devoir le plus sacré de resserrer entre nous les liens de l'union, de la confraternité, et de répandre les principes d'une énergie calme, afin de nous préparer avec autant de sagesse que de courage a repousser les attaques de nos ennemis. Citoyennes, nous pouvons, par un genereux dévouement, rompre le fil de ces intrigues. Armons-nous ; nous en avons le droit par la nature et même par la loi ; montrons aux hommes que nous ne leur sommes inférieures ni en vertus, ni en courage ; montrons a l'Europe que les Françoises connoissent leurs droits, et sont à la hauteur des lumières du dix-huitième siècle ; en méprisant les préjugés, qui par cela seul qu'ils sont préjugés, sont absurdes, souvent immoraux, en ce qu'ils nous font un crime des vertus. Les tentatives que le pouvoir exécutif pourra faire par la suite pour regagner la confiance publique, ne seront que des piéges dont

nous devons nous défier : tant que nos mœurs ne seront pas d'accord avec nos lois, il ne perdra pas l'espérance de profiter de nos vices pour nous remettre dans les fers. Il est tout simple, et vous devez même vous y attendre, on va mettre en avant les aboyeurs, les folliculaires soudoyés, pour essayer de nous retenir, en employant les ármes du ridicule, de la calomnie, et tous les moyens bas que mettent ordinairement en usage les hommes vils pour étouffer les élans du patriotisme dans les âmes faibles. Mais, Françoises, actuellement que les progrès des lumières vous invitent à réfléchir, comparez ce que nous sommes avec ce que nous devrions être dans l'ordre social. Pour connoître nos droits et nos devoirs, il faut prendre pour arbitre la raison, et guidées par elle, nous distinguerons le juste de l'injuste. Quel seroit donc la consideration qui pourroit nous retenir?..... Nous nous armerons, parce qu'il est raisonnable que nous nous preparions à defendre nos droits, nos foyers, et que nous serions injustes à notre égard et responsables a la Patrie, si la pusillanimité que nous avons contractée dans l'esclavage avoit encore assez d'empire pour nous empêcher de doubler nos forces. Sous tous les

rapports, vous ne pouvez douter que l'exemple de notre dévouement ne réveille dans l'âme des hommes les vertus publiques, les passions dévorantes de l'amour de la gloire et de la Patrie. Nous maintiendrons ainsi la liberté par l'émulation et la perfection sociale résultante de cet heureux concours. Françoises! je vous le répète encore, elevons-nous à la hauteur de nos destinées; brisons nos fers; il est temps enfin que les Femmes sortent de leur honteuse nullité, ou l'ignorance, l'orgueil, et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps; replaçons-nous au temps ou nos Mères, les Gauloises et les fières Germaines, délibéroient dans les Assemblées publiques, combattoient à côté de leurs Epoux pour repousser les ennemis de la Liberté. Françoises, le même sang coule toujours dans nos veines; ce que nous avons fait à Beauvais, à Versailles, les 5 et 6 octobre, et dans plusieurs autres circonstances importantes et décisives, prouve que nous ne sommes pas étrangères aux sentiments magnanimes. Reprenons donc notre énergie; car si nous voulons conserver notre Liberté, il faut que nous nous préparions à faire les choses les plus sublimes..... Citoyennes, pourquoi

n'entrerions-nous pas en concurrence avec les hommes? Prétendent-ils seuls avoir des droits à la gloire; non, non..... Et nous aussi nous voulons mériter une couronne civique, et briguer l'honneur de mourir pour une liberté qui nous est peut-être plus chère qu'à eux, puisque les effets du despotisme s'appesantissoient encore plus durement sur nos têtes que sur les leurs. Oui... généreuses Citoyennes, vous toutes qui m'entendez, armons-nous, allons nous exercer deux ou trois fois par semaine aux Champs-Elisées, ou au Champ de la Fédération; ouvrons une liste d'Amazones Françoises; et que toutes celles qui aiment véritablement leur Patrie, viennent s'y inscrire; nous nous réunirons ensuite pour nous concerter sur les moyens d'organiser un Bataillon à l'instar de celui des élèves de la Patrie, des Vieillards ou du Bataillon sacré de Thèbes. En finissant, qu'il me soit permis d'offrir un Etendard tricolore aux Citoyennes du faubourg Saint-Antoine. »[1]

[1] *Discours* prononcé à la société fraternelle des Minimes, le 25 mars 1792, l'an quatrième de la liberté, par *Mlle Théroigne*, en présentant un drapeau aux citoyennes du faubourg Saint-Germain.

La seconde de ces pièces est une affiche sur papier bleu où Théroigne, n'appelant plus les femmes à ce rôle militant et héroïque, les désigne pour une sorte de magistrature de conciliation et de médiation :

« AUX

48 SECTIONS.

« Citoyens

« Ecoutez je ne veux point vous faire de phrases, je veux vous dire la vérité pure et simple.

« Ou en sommes nous? Toutes les passions que l'on a eu a Paris l'art de mettre aux prises nous entrainent, nous sommes presque au bord du précipice.

« Citoyens arrêtons nous et réfléchissons, il est temps. A mon retour d'Allemagne, il y a à peu près dix huit mois, je vous ai dit que l'Empereur avait ici une quantité prodigieuse d'agens pour nous diviser, afin de preparer de loin la guerre civile, et que le projet étoit de la faire eclater au moment que ses satellites seroient prêts a faire un effort général pour envahir notre territoire. Nous y voila ; ils sont

au point de denouement, nous sommes prêts a donner dans le piege. Deja des rixes precurseurs de la guerre civile ont eu lieu dans quelques sections : soyons donc attentifs et examinons avec calme, quels sont les provocateurs, afin de connaître nos ennemis.

« Malheur a vous citoyens si vous permettez que de semblables scènes se renouvellent. Si on peut se donner des coups de poings, se dire des injures indignes de citoyens bientot on osera davantage.........

« Citoyens arrêtons nous et réfléchissons, ou nous sommes perdus. Le moment est enfin arrivé ou l'interêt de tous veut que nous nous réunissions, que nous fassions le sacrifice de nos haines et de nos passions pour le salut public. Si la voix de la patrie, la douce espérance de la fraternité n'ebranlent point nos âmes, consultons nos interêts particuliers. Tous réunis nous ne sommes pas trop forts pour repousser nos nombreux ennemis du dehors et ceux qui ont deja levé l'étendard de la rebellion. Cependant je vous previens que nos ennemis ne distinguent point les partis et que si nous sommes vaincus nous serons tous confondus au jour de la vengeance. Je puis dire qu'il n'y a pas un seul patriote qui se soit

manifesté dans la révolution, sur le compte duquel on ne m'ait interrogée. Tous les habitans de Paris sont indistinctement proscrits, et j'ai oui dire mille fois par ceux qui me voulaient faire deposer contre les patriotes, qu'il fallait exterminer la moitié des Francais pour soumettre l'autre....

« Les plus petites choses conduisent quelquefois aux plus grandes. Des femmes romaines ont désarmé Coriolan et sauvé leur patrie.

« Rappelez vous citoyens, qu'avant le dix août, aucun de vous n'a brisé le fil de soye qui separait la terrasse des feuillans du jardin des Thuileries. La moindre chose arrête quelquefois le torrent des passions avec plus de succes que tout ce qu'on peut leur opposer.

« En conséquence je propose qu'il soit nommé, dans chaque section, six citoyennes les plus vertueuses et les plus graves par leur age pour consilier et reunir les citoyens, leur rappeler les dangers de la patrie, elles porteront une grande echarpe ou il sera ecrit AMITIÉ ET FRATERNITÉ. Chaque fois qu'il y aura assemblée generale de section, elles s'y rassembleront pour rappeler a l'ordre tout citoyen qui s'en ecarteroit, qui ne respecte-

roit point la liberté des opinions, chose si précieuse pour former un bon esprit public, ceux qui ne sont qu'egarés, mais qui cependant ont de bonnes intentions, aiment leur patrie feront silence. Mais si ceux qui sont de mauvaise foi et apostés tout exprès par les aristocrates, par les ennemis de la democratie et les agens des rois, pour interrompre, dire des injures et donner des coups de poings, ne respectent pas plus la voix de ces citoyennes que celle du president, ce seroit un moyen de les connoître. Alors on en prendrait note pour faire des recherches, sur leur compte. Ces citoyennes pourroient etre changées tous les six mois, celles qui montreroient le plus de vertu, de fermeté, de patriotisme dans le glorieux ministere de reunir les citoyens et de faire respecter la liberté des opinions pourroient etre reelues pendant l'espace d'une année. Leur recompense seroit d'avoir une place marquée dans nos fetes nationales et de surveiller les maisons d'education consacrées a notre sexe.

« Voila citoyens un projet que je soumets a votre examen.

THEROIGNE. »

Le 10 août, Théroigne égorge Suleau.

Septembre sépare la montagne de la Gironde. Théroigne suit Brissot. Peu de jours avant le 31 mai, Théroigne était aux Tuileries. Un peuple de femmes criait : « A bas « les Brissotins ! » Brissot passe. Les sans-jupons l'entourent de hurlements. Théroigne s'élance pour le défendre. « Ah ! tu es brissotine !—crient les femmes—tu vas payer pour tous ! » et Théroigne est fouettée[1].

L'on ne revit plus Théroigne. Elle était sortie folle des mains des flagelleuses. Un hôpital avait refermé ses portes sur elle. Sa raison était morte. Ses idées vivaient encore, mais confuses et brouillées ; et de sa prison, elle écrivait à Saint-Just la veille du 9 thermidor, cette lettre incohérente : « Citoyen Saint-Just, je suis toujours en arrestation ; j'ai perdu un temps précieux. Envoyez-moi deux cents francs, et venez me voir ; je vous ai écrit que j'avais des amis jusque dans le palais de l'empereur..... J'ai mille choses à vous dire. Il faut établir l'union. Il faut que je puisse développer tous mes projets, continuer d'écrire ce que j'écrivais ; j'ai de grandes

[1] Révolutions de Paris par Prudhomme, vol. XVI.

choses à dire ; j'ai fait de grands progrès. Je n'ai ni papier, ni lumière, ni rien ; mais quand même, il faut que je sois libre pour pouvoir écrire. Il m'est impossible de rien faire ici. Mon séjour m'y a instruite ; mais si j'y restais plus longtemps sans rien faire et sans rien publier, j'avilirais les patriotes et la couronne civique. Vous savez qu'il est également question de vous et de moi, et que les signes d'union demandent des effets. Il faut beaucoup de bons écrits qui donnent une bonne impulsion. Vous connaissez mes principes ; j'espère que les patriotes ne me laisseront pas victime de l'intrigue. Je puis encore tout réparer, si vous me secondez ; mais il faut que je sois partout où je serai respectée. Je vous ai déjà parlé de mon projet ; je demande qu'on me remette chez moi... [1] »

Villiers la vit à l'Hôtel-Dieu en 1797. Tout était éteint dans sa tête [2]. De l'Hôtel-Dieu elle était transférée à la Salpêtrière. Le 21 nivôse an VIII, elle était transférée de la Sal-

[1] Rapport de Courtois.—Les femmes célèbres de 1789 à 1795, par Lairtullier, 1840.

[2] Souvenirs d'un déporté.

pétrière aux Petites-Maisons[1], sur la délibération de la commission des hospices du 16 nivôse : « La commission, informée de la translation de la citoyenne Théroigne du Grand hospice dans la Maison nationale des femmes, d'après la connaissance acquise de sa situation malheureuse dans cette dernière maison, et par des considérations particulières, arrête que cette citoyenne sera transférée de la Maison nationale des femmes dans celle des Petites-Maisons pour y occuper le premier lit vacant dans les infirmeries[2]. » Le 7 décembre 1807, Théroigne était ramenée à la Salpêtrière sur la demande de l'agent de surveillance des Petites-Maisons[3].

Frappée comme d'un de ces épouvantables châtiments dont parle l'Écriture, la malheureuse se survécut encore dix ans, ravalée à la brute, ruminant des paroles sans suite : *fortune*, *liberté*, *comité, révolution*, *décret*, *coquin,* brûlée de feux, inondant de seaux d'eau la bauge de paille où elle gîtait, brisant la glace

[1] Registres des entrées de l'Hospice des ménages.

[2] Archives des hospices civils de Paris.

[3] Registres des entrées de la Salpêtrière.

des hivers pour boire le ruisseau à plat ventre, paissant ses excréments[1] !

Théroigne mourut à l'infirmerie générale de la Salpêtrière le 8 juin 1817. En marge de la mention mortuaire, on lit sur le registre des décès : *Péripneumonie chronique*[2].

[1] Renseignements donnés par M. Basse, directeur de la Salpêtrière.

[2] Registre des décès de la Salpêtrière.

# WATTEAU

Watteau est le grand poëte de ce siècle. Un monde, un peuple est sorti de sa tête. De sa fantaisie merveilleuse, une féerie, mille féeries se sont envolées. Il a créé son caprice, son génie et son œuvre. De sa main jaillissait l'élégance. Il a puisé dans son imagination pleine de pensées et de rayons l'idéal du dix-huitième siècle; et au-dessus de son temps il a bâti une de ces patries éternelles, amoureuses et lumineuses, un de ces paradis de main d'homme que les Polyphiles bâtissent sur le nuage du songe, pour le bonheur spirituel et la joie délicate des vivants.

Watteau a renouvelé la grâce. La grâce,

17

chez Watteau, n'est plus la grâce antique, une muse nue, le beau brut et brutal, un charme rigoureux et solide, le sourire de marbre de Galathée, la gloire de la Vénus physique. La grâce de Watteau est la grâce. Elle est cette chose ailée qui semble l'idée de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie plaisante de la matière. Elle est le rien qui habille le monde d'un agrément et d'une coquetterie. Elle est cela qui caresse le rêve du regard, et dont vit l'amour. Elle est l'enchantement d'Ève : la grâce de la femme.

Toutes les séductions de la femme au repos, la langueur, la paresse, l'abandon, les adossements, les allongements, les nonchalances, la cadence des poses, le joli air des profils penchés sur les gammes d'amour, les retraites fuyantes des poitrines, les serpentements et les ondulations, les souplesses du corps féminin, et le jeu des longs doigts sur le manche des éventails, et les indiscrétions des hauts talons dépassant les jupes, et les heureuses fortunes du maintien, et la coquetterie des gestes, et le manége galant des épaules, et tout ce savoir que les miroirs du siècle dernier ont appris à la femme, la mimique de la grâce ! elle vit en Watteau avec sa fleur et

son accent, immortelle et fixée en une épreuve mieux vivante que ce sein de la femme de Diomède moulée par la cendre de Pompéï. Et que si Watteau l'anime, s'il la délie du repos et de l'immobilité, s'il la fait agissante et remuée, il semble qu'elle s'agite sur un rhythme, et que sa marche balancée soit une danse menée par une harmonie.

Quel décor à la femme et à la grâce! O nature, où le peintre promenait ses poésies! O campagne! ô théâtre accommodé pour une désirable vie! une terre complice, des bois galants, des champs emplis de musique, des bosquets propices aux jeux d'Écho! des arbres en berceaux où pendent les paniers de fleurs! des déserts, loin du monde jaloux, touchés du pinceau magique d'un Servandoni, rafraîchis de fontaines, peuplés de marbres et de statues, et de naïades, que tache l'ombre tremblante des feuilles! jets d'eau jaillissant soudain du milieu des cours des fermes! le pays aimable et radieux! Soleils d'apothéoses, belles lumières dormantes sur les pelouses, verdures pénétrées et translucides sans une ombre où s'endorme la palette de Tiépolo, le tapage des satins et des chevelures blondes! Délices champêtres! décorations murmu-

rantes et parées! jardins embuissonnés de ronces et de roses! paysages de France, étonnés des pins de l'Italie! villages égayés de noces et de carrosses, de cérémonies, de toilettes et de fêtes, étourdis de violons et de flûtes qui mènent à un temple jésuite l'hymen de la Nature et de l'Opéra! scène agreste au rideau vert, à la rampe de fleurs, où monte la Comédie Française, où gambade la Comédie Italienne!

Alerte, pour égayer le printemps en costume de bal, le ciel et la terre de Watteau, alerte, les *Gelosi!* Un rire bergamasque sera le rire et l'entrain et l'action et le mouvement du poëme. Voilà qu'elle court et qu'elle éveille la gaieté, les zéphirs et le bruit, la Folie encapuchonnée de grelots sonnants! Fraises et bonnets, buffles et dagues, petites vestes et courts manteaux vont et viennent. La troupe des bouffons est accourue, amenant sous les ombrages le carnaval des passions humaines et l'arc-en-ciel de ses habits. Famille bariolée, vêtue de soleil et de soie rayée! celui-ci qui se masque avec la nuit! celui-là qui se farde avec la lune! Arlequin, gracieux comme un trait de plume du Parmesan! Pierrot, les bras au corps, droit comme un I! et

les Tartaglias, et les Scapins, et les Cassandres, et les Docteurs! et le favori Mezzetin « le gros brun au visage riant » toujours au premier plan, la toque fuyant du front, zébré du haut en bas, fier comme un dieu et gras comme un Silène! C'est la Comédie Italienne qui tient la guitare dans tous ces paysages. Bien campée et le nez au vent, c'est la Comédie Italienne qui sème glorieusement au bord des sources, à la marge des forêts, dans les clairières, les doux accents,

« Enfants d'une bouche vermeille! »

C'est le duo de Gilles et de Colombine qui est la musique et la chanson de la comédie de Watteau.

Comme cette mode d'Italie, étincelante et bizarre, se marie heureusement à la mode française du dix-huitième siècle enfant! Et quelle mode adorable naît de ces modes alliées et brouillées: la mode de Watteau! une mode d'aventure et de liberté, errante et bénie, qui attrape le neuf, le piquant, le provoquant; des ciseaux enchantés qui trouvent en se jouant la négligence et la parure, l'abandon du matin, et le bel habillé des après-midi; ciseaux de fée dotant le temps qui viendra

des patrons des Mille et une Nuits, madame de Pompadour, du *négligé* qu'elle baptisera, les Bertins de l'avenir, de la fortune et du génie! Ils couraient et coupaient en pleine volupté, en plein argent de satin, ne ménageant ni l'étoffe, ni l'œil des galants. Jolis retroussis de jupes, ravissante rocaille des plis, étroits corsages, prisons friponnes, corbeilles de soie d'où se sauvait la chair fleurie! O ciseaux enrubannés de Watteau, quelle juste mesure vous aviez prise aux Grâces! et quel joli royaume de coquetterie vous tailliez dans le royaume embéguiné de la Maintenon!

Ce tailleur divin, il était un merveilleux utopiste, un embellisseur de toutes choses, le plus aimable et le plus déterminé menteur. Touche-t-il à la guerre? Loin le sang, le carnage, l'horreur et la terreur! Vive la gloire parée pour l'Opéra! vive le fracas des galons et des chamarrures, le bruit des couleurs et des uniformes, la guerre endimanchée qui passe, emplissant de visions sonores les yeux des enfants! et le coup de l'étrier de l'amour, l'espoir en croupe, les regrets qui se grisent, un choc de verres et de poignées de mains, les mulets orgueilleux empanachés et chargés, les enfants de hasard au sein des mères, les

jeux de cartes, les cuisines en plein vent, les petits marmitons blancs, les malles d'officiers ouvertes pour la toilette, des beautés descendues des charrettes, toutes fraîches et sans rien de chiffonné à leurs coquets diadèmes de dentelles; et tout le long du chemin de la mort, les élégances de la ville charroyées sous la tente, des marches que mènent dans les coulisses les violons de Lérida, des la Tulipe pimpants, des Manons qui font les coquettes entre deux coups de canon, des caillettes qui sautent dans la discipline à pieds joints, des beaux hommes qui se dandinent sur un pied, les héroïsmes à plat ventre autour du chaudron qui bout, l'art de tuer à la buvette, la guerre du dix-huitième siècle, l'armée de Fontenoy et de Rosbach croquée dans son joli train et son allure déboutonnée!

Mais à quoi bon tirer son imagination du spectacle du monde, quand on peut inventer un monde et un poëme? poëme unique et ravissant, du loisir qui se balance, des entretiens et les chants du bel âge, de l'amusement pastoral et du passe-temps assis! poëme de paix et de tranquillité où le jeu de l'escarpolette même se meurt, la corde traînant sur le sable! Thélème partout! et partout Tempé!

Iles, îles enchantées, qu'un ruban de cristal sépare de la terre! îles sans soin ni cure, où le Repos cause avec l'Ombre! promenades sans but et au petit pas; repos accoudé devant le repos des nuages et devant le repos de l'onde! Champs-Élysées du maître! L'heure dort là-bas à l'horizon sous ce toit rustique. Dans un lieu au hasard et sans place dans la carte de la terre, il est une éternelle paresse sous les arbres. La vue et la pensée s'y assoupissent dans un lointain vague et perdu, comme ces barrières profondes et flottantes dont Titien ferme le monde et ses tableaux. Un Léthé roule le silence par ce pays d'oubli, peuplé de figures qui n'ont que des yeux et des bouches: une flamme et un sourire! Sur les lèvres ouvertes voltigent des pensées et des musiques, une poésie semblable aux comédies d'amour de Shakespeare; et les voilà à l'ombre toutes ces âmes vêtues de satin, charmeresses baptisées, habillées par les poëtes : les Linda et les Gulboé, les Héro et les Rosaline, les Viola et les Olivia, toutes les reines du *ce que vous voudrez*. Des marchandes de fleurs passent doucement qui fleurissent les corsets à la ronde et les bouquets de cheveux noués au haut de la tête. Rien de bruyant que des jeux

d'enfants aux grands yeux noirs, sautant au pied des couples comme des oiseaux; jeux, enfants, sourires, petits génies, que le poëte jette au seuil de ce rêve et de cet enchantement : ne rien faire qu'écouter son cœur et laisser parler son esprit, et laisser venir les rafraîchissements, et laisser marcher le soleil, et laisser le monde aller, et laisser les petites filles tourmenter des chiens qui n'aboient pas!

Voilà l'Olympe et la mythologie nouvelle; l'Olympe de tous les demi-dieux oubliés par l'antiquité. Voilà la déification des idées du dix-huitième siècle, l'âme du monde et du temps de Watteau amenée au panthéon des passions et des modes humaines. Ce sont les nouvelles humeurs de l'humanité vieillissante, la Coquetterie, la Langueur, la Galanterie, la Rêverie que Watteau incarne en des allégories habillées, et qu'il accoude sur le *pulvinar* d'une nature divine ; ce sont les Muses morales de nos âges qu'il fait déesses en les faisant femmes, qu'il fait femmes en les faisant amoureuses.

L'Amour est la lumière de ce monde. Il le pénètre et l'emplit. Il en est la jeunesse et la sérénité ; et passez les fleuves et les monts, les promenades et les jardins, les lacs et les

fontaines, le paradis de Watteau s'ouvre : c'est Cythère. Sous un ciel peint des couleurs de l'été, la galère de Cléopâtre se balance à la rive. L'onde est morte. Le bois se tait. De l'herbe au firmament, battant l'air sans haleine de leurs ailes de papillons, un essaim de Cupidons vole, vole qui se joue et danse, nouant ici avec des roses les couples nonchalants, nouant là-haut la ronde des baisers de la terre montés au ciel. Ici est le temple, ici est la fin de ce monde : « l'Amour paisible » du peintre, l'Amour désarmé, assis à l'ombre, que le poëte de Téos voulait graver sur une douce coupe du printemps ; une Arcadie souricuse ; un Décaméron de sentiments ; un recueillement tendre ; des attentions au regard vague ; des paroles qui bercent l'âme ; une galanterie platonique, un loisir occupé du cœur, une oisiveté de jeune compagnie, une cour d'amoureuses pensées ; la courtoisie émue et badine de jeunes mariés penchés sur le bras qu'ils se donnent ; des yeux sans fièvre, des enlacements sans impatience, des désirs sans appétits, des voluptés sans désirs ; des audaces de gestes réglées pour le spectacle comme un ballet, et des défenses tranquilles et dédaigneuses de hâte en leur sécurité ; le

roman du corps et de la tête apaisé, pacifié, ressuscité, bienheureux; une paresse de passion dont rient d'un rire de bouc les satyres de pierre embusqués dans les coulisses vertes. Adieu les bacchanales que menait Gillot, ce dernier païen de la Renaissance, né des libations de la Pléiade aux dieux agrestes d'Arcueil! Adieu l'Olympe du *Io Pœan*, les chalumeaux enroués et les dieux chèvre-pieds, le rire du *Cyclope* d'Euripide et de l'*evohe* de Ronsard, les licencieux triomphes, les Joies couronnées de lierre,

> « Et la libre cadence
> De leur danse! »

Ces dieux s'en sont allés; et Rubens, qui revit dans cette palette de chair rose et blonde, erre dépaysé dans ces fêtes où se tait l'émeute des sens,—caprices animés qui semblent attendre un coup de baguette pour perdre leurs corps et disparaître dans la patrie du caprice comme un songe d'une nuit d'été! C'est Cythère; mais c'est la Cythère de Watteau. C'est l'amour; mais c'est l'amour à propos et non autour de la femme, l'amour poëte, l'amour qui songe et qui pense, l'amour moderne, avec ses aspirations, et sa couronne de mélancolie.

Oui, au fond de cette œuvre de Watteau, je

ne sais quelle lente et vague harmonie murmure derrière les paroles rieuses ; je ne sais quelle tristesse musicale et doucement contagieuse est répandue dans ces fêtes galantes. Pareille à la séduction de Venise, je ne sais quelle poésie voilée et soupirante y entretient à voix basse l'esprit charmé. L'homme passe au travers de son œuvre ; et cette œuvre, vous venez à la regarder comme le jeu et la distraction d'une pensée souffrante, comme les jouets d'un enfant malade et qui est mort.

L'homme, — un portrait vous le dira. Le voilà jeune, pris au vif : un masque inquiet, maigre et nerveux, le sourcil arqué et fébrile, l'œil noir, grand, remuant, le nez long, décharné, la bouche triste, sèche, aiguë de contour, et des ailes du nez aux coins des lèvres un grand pli de chair tiraillant la face. Et de portraits en portraits, comme d'années en années, vous le verrez aller maigrissant et mélancolique, ses longs doigts perdus dans ses amples manchettes, son habit plissé sur sa poitrine osseuse, vieillard à trente ans, ne gardant, les yeux enfoncés, la bouche serrée, le visage anguleux, que son beau front respecté des longues boucles d'une perruque à la Louis XIV.

Ou plutôt ouvrons son œuvre : *Lorgneur* ou *Flûteur,*—c'est lui. Son regard négligent pose sur le couple enlacé qu'il amuse de musique. Il laisse aller le bruit qu'il fait. L'œil muet, il accompagne les embrassades, écoutant aimer, versant les sérénades, insoucieux, indifférent et morose, rongé d'ennui, comme un violon de noces las des fêtes qu'il mène, et sourd à son violon qui chante.

Du grand peintre français, que reste-t-il, qui le raconte? Quatre pages de d'Argenville, et les anecdotes d'un catalogue d'estampes. Quel espoir nous était cette phrase de Caylus en tête de l'Éloge de Le Moyne adressée à l'Académie : « Je crois vous avoir suffisamment expliqué dans la vie de Watteau..... » Mais les éditeurs des *Mémoires de l'Académie* avaient retourné tous les manuscrits de l'Académie des beaux-arts; la précieuse vie de Watteau manquait. Qu'ils se réjouissent avec tous les amis de Watteau, et avec nous. L'autre jour, chez un libraire, le hasard nous a mis la main sur un manuscrit contenant cette infiniment précieuse vie d'Antoine Watteau par M. de Caylus, certifiée par le secrétaire de l'Académie Lépicié. C'est cette vie que nous donnons

ici textuellement et intégralement pour la première fois au public, protestant d'avance contre les sévérités et les préjugés de l'ancien ami du peintre.

LA VIE

# D'ANTOINE WATEAU

## *PEINTRE DE FIGURES ET DE PAYSAGES SUJETS GALANTS ET MODERNES*

« Par M. le Comte de Caylus, amateur [1].

« Loin de blamer ceux qui ont ecrit avant « moi la vie d'Antoine Wateau,[2] je leur sçais « au contraire bon gré des sentimens d'amitié « et de reconnoissance qui les ont fait agir. Il « me paroît seulement qu'ils ont un peu trop « accordé a la louange.

« La vie d'un homme qui a merité dans la « memoire des autres, doit ce me semble, « presenter egalement l'éxemple a suivre et « l'exemple a eviter. Ainsi je crois que dans « ces sortes d'ouvrages les eloges et les cri-

[1] Lue à l'Académie royale de peinture et de sculpture le 3 février 1748.

[2] L'orthographe contemporaine s'accorde généralement à ne donner qu'un *t* à Watteau, quoique Watteau ait signé le plus souvent avec deux *t*.

« tiques devroient etre dispensés dans un
« esprit d'équité ; et qu'enfin les uns et les
« autres devroient toujours etre placés dans
« la vue de l'avancement de l'art.

« Pour moi, Messieurs, je regarde la vie des
« artistes comme un tableau que la sincerité
« doit tracer aux peintres presens et a venir,
« dans la vue de leur presenter sans cesse la
« louange et le blâme sous une forme aussi
« vive que celle de l'action, dont aucune
« espece de recit ne peut approcher et, sans
« doute pour engager dans tous les tems les
« plus grands maitres a redouter ces especes
« de tribunaux que cette même sincerité et
« surtout l'amour de l'art doivent élever. J'es-
« pere que vous serés de mon sentiment,
« Messieurs, vous qui concourrés avec tant de
« zèle au progrès de la Peinture ainsi qu'a
« l'honneur de l'Academie.

« Au reste je crois que cette sincerité, en
« toutes choses si recommandable, doit eloi-
« gner celui qui la professe de toute preven-
« tion, autant qu'il est possible a l'homme de
« n'y pas succomber. Cette impartialité doit
« le conduire a une saine reflexion, toujours
« la baze du gout le plus vrai. Elle doit lui
« rappeler que l'excès du blâme ou de l'ap-

« probation revolte egalement les caracteres « les plus dociles et les plus doux. Elle doit « enfin lui faire garder ce juste milieu si né- « cessaire a la persuasion. Je ferai d'autant « plus volontiers mes efforts pour ne me pas « ecarter de ce point, qu'il me paroit indispén- « sable dans un examen qui doit contribuer « surtout a l'instruction des jeunes peintres.

« C'est dans cet esprit que je vais joindre « les evenemens de la vie de Wateau a mes « reflexions, sur sa maniere, son faire ; enfin « sur tout ce qu'on appelle procedés, par rap- « port a l'art. Je blamerai comme je louerai, « sans avoir a me reprocher de blesser le « tendre souvenir que je conserve a Wateau, « l'amitié que j'ai eu pour lui et la reconnois- « sance que je lui garderai toute ma vie de « m'avoir decouvert autant qu'il lui a ete « possible, les finesses de son art. Mais je me « souviendrai toujours que dans le cas ou je « me trouve, on doit plus aimer l'art que l'ar- « tiste. Enfin connoissant tout l'effort neces- « saire a la nature, pour la production d'un « grand peintre d'histoire, je n'imiterai point « l'enthousiasme de ceux qui mettent les au- « teurs de quelques nouvelles Espagnoles et « de quelques petites pieces donnees aux

« Italiens, en comparaison avec M. de Thou
« ou avec Pierre Corneille.

« ANTOINE WATEAU naquit a Valenciennes
« en 1684. [1] Il était fils d'un couvreur. La
« naissance n'est considerable aux yeux des
« philosophes et des artistes que par rapport
« au secours qu'elle peut fournir a l'educa-
« tion, mais quand elle est de l'espece de
« celle-ci elle donne une preuve convain-
« cante du génie et du don que la nature
« a fait.

« CETTE PREUVE se trouve encore augmen-
« tée ici par la dureté qui étoit le caractère
« dominant du pere dont WATEAU dependoit.
« Ce fut avec peine qu'il se resolut de mettre
« ce fils, a qui la nature inspiroit deja le desir

[1] Nougaret, dans ses *Anecdotes des Beaux-Arts*, met en note : « Le manuscrit de M. de S*** dit en 1686. » —M. de S*** avait été trompé. Voici l'extrait de baptême de Watteau tel que M. Dinaux l'a copié sur les registres de la paroisse Saint-Jacques de Valenciennes : « Le 10 octobre 1684, fut baptizé *Jean-Antoine,* fils légitime de *Jean-Philippe Wateau* et de *Michelle Lardenois,* sa femme.—Signé : le parin, *Jean-Antoine Baiche.* La marène, *Anne Maillion.* »

[2] « Le goût qu'il eut pour l'art de la peinture se déclara dès sa plus tendre jeunesse ; il profitoit dans ce temps de ses moments de liberté pour aller dessi-

« de l'imiter, chez un peintre de sa même « ville. Ce qu'il fit chez ce peintre ne nous « est pas connu et nous ne devons pas le « regretter : car je crois me souvenir que ce « maître ne peignit qu'a la toise, ou du moins « il s'en falloit si peu que cela ne vaut pas la « peine d'être discuté.

« Quoi qu'il en soit le pere ne voulut pas « fournir longtems aux frais de cette educa- « tion. Non qu'il fut en etat de la trouver peu « profitable du cote de l'art, mais parce qu'il « vouloit forcer son fils a embrasser sa même « profession. Wateau avoit des idées plus ele- « vées ou du moins la peinture se le destinoit : « ainsi plustot que de se ranger a la profes- « sion de son pere, il le quita et vint a Paris, [1] « dans l'equipage qu'on peut s'imaginer, pour « cultiver une Muse qu'il cherissoit sans trop « la connoître.

ner sur la place les différentes scènes comiques que donnoient ordinairement au public les marchands d'orviétan et les charlatans qui courent le pays. (*Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère,* par Gersaint, 1744.)

[1] « Son premier maître à Paris fut Métayer, peintre médiocre, qu'il quitta bientôt faute d'ouvrage. » (*Catalogue de Lorangère.*)

« Peu scavant et sans secours, le Pont « Notre-Dame fut une ressource qu'il fut trop « heureux de trouver[1]. Cette triste manufac-

[1] « On débitoit dans ce temps-là beaucoup de petits portraits et de sujets de dévotion aux marchands de province, qui les achetoient à la douzaine ou à la grosse. Le peintre chez lequel il venoit d'entrer étoit le plus achalandé pour cette sorte de peinture, dont il faisoit un débit considérable. Il avoit quelquefois une douzaine de misérables élèves qu'il occupoit comme des manœuvres ; le seul mérite qu'il exigeoit de ses compagnons étoit la prompte exécution: Chacun y avoit son emploi : les uns faisoient les ciels, les autres faisoient les têtes ; ceux-ci les draperies, ceux-là posoient les blancs ; enfin le tableau se trouvoit fini quand il pouvoit parvenir entre les mains du dernier.

« Watteau ne fut alors occupé qu'à ces ouvrages médiocres ; il fut cependant distingué des autres, parce qu'il se trouva propre à tout, et en même temps d'expédition. Il répétoit souvent les mêmes sujets ; il avoit surtout le talent de rendre si bien son *saint Nicolas*, qui est un saint que l'on demandoit souvent, qu'on le réservoit particulièrement pour lui. « *Je sçavois*, me dit-il un jour, *mon saint Nicolas* par cœur, et je me passois d'original. »

« Il s'ennuyoit de ce travail désagréable et infructueux, mais il falloit vivre. Quoique occupé toute la semaine, il ne recevoit que trois livres le samedi, et, par une espèce de charité, on lui donnoit de la soupe tous les jours. » (*Catalogue de Lorangère.*)

« ture de copies a la centieme generation
« faites avec des couleurs crues et mises a
« plat, plus ennemie du gout que l'enlumi-
« nure qui du moins conserve les formes de
« de l'estampe ne lui convenoit gueres avec
« le sentiment dont la nature lui avoit donné
« le germe. Mais a quoi ne nous reduit pas la
« necessité? Pour vous donner une idée du
« talent et de la disposition qui lui etoient na-
« turels, je vous rapporterai le trait suivant.

« Il travailloit depuis quelque tems chez
« le marchand de cette espece de tableaux,
« auquel le hazard l'avoit adressé, lorsque la
« peinture qui aide a soutenir les adversités
« par l'imagination et consequemment par
« la gaieté dont elle scait quelquefois les as-
« saisonner, lui fit faire une plaisanterie qui
« le consola du moins pour le moment de
« l'ennui de faire toujours la même figure.
« Il etoit a la journée et sur le midi, il n'etoit
« point encore venu demander ce qu'on ap-
« peloit l'original. Car la maîtresse avoit
« grand soin de l'enfermer tous les soirs.
« Elle s'apperçut de sa negligence, elle l'ap-
« pela. Elle cria plusieurs fois toujours inu-
« tilement, pour le faire descendre du gre-
« nier, où depuis le matin il travailloit et ou

« en effet il avoit fini de memoire l'original
« en question. Quand elle eut bien crié, il
« descendit et d'un grand sens froid, accom-
« pagné d'un air doux qui lui etoit naturel,
« il le lui demanda, pour y placer, dit-il, les
« lunettes car c'etoit je crois une vieille
« d'apres Gerard Douw qui consulte ses re-
« gistres et cette composition etoit alors en
« regne dans ce genre de marchandise.

« Je ne rapporte ces details que pour faire
« sentir les difficultés, les peines et les desa-
« gremens qu'il a eu a soutenir pour faire
« eclore son genie et pour vous representer
« que si la nature nous en a donné, il pro-
« fite de tout, rien ne l'altere, tout avec lui
« se tourne en nourriture. On voit bien ici la
« preuve de cette verité dans Wateau. Loin
« de se rebuter d'un exercice si miserable il
« redoubla d'efforts pour s'elever au dessus.
« Tous les momens de liberté dont il pouvoit
« jouir, les fetes, les nuits mêmes, il les em-
« ploioit a dessiner d'apres nature. Exemple
« qu'on ne scauroit trop louer, qu'on ne
« scauroit trop proposer à la jeunesse :
« exemple fort beau sur le papier, diront les
« paresseux et qu'il est vrai que l'amour de
« l'art peut seul inspirer. Quoi qu'il en soit

« ces etudes continuelles ne se font jamais « sans fruit et sans augmenter la disposition « naturelle. Aussi nous avons peu vu de pa- « reilles ferveurs de travail n'avoir point un « succes marqué !

« Avec ce fonds d'etude et cet excès d'ap- « plication, il se mit en etat de sortir de la « triste occupation à laquelle il etoit reduit. « Il fit la rencontre de Gillot [1], qui vers ce « tems fut agreé en cette academie. Ce « peintre apres avoir executé des baccha- « nales, plusieurs idées fantastiques, de l'or- « nement, des choses de mode, et même de « l'histoire, s'etoit alors renfermé a repre- « senter des sujets de la comedie Italienne. « Cette rencontre fut une veritable fortune « pour Wateau. Ce genre de composition « determina absolument son gout, et les ta- « bleaux de son nouveau maître lui ouvri- « rent les yeux sur plusieurs parties de la « peinture dont il ne faisoit encore que se « douter.

1 « Gillot ayant vu quelques dessins et tableaux de la main de Watteau qui lui plurent l'invita à venir demeurer avec lui. » Abrégé de la vie d'Antoine Watteau (par M. de Julienne), en tête du volume d'eaux-fortes d'après les dessins de Watteau.

« Un rapport de gout de caractere et d'hu-
« meur produisirent d'abord l'intimité du
« maitre et de l'eleve. Mais ce même rap-
« port, joint aux talens qui se developpoient
« chaque jour dans le dernier, les empecha
« de vivre long tems ensemble. Il se quite-
« rent mal, et toute la reconnoissance que
« Wateau ait pu temoigner a son maitre
« pendant le reste de sa vie, s'est bornée a
« un profond silence. Il n'aimoit pas même
« qu'on lui demandat des details sur leur
« liaison et sur leur rupture; car pour ses
« ouvrages il les vantoit et ne laissoit point
« ignorer les obligations qu'il lui avoit.

« D'un autre coté, soit que Gillot en eut
« agi par le motif d'une jalousie que bien des
« gens lui ont attribuée, soit qu'a la fin il se
« rendit justice, et convint que son élève
« l'avoit surpassé, il quita la peinture, et se
« livra au dessein et a la gravure a l'eau-
« forte dans laquelle il sera a jamais célèbre
« par l'intelligence et l'agrément de la com-
« position, avec lesquelles il a representé la
« plus grande partie des Fables de la Motte.

« Le talent de Wateau commencoit a
« percer, foiblement à la vérité, cependant il
« avoit besoin d'être encore éclairé. Il trouva

« les lumières dont il avoit besoin. En sor-
« tant de chez GILLOT, il fut accueilli par
« Claude AUDRAN, concierge du Luxembourg.
« C'etoit un galant homme, qui dessinoit et
« peignoit lui meme très bien l'ornement et
« qui dans cette partie soutenoit le nom
« d'une famille qui a produit un grand
« nombre d'habiles gens a votre Académie.

« CE GALANT homme avoit donc un gout
« naturel. Il avoit étudié principalement les
« ornemens, tels qu'ils avoient été emploïés
« par Raphael au Vatican et par ses eleves,
« en divers endroits; comme aussi par le Pri-
« matice a Fontainebleau. Il avoit remis ces
« compositions en honneur; et avoit fait ou-
« blier le gout lourd et assommant de ses
« predecesseurs dans ce talent. Elles étoient
« susceptibles par les places qu'il y reser-
« voit, de recevoir diferens sujets de figures
« et autres, a la volonté des particuliers qu'il
« avoit sçu mettre dans le gout d'en faire dé-
« corer leurs platfonds et leurs lambris, en
« sorte que plusieurs artistes de divers
« genres y trouvoient de l'emploi.

« CE FUT LA que WATEAU forma son gout
« pour l'ornement; et qu'il acquit une lege-
« reté de pinceau qu'exigent les fonds blancs

« ou les fonds dorés sur lesquels AUDRAN fai-
« soit exécuter ses ouvrages. On en peut voir
« de très bien entendus a la ménagerie de
« Versailles, et de très beaux platfonds de
« son ordonnance au chateau de Meudon.

« MAIS C'EST a regret, je l'avoue, que j'en
« fais une sorte d'eloge ; puisque ce genre a
» non seulement fait détruire les platfonds
« des appartements que les plus habiles pein-
« tres avoient exécutés ; mais que ce change-
« ment de mode, auquel les ornemens de
« platre ont succédés vous prive encore tous
« les jours d'une occupation qui vous per-
« mettoit d'emploïer votre talent dans le
« grand et dans le héroïque.

« JE REVIENS à WATEAU. Ce fut alors qu'ha-
« bitant le palais du Luxembourg, il copioit
« et étudioit avec avidité les plus beaux ou-
« vrages de RUBENS. Ce fut encore la qu'il des-
« sinoit sans cesse les arbres de ce beau jar-
« din, qui brût, et moins peigné que ceux des
« autres maisons roïales, lui fournissoit des
« points de vue infinis ; et que les seuls païsa-
« gistes trouvent avec tant de variété dans le
« même lieu, tantôt par la diférence des as-
« pects et des endroits ou ils se placent ; tan-
« tôt par la réunion de plusieurs parties éloi-

« gnées ; tantôt enfin par les diférences que le « soleil du soir ou du matin apporte dans les « mêmes places et sur les memes terrains.

« JUSQUES ICI nous ne voïons qu'un jeune « homme, sans secours, qui cherche a per- « fectionner son talent, qui s'applique et qui « est lui même l'artisan de sa réputation, « ainsi que le conducteur de ses études. Dans « la suite nous allons voir ce même talent dé- « veloppé ; mais au milieu d'une vie agitée par « l'inconstance et par le dégout que WATEAU « avoit de lui même et de tous les hommes.

« IL SORTIT de chez AUDRAN[1] après avoir ac-

[1] « Watteau cependant qui ne vouloit pas en demeurer là, ni passer sa vie à travailler pour autrui, et qui se sentoit en etat d'imaginer, hazarda un tableau de genre qui représente un depart de troupes et qu'il fit à ses temps perdus : il le montra au sieur Audran pour lui en demander son avis. Ce tableau est un de ceux que Cochin le père a gravés. Le sieur Audran, habile homme et en etat de juger d'une belle chose, fut effrayé du merite qu'il reconnut dans ce tableau, mais la crainte de perdre un sujet qui lui étoit utile, et sur lequel il se reposoit assez souvent pour l'arrangement et même pour la composition des morceaux qu'il avoit à executer, lui conseilla legerement de ne point passer son temps a ces sortes de pieces libres et de fantaisie, qui ne pourroient que lui faire perdre le gout dans lequel il donnoit.

« quis les parties de la peinture dont je viens « de vous donner l'idée par le détail de ses « études. Il les mit si bien en pratique qu'il « abandonna tout a fait la manière de Gillot. « Il fit des marches et des repos de soldats,

Watteau n'en fut point la dupe ; le parti ferme qu'il avoit pris de sortir, joint à un petit desir de revoir Valenciennes le déterminerent totalement. Le pretexte d'aller voir ses parents lui servit de moyen honnête ; mais comment faire. L'argent lui manquoit et son tableau devenoit son unique ressource : il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour s'en procurer le debit. Dans cette occasion il eut recours à M. Spoude actuellement vivant, peintre à peu près des mêmes cantons que lui, et son ami particulier : le hazard conduisit M. Spoude chez le sieur Sirois mon beau-père à qui il montra ce tableau, le prix étoit fixé à 60 livres et le marché fut conclu sur le champ. Watteau vint recevoir son argent ; il partit gayement pour Valenciennes comme cet ancien sage de la Grèce ; c'étoit là toute sa fortune et surement il ne s'étoit jamais vu si riche. Ce marché fut l'origine de la liaison que feu mon beau-père a toujours eu avec lui jusqu'à sa mort, et il fut si satisfait de ce tableau qu'il le pria instamment d'en faire le pendant qu'il lui envoya effectivement de Valenciennes : c'est le second morceau que le sieur Cochin a gravé, il représente une alte d'armée ; le tout en etoit d'après nature, il en demanda 200 livres qui lui furent données. » (*Catalogue de Lorangère.*)

« d'un faire absolument opposé à celui de ce « maître ; et ces premiers tableaux ont peut « être égalé ce qu'il a fait de plus beau dans « la suite. On y voit en effet de la couleur, de « l'harmonie, des têtes fines et pleines d'es- « prit, et un pinceau qui conserve le gout de « son dessein, prononcé jusque dans les extré- « mités et les draperies, et dans tout ce qu'il « veut exprimer.

« Au reste, je ne puis me résoudre a attri- « buer a son inconstance sa separation avec « Audran. Wateau sentoit ses forces. Il avoit « de l'esprit, et n'etoit point la dupe de celui « de son second maître, qui en avoit autant « que de connoissance du monde; et qui « bien aise de le retenir chez lui pour son « propre interêt, vouloit le dégouter de tout « autre travail que de celui dont il le char- « geoit.

« Cependant pour quiter un homme qui « l'avoit comblé d'égards et d'attentions, et « résister aux offres et aux instances qu'il « lui faisoit pour le retenir, il autorisa sa « séparation d'un voïage a Valenciennes, « qu'il fit en effet. Je ne l'ai jamais regardé « comme un prétexte. Wateau étoit trop en- « tier dans ses volontés pour en emploïer.

« Car enfin quoi de plus naturel que de re-
« tourner dans son païs, d'y reparoitre avec
« des talens, de contredire si honorablement
« et par des preuves incontestables ceux qui
« avoient traversé ses dispositions et de se
« montrer plus habile que son premier
« maître?

« VOILA bien des raisons pour le porter a ce
« départ. Elles ont sans doute existé. Elles
« lui ont procuré les plaisirs qu'il se promet-
« toit. Mais indépendamment de la courte
« durée dont étoit toute espèce de satisfaction
« dans la tête de WATEAU, tous les talens qui
« émanent de l'esprit ont un égal besoin, tant
« pour leur avancement que pour leur sou-
« tien, de la critique, de l'émulation, de la
« communication des ouvrages et des artistes.
« En un mot leurs productions ne sont faites
« que pour être vues et jugées, et WATEAU ne
« trouvoit rien de tout cela a Valenciennes.
« C'etoit une forte raison pour en sortir.

« IL QUITA donc sa patrie, (il n'y fit pas un
« long séjour) et revint a Paris. Le désir d'al-
« ler a Rome et de profiter du bel établisse-
« ment que Louis XIV y a fait pour le progrès
« des arts et des éleves, l'engagea quelque
« tems après a se mettre sur les rangs pour

« disputer le prix de votre école. Il gagna le
« second en l'année 1709, mais ne fut point
« admis pour le voïage : il fallut donc se con-
« tenter de poursuivre ses études a Paris, ce
« qu'il fit sans renoncer a ce projet.
«

« En 1712, il vous présenta dans cette vue
« quelques uns des tableaux de sa manière,
« fort superieurs a celui qui lui avoit fait
« mériter le prix. Un talent formé et très
« distingué, l'inutilité du voïage qu'il sollici-
« toit, furent des motifs pour engager l'Aca-
« démie a l'agréer. Il le fut avec d'autant
« plus de distinction que M. De la Fosse, ce
« galant homme par lui même, si recomman-
« dable par plusieurs parties de la peinture
« dans lesquelles il a excellé, appuïa sur son
« mérite, le fit valoir ; et, sans le connoitre
« que par ses ouvrages, s'interessa vivement
« pour lui[1].

[1] « La facon singuliere avec laquelle il fut reçu à l'Academie royale de peinture et de sculpture est fort honorable ; il eut quelque envie d'aller à Rome pour y etudier d'apres les grands maitres, surtout d'après les Venitiens, dont il aimoit beaucoup le coloris et la composition. Il n'etoit pas en etat de faire sans secours, ce voyage ; c'est pourquoi il voulut solliciter

« C'EST AINSI que la verité doit agir dans les déliberations de l'Académie , sans faire « acception , ou donner d'exclusion par au- « cunes vues particulieres. La prévention « pour ou contrè les personnes, et par rap- « port a leurs liaisons est un inconvénient « redoutable. Le talent seul nous doit déci- « der, et le talent seul doit donner la cou-

la pension du roi ; et pour en venir a bout, il prit un jour la résolution de faire porter a l'Academie les deux tableaux, qu'il avoit vendus a mon beau-pere, pour tacher d'obtenir cette pension. Il part sans autres amıs ni protection que ses ouvrages et les fait exposer dans la salle par ou passent ordinairement Messieurs de l'Academie de Peinture et de Sculpture qui tous jettent les yeux dessus, et en admirent le travail sans en connoitre l'auteur. M. de la Fosse celebre peintre de ce tems la s'y arreta meme plus que les autres et etonné de voir deux morceaux si bien peints il entra dans la salle de l'Académie et s'informa par qui ils avoient été faits. Ces tableaux avoient un coloris vigoureux et un certain accord qui les faisoit croire de quelqu'ancien maitre ; on lui repondit que c'etoit l'ouvrage d'un jeune homme qui venoit supplier ces Messieurs de vouloir bien interceder pour lui, afin de lui faire obtenir la pension du roi pour aller etudier en Italie. M. de la Fosse surpris, donne ordre qu'on fasse entrer ce jeune homme. Watteau paroit; sa figure n'etoit point imposante ; il explique modestement le sujet de sa demarche, et

« leur a nos fèves. Ce fut quelque tems après « cette justice que l'Académie rendit a Wa- « teau que je fis connoissance avec lui.

« Cependant l'honneur que vous lui aviés « fait, sa manière nouvelle et pleine d'agré- « ment, lui attirèrent bientôt plus d'ouvrages « qu'il n'en vouloit et qu'il n'en pouvoit « faire. Il ne tarda pas en même tems d'é- « prouver l'importunité que les talens mar-

prie avec instance qu'on veuille bien lui accorder la grace qu'il demande, s'il a assez de bonheur pour en etre digne. Mon ami lui répond avec douceur M. de la Fosse, vous ignorez vos talents et vous vous mefiez de vos forces ; croyez moi, vous en scavez plus que nous, nous vous trouvons capable d'honorer notre Academie ; faites les demarches necessaires, nous vous regardons comme un des notres. Il se retira fit ses visites et fut agreé aussitot. » Cat. de Lorangère.—Voici le procès-verbal d'admission qu'a donné l'*Histoire des Peintres*, d'après les registres de l'Académie : « ...... L'Academie après avoir pris les suffrages en la manière accoutumée, elle a reçu le dit sieur Watteau academicien, pour jouir des privileges attachés à cette qualité, et qu'il a promis, en pretant serment entre les mains de M. Coypel ecuyer, premier peintre du roi et de S. A. R. Monseigneur le duc dOrleans, president, etant a l'assemblée. *Quant au present pecuniaire, il a été modéré a la somme de* 100 *livres.* »

« qués causent souvent dans les grandes
« villes, ou les demi-connoisseurs et les
« desœuvrés abondent et s'empressent a s'in-
« troduire dans les cabinets et dans les ate-
« liers. Et pourquoi faire? Pour y déraison-
« ner sans cesse et pour troubler et inter-
« vertir ces méditations et ces recherches
« qui seules font le bon ouvrage. Le mieux
« qui leur puisse arriver est de louer mal.
« Car la louange en face est leur grand
« rôle. Quel tourment, quel ennui pour un
« homme d'art de voir arriver et s'établir
« chez lui de pareils personnages sans pou-
« voir s'en défaire! Car ils sont tenaces, et
« aussi ardens a se produire que dificiles a
« congédier.

« Leur foule est ordinairement suivie de
« ces brocanteurs, soi disans curieux, qui
« scavent faire païer, aux peintres faciles
« dans leur talent, une espèce d'usage du
« monde qu'ils ont quelquefois cruellement
« acquis. Ils s'emparent des esquisses, se
« font donner les études; et qui pis est pro-
« posent la retouche des croutes qu'ils amas-
« sent en pile; le tout pour avoir un tableau
« complet d'un maitre qui ne leur coute rien
« ou du moins peu de chose. Il n'est sorte de

« souplesses qu'ils n'emploient pour parve-
« nir à ce but.

« Wateau en fut assailli vivement. Il dé-
« méloit aisément ces deux genres d'impor-
« tuns, et les connoissoit a merveilles; et,
« comme il étoit né caustique, il s'en van-
« geoit en peignant le caractère et le manége
« de ceux dont il étoit le plus obsédé. Il n'en
« étoit pas moins leur dupe dans le détail.
« D'ailleurs cette peinture vive qu'il en sca-
« voit faire, ne le consoloit point de l'ennui
« dont a la longue ils finissoient par l'acca-
« bler. Je l'en ai souvent vu peiné au point de
« vouloir tout quiter.

« Il semble que les succès brillants qu'il
« eut dans le public auroient du assés flater
« son amour-propre pour le mettre au dessus
« de ces petits incidens. Mais il étoit fait de
« manière a se dégouter presque toujours de
« ce qu'il faisoit. Je crois qu'une des plus
« fortes raisons de ce dégout, avoit pour
« principe les grandes idées qu'il avoit de la
« Peinture. Car je puis assurer qu'il voïoit
« l'art beaucoup au dessus de ce qu'il le pra-
« tiquoit. Cette disposition le rendoit en tout
« fort peu prévenu pour ses ouvrages. Le
« prix qu'il en retiroit ne le touchoit pas da-

« vantage, et étoit fort au dessous de ce qu'il
« auroit pu en retirer. C'est qu'il n'aimoit
« point l'argent, et qu'il n'y étoit nullement
« attaché. Ainsi il n'étoit pas même soutenu
« par cet amour du gain, si puissant sur tant
« d'autres. Je vais en rapporter un exemple,
« et qui vous prouvera son indiférence sur
« l'un et l'autre de ces points.

« Un perruquier lui apporta une perruque
« naturelle, qui n'avoit rien de recomman-
« dable, mais dont cependant il fut enchanté.
« Elle lui parut le Chef-d'œuvre de l'imita-
« tion de la nature. Certainement, ce n'étoit
« pas celui de la nature frizée : car je la vois
« d'ici dans toute sa longueur et toute sa plat-
« titude. Il en demanda le prix; mais le per-
« ruquier, plus fin que lui, l'assura qu'il
« seroit trop content s'il vouloit lui donner
« quelque chose de sa facon. Quelques études
« l'auroient satisfait. Wateau crut n'avoir
« jamais fait un si bon marché, et propor-
« tionnant son présent au bonheur de sa
« possession, il lui donna deux petits tableaux
« pendans, et peut être des plus piquans qu'il
« ait fait. J'arrivai peu de tems après la
« conclusion de cette bonne affaire. En vé-
« rité il en avait du scrupule. Il vouloit en-

« core faire un tableau pour le Perruquier, « et ce fut avec peine que je rassurai sa con- « science [1].

« En même tems qu'il étoit né caustique, « il étoit né timide, deux choses que la na- « ture ne réunit pas ordinairement. Il avoit « de l'esprit, et quoiqu'il n'eut point reçu « d'éducation, il avoit de la finesse, et même « de la délicatesse pour juger de la musique « et de tous les ouvrages d'esprit. La lec- « ture etoit son plus grand délassement. Il « savoit mettre a profit ce qu'il avoit lu; et « quoiqu'en général il démêlat et rendit a « merveilles les ridicules de ceux qui ve- « noient l'interrompre, je l'ai déja dit, il « étoit foible, et se laissoit surprendre fa- « cilement.

« Ce fut ce qui donna occasion a son avan- « ture avec un Peintre en miniature que vous « me dispenserés de vous nommer. Cet homme « parloit assés bien, mais trop abondamment « de la Peinture. Apparamment qu'il s'etoit

[1] Gersaint dit: « ..... et son desintéressement étoit si grand, que plus d'une fois il s'est fâché vivement contre moi, pour lui avoir voulu donner un prix raisonnable de certaines choses que par générosité il refusoit. » (*Cat. de Lorangère.*)

« contraint sur la parole le jour qu'il fut chez
« WATEAU ou que celui-ci, pour racourcir
« l'importunité, n'avoit cherché qu'à s'en
« debarasser; car il scut lui tirer un tableau,
« comme Patelin tire la pièce de drap de
« M. Guillaume.

« CE MINIATURISTE etoit si persuadé de son
« mérite, qu'il s'arrogeoit la perfection et la
« réussite des plus beaux ouvrages, par les
« conseils qu'il prétendoit avoir donné a
« leurs auteurs, et la facon dont il disoit les
« avoir conduits sur l'accord, l'harmonie et
« la disposition. Il ne s'adressoit pas mal
« pour se faire honneur. Car il choisissoit
« Messieurs de Troy, de Largilliere et Rigaud,
« qui dans ce tems étoient dans toute leur
« force. J'etois jeune. Il ne se méfioit pas de
« moi. Il ignoroit même mon gout pour la
« Peinture. Un jour, avec la confiance et le
« faux enthousiasme d'un bavard, quand on
« lui donne audience, il parla pendant plus
« de deux heures des corrections qu'il avoit
« fait faire a ces grands hommes, et de la dé-
« férence qu'ils avoient pour la justesse de
« son gout. Je fus indigné de son orgueil et
« de sa sufisance; mais toute bonne qu'étoit
« la cause a défendre, je n'osai parler : je ne

« me sentis pas assez fort, et je ne voulus
« point ajouter ma défaite au triomphe que
« lui assuroient l'abondance de ses paroles,
« et l'ignorance de ses auditeurs.

« Quelques jours après causant avec Wateau
« sur le malheur des artistes, qui sont injuste-
« ment déchirés, et qui souvent éprouvent la
« peine d'une mauvaise impression donnée
« aux sots et aux ignorants, qui composeront
« toujours le plus grand nombre, je lui fis le
« recit de la conversation que j'avois entendue
« et je lui en nommai l'auteur. Si je l'avois
« sçû d'un tel caractère, me dit-il, je ne lui
« aurois pas donné un tableau ces jours ci.
« Alors il me conta tres plaisamment ce qui
« lui étoit arrivé avec ce même homme, bien
« résolu d'en faire son profit.

« Au bout de quelque tems, il vint voir
« Wateau, le remercia du magnifique présent
« qu'il lui avoit fait, l'éleva fort au dessus des
« plus grands ouvrages; et ajouta que cepen-
« dant, après l'avoir examiné avec soin, il
« avoit remarqué plusieurs corrections qu'il y
« croïoit necessaires. Wateau, interieurement
« charmé de le voir s'enferrer de lui même,
« lui dit qu'il les feroit avec plaisir. L'autre
« repliqua que s'il vouloit les faire sous ses

« yeux, il le conduiroit. Wateau y consentit
« Celui la, flatté d'une docilité dont il doutoit
« peut etre en arrivant, tira le tableau qu'il
« avoit apporté à tout hazard sous son man-
« teau; et Wateau, d'un grand sens froid, prit
« de l'huile d'aspic, et ne le fit pas attendre
« pour lui rendre la toile ou le bois d'une
« netteté charmante. Il voulut se facher, mais
« Wateau lui parla ferme, et vangea par mer-
« veille les grands hommes dont il lui fit sen-
« tir la supériorité; ajoutant qu'il ne lui con-
« venoit pas d'en parler comme il faisoit.

« Je ne crois pas qu'une si bonne leçon l'ait
« corrigé; mais je scais qu'il étoit asses con-
« noisseur, et asséz attentif a ses interets pour
« avoir regretté toute sa vie la perte d'un
« morceau que l'auteur qui ne se louoit pas
« ordinairement, m'a dit n'etre pas un de ses
« plus mauvais. Tout ce que je puis dire c'est
« que jamais il n'a eu autant de plaisir a faire
« aucun tableau qu'il en eut a effacer celui la.

« Jouissant d'une agreable reputation, il
« n'avoit d'autre ennemi que lui même, et
« certain esprit d'instabilité qui le dominoit.
« Il n'etoit pas sitot établi dans un logement
« qu'il le prenoit en déplaisance. Il en chan-
« geoit cent et cent fois, et toujours sous des

« prétextes que par honte d'en user ainsi il
« s'étudioit a rendre spécieux. La ou il se
« fixoit le plus, ce fut en quelques chambres
« que j'eus en diferens quartiers de Paris, qui
« ne nous servoient qu'à poser le modelle, a
« peindre et a dessiner. Dans ces lieux uni-
« quement consacrés à l'art, dégagé de toute
« importunité, nous éprouvions lui et moi,
« avec un ami commun que le même gout
« entrainoit la joie pure de la jeunesse, jointe
« à la vivacité de l'imagination, l'une et l'au-
« tre unies sans cesse aux charmes de la Pein-
« ture. Je puis dire que ce WATEAU, si sombre,
« si atrabilaire, si timide, et si caustique par-
« tout ailleurs n'etoit plus alors que le WA-
« TEAU de ses tableaux : c'est a dire l'auteur
« qu'ils font imaginer agréable, tendre et
« peut être un peu berger.

« CE FUT dans ces retraites que je reconnus
« pour mon profit combien WATEAU pensoit
« profondément sur la Peinture, et combien
« son exécution étoit inférieure a ses idées.
« En effet, n'aïant aucune connoissance de
« l'anatomie, et n'aïant presque jamais des-
« siné le nud, il ne scavoit ni le lire, ni l'ex-
« primer; au point même que l'ensemble
« d'une Academie lui coutoit et lui deplaisoit

« par conséquent. Les corps des femmes exi-
« geant moins d'articulation lui étoient un
« peu plus faciles. Cela revient a ce que j'ai
« déja observé ci dessus que les dégouts qu'il
« prenoit si souvent pour ses propres ouvra-
« ges, partoient de la situation d'un homme
« qui pense mieux qu'il ne peut executer.

« En particulier cette insufisance dans la
« pratique du dessein le mettoit hors de por-
« tée de peindre ni de composer rien de hé-
« roïque ni d'allégorique encore moins de
« rendre les figures d'une certaine grandeur.
« Les quatre Saisons qu'il a peintes dans la
« salle a manger de M. Crozat en sont une
« preuve. Elles sont presque demie nature;
« et, quoi qu'il les ait exécutées d'après les
« esquisses de M. de la Fosse, on y voit tant
« de maniere et de secheresse qu'on n'en
« sçauroit dire rien de bon. Ces tableaux ce-
« pendant, ne difèrent de sa facon de traiter
« ses petits sujets que par le nud et par les
« draperies qui sont d'un genre diférent; mais
« cette touche fine et legère, qui fait si bien
« dans le petit perd tout son mérite et devient
« insupportable quand elle est emploiée dans
« cette plus grande étendue qu'il a fallu l'em-
« ploïer ici.

« Au fonds, il en faut convenir, Wateau
« étoit infiniment maniéré. Quoique doué de
« certaines graces, et séduisant dans ses sujets
« favoris, ses mains, ses têtes, son païsage
« même tout s'y ressent de ce défaut. Le gout
« et l'effet forment ses plus grands avantages
« et produisent, il est vrai, d'agréables illu-
« sions d'autant que sa couleur est bonne,
« qu'elle est juste dans l'expression de ses
« etoffes, qui sont dessinées d'une facon pi-
« quante. Il faut dire encore qu'il n'a gueres
« peint que des étoffes de soie toujours sujettes
« a donner des petits plis. Mais ses draperies
« étoient bien jettées, l'ordre des plis était
« vrai parce qu'il les dessinoit toujours sur le
« naturel ; et qu'il ne s'est jamais servi de
« mannequin. Le choix des couleurs locales
« de ses draperies étoit bon, et ne choquoit
« jamais l'accord. Enfin sa touche fine et
« legère donnoit a toute son exécution un air
« piquant et animé. A l'égard de son expres-
« sion je n'en puis rien dire : car il ne s'est
« jamais exposé a rendre aucune passion.

« Cependant M. Crozat qui aimoit les ar-
« tistes, lui offrit sa table et un logement chez
« lui. Il les accepta. Cette belle maison, qui
« renfermoit alors un plus grand nombre de

« trésors pour la Peinture et pour la Curiosité
« que jamais particulier a peut être réuni
« sous sa main, fournit mille nouveaux se-
« cours a WATEAU. Mais ce qui piqua le plus
« son gout ce fut cette belle et nombreuse col-
« lection de Desseins des plus grands maitres
« qui faisoit partie de ces trésors. Il étoit sen-
« sible a ceux de GIACOMO BASSAN. Mais plus
« encore aux études de RUBENS et de VAN
« DYCK. Les belles fabriques, les beaux sites,
« et le feuillé plein de gout et d'esprit des
« arbres du TITIEN et du CAMPAGNOL, qu'il
« voioit, pour ainsi dire, à découvert, le char-
« mèrent. Et, comme il est naturel de voir les
« choses par rapport a l'utilité qu'on en peut
« retirer, il donnoit volontiers la préference à
« ces dernieres parties sur l'ordonnance, la
« composition et l'expression des grands pein-
« tres d'Histoire dont l'objet et les talents
« etoient si eloignés du sien. Il se contentoit
« de les admirer, sans chercher a se les appli-
« quer par aucune étude particuliere, dont
« aussi bien il n'auroit pu tirer beaucoup de
« secours.

« CE FUT LA que nous lui préparions, M. HE-
« NIN, cet ami dont j'ai parlé ci dessus et moi,
« un nombre infini de desseins, d'après les

« Etudes des meilleurs maitres flamans, et « de ces grands Païsagistes Italiens, et que « nous avancions assés pour qu'en y donnant « quatre coups il en avoit l'effet. C'etoit le « servir selon son inclination : car il aimoit en « tout a l'avoir promptement. C'etoit aussi, « je le dirai toujours, la partie de la Peinture « a laquelle il étoit le plus sensible.

« Le genre du petit y conduit a peu de frais. « Un rien en produit ou en altère l'expres- « sion. La chose est au point que quelquefois « on pourroit soupconner le hazard d'en avoir « le principal honneur. Wateau, pour accélé- « rer son effet et son exécution, aimoit a pein- « dre a gras. Cette manœuvre a eu toujours « beaucoup de partisans, et les plus grands « maîtres en ont fait usage. Mais pour l'em- « ploïer avec succès il faut avoir fait de gran- « des et d'heureuses préparations, et Wateau « n'en faisoit presque jamais. Pour y suppleer « en quelque façon, il etoit dans l'habitude, « quand il reprenoit un tableau, de le frotter « indiferement d'huile grasse et de repeindre « par dessus. Cet avantage momentané a par « la suite fait un tort considerable a ses ta- « bleaux : a quoi a encore beaucoup contribué « une certaine malproprete de pratique qui a

« du faire tourner ses couleurs. Rarement il
« nettoïoit sa palette et etoit souvent plusieurs
« jours sans la charger. Son pot d'huile grasse
« dont il faisoit un si grand usage, etoit rem-
« pli d'ordures et de poussiere et melé de
« toutes sortes de couleurs qui sortoient de
« ses pinceaux a mesure qu'il les y trempoit.
« Combien cette maniere de proceder n'etoit
« elle point eloignée des soins extraordinaires
« qu'ont pris certains peintres Hollandois
« pour travailler proprement. L'on cite entre
« autres sur ce point GERARD DOUW et l'on re-
« marque qu'il broioit ses couleurs sur une
« glace, qu'il prenoit des precautions infinies
« pour empecher qu'elles fussent alterées par
« le moindre atôme de poussiere et nettoioit
« toujours lui-même sa palette et jusqu'a la
« hante de ses pinceaux, ce que le dernier
« auteur de la Vie des peintres a plaisamment
« entendu de son manche a balai, trompé par
« la double signification du mot hollandois
« qui suivant l'endroit et les circonstances ou
« on l'emploie, signifie tantot une hante de
« pinceau, tantot un manche a balai, mais
« qui ne devoit pas faire d'equivoque ici.

« AU RESTE je ne crois pas que vous regar-
« diés ces details comme des minuties. Ils

« m'ont paru necessaires a rapporter pour « recommander ce soin et cette proprete dans « l'Emploi des couleurs : Condition trop es- « sentielle pour la conservation et la durée « des tableaux, pour n'en point relever hau- « tement le defaut a ceux qui y ont manqué « aussi fortement qu'a fait WATEAU. C'etoit sa « paresse et son indolence qui l'y conduisoient « encore plus que certaine vivacité que le « desir et même le besoin de jetter prompte- « ment sur la toile quelque effet conçu peut « inspirer. Il en etoit saisi quelquefois mais « beaucoup moins que du plaisir de dessiner. « Cet exercice avoit pour lui un attrait infini, « et quoique la plupart du tems la figure qu'il « dessinoit d'apres le naturel n'avoit aucune « destination determinée, il avoit toute la « peine du monde a s'en arracher.

« JE DIS que le plus ordinairement il dessi- « noit sans objet. Car jamais il n'a fait ni es- « quisse ni pensée pour aucun de ses tableaux « quelques legeres et quelque peu arretées « que c'a pù etre. Sa coutume étoit de dessi- « ner ses etudes dans un livre relié, de facon « qu'il en avoit toujours un grand nombre « sous sa main [1]. Il avoit des habits galans et

[1] Watteau laissa en mourant une grande quantité

« quelques uns de comiques dont il revetoit
« les personnes de l'un et de l'autre sexe selon
« qu'il en trouvoit qui vouloient bien se tenir

de dessins: Il les légua à quatre de ses amis : M. de Julienne, l'abbé Haranger, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, MM. Hénin et Gersaint. (*Cat. de Lorangère.*) M. de Julienne, fort grand amateur des dessins de Watteau,—il y en eut près de 400 à sa vente—M. de Julienne, qui ne manqua jamais à la gloire de son ami mort, voulut que Watteau fût montré tout entier au public. Il fit graver un recueil de ses dessins et écrivit en tête : « On ne s'est guère avisé de faire graver les études des peintres... Cependant on espère que le public verra d'un œil favorable les desseins du célèbre Watteau qu'on luy présente ici, ils sont d'un goust nouveau : ils ont des graces tellement attachées à l'esprit de l'auteur qu'on peut avancer qu'ils sont inimitables. » Cet éloge n'est que justice. Le crayon de Watteau n'a pas de maître. Quelle liberté ! quelle aisance ! quelle accent ! quelle grande allure dans l'aimable ! quel badinage de génie ! L'adorable main ! qui attrapait au vol la vie, la lumière, la grâce, le mouvement, et les jetait, toutes vives, au papier ! Quel don, pour être Watteau jusque dans un bout d'étude, jusque dans le hasard du croquis, jusque dans le rien ! Et quels tableaux, ces jeux de la sanguine grasse et rouge, du blanc, de la pierre d'Italie, sur un papier chamois : chefs-d'œuvre d'un moment et d'un coup d'œil, confidences du peintre qui le feront éternellement aimer !

« et qu'il prenoit dans les attitudes que la « nature lui presentoit, en preferant volon- « tiers les plus simples aux autres. Quand il « lui prenoit en gré de faire un tableau il « avoit recours a son recueil. Il y choisissoit « les figures qui lui convenoient le mieux « pour le moment. Il en formoit ses groupes « le plus souvent en consequence d'un fonds « de paysage qu'il avoit concu ou preparé. « Il etoit rare même qu'il en usat autrement.

« Cette façon de composer qui n'est assu- « rement pas a suivre, est la veritable cause de « cette uniformité qu'on peut reprocher aux « tableaux de Wateau. Independamment de « ce que sans s'en appercevoir il repetoit tres « souvent la même figure; ou parce qu'elle « lui plaisoit, ou parce qu'en cherchant c'avoit « été la premiere qui s'etoit presentee a lui. « C'est encore ce qui donne aux estampes gra- « vées d'après lui une espece de monotonie et « de rapport general qui n'en permettent « nullement la quantite. En un mot a la re- « serve de quelques uns de ses tableaux tels « que l'Accordée ou la noce de village, le Bal, « l'Enseigne faite pour le sieur Gersaint [1],

[1] « A son retour à Paris, qui étoit en 1721, dans les premieres années de mon etablissement, il vint chez

« l'Embarquement de Cythère, qu'il a peint
« pour sa reception dans votre Academie et
« qu'il a repetée, ses compositions n'ont au-
« cun objet. Elles n'expriment le concours
« d'aucune passion et sont par consequent
« depourvues d'une des plus piquantes par-
« ties de la peinture, je veux dire l'action.
« Elle seule comme vous scavés Messieurs
« peut communiquer à votre composition

moi me demander si je voulois bien le recevoir et lui permettre, pour se *dégourdir les doigts*, ce sont ses termes, si je voulois bien, dis-je, lui permettre de peindre un plafond que je devois exposer en dehors; j'eus quelque repugnance a le satisfaire, aimant beaucoup mieux l'occuper à quelque chose de plus solide; mais, voyant que cela lui feroit plaisir, j'y consentis. L'on scait la reussite qu'eut ce morceau; le tout étoit fait d'apres nature, les atitudes en etoient si vraies et si aisées; l'ordonnance si naturelle; les groupes si bien entendus qu'il attiroit les yeux des passans; et même les plus habiles peintres vinrent à plusieurs fois pour l'admirer: ce fut le travail de huit journées encore n'y travailloit-il que les matins, sa santé delicate ou pour mieux dire sa foiblesse, ne lui permettant pas de s'occuper plus longtemps. C'est le seul ouvrage qui ait un peu aiguisé son amour-propre; il ne fit point difficulté de me l'avouer. M. de Julienne le possède actuellement dans son cabinet et il a ete gravé par ses soins. » (*Catalogue de Lorangère.*)

« surtout dans l'Heroique ce feu sublime qui
« parle a l'Esprit, le saisit, l'entraine et le
« remplit d'admiration.

« N'oublions point de remarquer ici que « Wateau ne fut reçu en votre Academie que « plus de cinq ans apres y avoir été agréé ; « c'est a dire le 28 aout 1717. Son indolence « a faire et a fournir le tableau requis pour « consommer cet ouvrage fut la seule cause « de ce retardement. Il avoit même fallu plu- « sieurs citations pour le mettre en regle a « cet egard.

« Les agrements et les commodités sans « nombre qu'il trouva chez M. Crozat, ne pu- « rent empêcher qu'il ne se degoutat encore « de ce desirable sejour[1]. Il en sortit pour « aller demeurer avec M. Vleughels son ami « qui depuis est mort, directeur de l'Acade- « mie de Rome. Mais il en emporta un fonds « precieux de connoissances qu'il s'y etoit « fait par cette etude assidue et reflechie des

[1] « L'amour de la liberte et de l'independance le fit sortir de chez M. de Crozat; il voulut vivre à sa fantaisie et même obscurement : il se retira chez mon beau-pere dans un petit logement et defendit absolument de decouvrir sa demeure a ceux qui la demanderoient. » (*Catalogue de Lorangère.*)

« desseins des grands maitres. Ses ouvrages « ont donné dans la suite de sa vie d'amples « preuves de cette augmentation de scavoir.

« Cependant frappé de la malheureuse in- « constance d'un homme de ce merite j'etois « faché de voir que sa legereté ne lui permet- « toit pas de jouir d'aucun bien-etre present « et en bannissoit même toute esperance pour « l'avenir. Je remarquois avec une veritable « peine qu'il etoit continuellement la dupe de « tout ce qui l'entouroit. Et en cela d'autant « plus a plaindre que son esprit demeloit tout « tandis que sa faiblesse l'emportoit, enfin « que la delicatesse de son temperamment « augmentoit de jour en jour et tendoit a un « deperissement capable de le mettre fort mal « a son aise. Je lui representai sur tout cela « qu'il avoit de bons amis, mais que l'usage « du monde apprenoit le peu de fonds qu'il « falloit faire sur les hommes quand on eprou- « voit l'adversité. J'ajoutai que ceux qui pen- « soient plus dignement pouvoient mourir. « J'emploïai toutes les raisons que sa situation « ne fournissoit que trop a mon amitié. Je « les appuïai même sur le gout de l'indepen- « dance que la nature sembloit lui avoir im- « primé, et que pour l'ordinaire les talens se

« plaisent asses a adopter... A tout ce beau
« sermon je n'eus d'autre reponse que celle-ci,
« a la verité apres un remerciment personnel :
« LE PIS ALLER, N'EST-CE PAS L'HOPITAL? ON N'Y
« REFUSE PERSONNE. J'avoue que je restai tout
« court a cette solution et que je gardai le
« silence. J'eus lieu de me flater cependant
« que mes representations n'avoient point
« absolument porté a faux et qu'elles avoient
« du moins fait en lui une de ces impressions
« qui pour etre sourdes pendant quelque
« tems n'en sont pas moins fructueuses dans
« la suite. Car il eut plus d'attention a ses
« affaires et dans l'occasion consulta des amis
« eclairés tels que M. DE JULIENNE [1] qui lui

[1] A l'appui de cette bonne amitié de Watteau et de M. de Julienne, nous empruntons aux *Archives des Arts* trois précieuses lettres de Watteau à M. de Julienne, publiées sur copies; et le public ne se fâchera pas que nous empruntions à la suite une autre lettre de Watteau à Gersaint :

*A M. de Julienne de la part de Watteau, par exprès.*

De Paris, le 3 de mai.

Monsieur !

Je vous fais le retour du grand tome premier de lecrit de Leonardo de Vincy, et en mesmes temps je vous en fais agreer mes sinceres remerciements. Quand aux lettres en manuscrit de P. Rubens, je les

« sauva et lui conserva des effets que sa suc-
« cession a recueilli, et qui sans compter les
« desseins qu'il laissa a ses amis se sont montés
« a plus de neuf mille livres.

« Mais son instabilité naturelle l'aiant en-

garderai encore devers moi, si cela ne vous est pas trop désagreable, en ce que je ne les ai pas encore achevees! Cette douleur au cote gauche de la tête ne m'a pas laissé someiller depuis mardi et Mariotti veut me faire prendre une purge des demain au jour, il dit que la grande chaleur qu'il fait l'aidera à souhait. Vous me rendrez satisfait au dela de mon souhait, si vous me rendez visite d'ici à dimanche; je vous montrerai quelques bagatelles comme les paisages de Nogent que vous estimés assez par cette raison que j'en fis les pensees en presence de madame de Julienne à qui je baise les mains tres respectueusement.

Je ne fais pas ce que je veux, en ce que la pierre grise et la pierre de sanguine sont fort dures en ce moment, je n'en puis avoir d'autres. A. Watteau.

*A Monsieur de Julienne, de la part de Watteau.*

De Paris, le 3 de septembre.

Monsieur!

Par le retour de Marin qui m'a apporté la venaison qu'il vous a pleu m'envoier dès le matin, je vous adresse la Toile ou j'ai peinte la teste du sanglier et la teste du renard noir, et vous pourrez les depêcher vers M. de Losmenil, car j'en ai fini pour le moment. Je ne puis m'en cacher, mais cette grande toile me

« core fait quiter M. Wleughels il ne faisoit
« plus qu'errer de differens cotés. Elle le li-
« vroit aussi chaque jour a des connoissances
« nouvelles. Le malheur voulut que parmi
« celles-ci, il s'en trouva qui lui exagererent

resjouit et j'en attends quelque retour de satisfaction de vostre part et de celle de madame de Julienne qui aime aussi infinîment ce sujet de chasse comme moi-mesme. Il a fallu que Gersaint m'ammenat le bon homme La Serre pour agrandir la toile au costé droit, ou j'ai ajousté les chevaux dessous les arbres car j'y eprouvais de la gesne depuis que j'y ai ajousté tout ce qui a esté decidé ainsi. Je pense reprendre ce coste la dès lundi a midi passé, parceque dès le matin je m'occupe des pensées à la sanguine. Je vous prie ne pas m'oublier anvers madame de Julienne à qui je baise les mains. A. Watteau.

*A Monsieur de Julienne.*

Monsieur !

Il a pleu à Monsieur l'Abbé de Noirterre de me faire l'envoi de cette toile de Rubens où il ya les deux testes d'anges, et au dessous sur le nuage cette figure de femme plongée dans la contemplation. Rien n'auroit seu me rendre plus heureux assurement si je ne restois persuadé que c'est par l'amitié qu'il a pour vous et pour M. votre neveu, que Monsieur de Noirterre se dessaisit en ma faveur d'un aussi rare peinture que celle-la. Depuis ce moment ou je l'ai reçue, je ne puis rester en repos, et mes yeux ne se lassent pas de se retourner vers le pupitre ou je l'ai placée

« le sejour de l'Angleterre avec ce fol enthou-
« siasme, qu'on ne trouve en bien des gens
« que parce qu'ils n'y ont jamais voïagé. Il
« ne lui en falloit pas davantage pour diriger
« sur ce païs le desir qui le dominoit sans

comme dessus un tabernacle !! on ne sauroit se persuader facilement que P. Rubens aie jamais rien fait de plus achevé que cette toile. Il vous plaira, Monsieur, d'en faire agreer mes veritables remerciemens a Monsieur l'abbe de Noirterre jusques a ce que je puisse les luy adresser par moy-mesme. Je prendrai le moment du messager dOrleans prochain pour lui escrire et lui envoier le tableau du Repos de la sinte Famille que je lui destine en reconnoissance.

Votre bien attache amy et serviteur, Monsieur!!

A. WATTEAU.

*A Monsieur Gersaint, marchand sur le pont Notre-Dame de la part de Watteau.*

Mon ami Gersaint,

Oui, comme tu le désires, je me rendrai demain à diner, avec Antoine de la Roque, chez toi. Je compte aller à la messe à dix heures à Saint-Germain-de-Lauxerrois ; et assurement je seroi rendu chez toi a midi, car je n'auroi avant qu'une seule visite a faire a l'ami Molinet qui a un peu de pourpre depuis quinze jours.

En attendant, ton amy

A. WATTEAU.

« cesse de changer de lieu. Il partit en 1719,
« arriva à Londres, y travailla, mais s'y de-
« plut bientot, par la triste vie qu'etant etran-
« ger sans parler ni entendre la langue, il y
« menoit necessairement. Cependant quoique
« francois, il y fut asses accueilli, et ne laissa
« pas de faire ses affaires du cote de l'utile.
« Mais au bout d'environ un an, les brouil-
« lards et la fumée du charbon de terre qu'on
« y respire, altererent en lui une santé que
« dans la verité un air plus pur ne nous au-
« roit jamais conservée long tems : car des
« avant le voïage il avoit la poitrine attaquée [1].
« Il revint donc en France et a Paris.

[1] On trouve dans l'Œuvre de Watteau de la Bibliothèque impériale une planche curieuse, dessinée à Londres par lui, et gravée seulement en 1739 par Arthur Pound. C'est le portrait du docteur Misaubin, un docteur long comme une maladie, tenant de la main droite un tricorne d'où s'échappe le long crêpe dans lequel Hoffmann fera trébucher le conseiller Krespel ; tout autour du maigre docteur, des tombeaux des sarcophages et un terrain semé de têtes de mort. Mariette a écrit au bas, de sa fine et calomnieuse plume : « C'étoit un chirurgien françois réfugié en Angleterre, grand charlatan qui se vantoit d'avoir des pilulles, remède immanquable contre la v...., lui seul en étoit persuadé, car, avec ces

« L'Age et les maladies ont rarement servi
« a diminuer nos defauts. Wateau plus vieux
« qu'un autre par le caractere de son esprit
« et toujours plus malade depuis son retour
« devint encore plus incommode a lui même
« qu'il ne l'avoit jamais été. Les lieux qui au-
« tre fois lui plaisoient le plus, les hommes, ses
« amis même lui devinrent insupportables.
« Il imagina que l'air de la campagne lui fe-
« roit du bien. L'abbe Haranger qui étoit du

pilulles qui devoient faire, à ce qu'il disoit, la fortune de sa famille après sa mort, notre docteur étoit misérable et périssoit de faim. Watteau qui peut-être avoit éprouvé l'insuffisance du remède dessina cette charge dans un caffé pendant son séjour à Londres. » Eh! non, ce n'est pas ce que vous voudriez bien dire, charitable Mariette; c'est l'innocente plainte d'un pauvre diable de corps très-vertueux contre l'insuffisance de la médecine. C'est, reprise par Watteau, la triste plaisanterie de Molière qui se meurt, jouant les médecins. Mourant, Watteau armera encore ses crayons contre le corps guérisseur qui ne défend de la mort ni les poèmes commencés, ni les tableaux ébauchés. A Nogent, le voilà, bien malade, qui crayonne la Faculté bâtée, dans le cortége de ces amusants Purgons, qui font tant rire les enfants; et il ne laisse échapper le cri de son mal, de ses douleurs, de son agonie, qu'au bas de la caricature :

« Qu'ai-je fait, assassins maudits? »

« nombre de ces derniers lui fit preter par
« M. Le Fevre alors intendant des Menus et
« et aujourd'hui un de vos honoraires sa
« maison de Nogent auprés de Vincennes. Au
« point ou etoit venu sa maladie il n'y fit que
« languir et toutes fois meditoit encore un
« nouveau changement qu'il eut executé si
« ses forces l'avoient pu permettre. Il vou-
« loit aller reprendre son air natal. On
« pourroit ne le point accuser d'inconstance
« par rapport a ce dernier projet. C'est presque
« toujours la ressource finale des malades de
« langueur; ressource autorisée, même pro-
« voquée par les medecins, quand ils ne sca-
« vent plus que dire lorsque la proposition
« des eaux ou les eaux elles memes n'ont pas
« reussi. La mort ne lui en laissa pas le tems
« et l'enleva le 18 juillet 1721, agé de 37 ans [1].

[1] La mort de Watteau laissa un regret au cœur de ses amis, les amateurs. M. de Julienne plaça en tête des eaux-fortes d'après les dessins de Watteau, une notice pieuse. Crozat écrivait le 11 août 1721 à la Rosalba. « Nous avons perdu le pauvre Watteau qui a fini ses jours le pinceau a la main. Ses amis qui doivent publier un discours sur sa vie et son rare merite, ne manqueront pas de rendre hommage au portrait que vous lui avez fait a Paris, quelque tems avant sa mort. » Watteau avait retrouvé dans la Ro-

« Il mourut avec tous les sentimens de reli-

salba, l'accent et la couleur de ces maîtres vénitiens qu'il aurait voulu voir chez eux ; et le 20 septembre 1719, il faisait écrire par son ami Vleughels à la Vénitienne.—« Nous avons ici beaucoup d'appreciateurs qui estiment infiniment votre talent... Un excellent homme , M. Watteau duquel vous aurez sans doute entendu parler a le plus grand desir de vous connaître , et d'avoir un petit ouvrage de votre main , en echange il vous enverroit un des siens, ou s'il ne pouvoit l'equivalent... C'est mon ami, il demeure avec moi, il me prie de vous presenter ses respects les plus humbles et desire une réponse favorable.» La Rosalba fit mieux que ce que pouvait attendre Watteau ; elle vint à Paris et fit le portrait de Watteau. *Diario da Rosalba Carriera*, Venezia, 1793. Ce portrait fut vendu en 1769 a la vente de Lalive de Jully, 123 livres. —Mariette seul écrivait sèchement et sans amitié : « Antoine Vatteau, né a Valenciennes, en 1684, est mort en 1721. Après être sorti de chez Gillot, il entra chez Claude Audran, célèbre peintre d'ornements qui, en qualité de concierge , demeuroit au Luxembourg, et qui se servoit utilement de Watteau pour enrichir de ses figures agréables les compositions d'ornements dont il fournissoit les desseins; et pendant ce temps la Watteau eut occasion de voir et d'etudier les peintures de Rubens qui sont au Luxembourg d'en connoitre la magie, et de la faire passer dans ses tableaux, alors il put se produire et montrer tout ce qu'il valoit. Son genre de peindre fut gouté, il fut reçu avec applaudissements a l'Academie, chacun s'empressa pour avoir de ses ouvrages ; M. Crozat le

« gion qu'on pourroit desirer et les derniers

jeune lui proposa de peindre un appartement chez lui et Watteau l'accepta d'autant plus volontiers qu'il crut ne devoir pas perdre une si belle occasion qui le mettoit a portée de puiser de nouvelles connoissances dans les desseins et les tableaux des grands maitres dont cette maison étoit remplie. Il n'y demeura pourtant pas longtems. Son inconstance lui faisoit changer de domicile a chaque instant. Il demeuroit avec Vleugels dans la maisou du neveu de M. Le Brun sur les fossés de la Doctrine chrétienne, lorsque des idées de fortune le firent passer a Londres où il travailla peu et dont il revint trainant avec lui l'ennui, et le degout qui l'accompagnoient partout. Une santé absolument delabrée ; le spectacle affreux d'une mort prochaine aggraverent ses maux, il se retira chez un ami au village de Nogent, près Vincennes, et il y mourut. Une des personnes avec laquelle il fut lié le plus intimement fut M. de Julienne, qui pendant un tems, posséda lui seul presque tous les tableaux qu'avoit peints Watteau. Ce peintre mettoit de la finesse dans son dessein sans avoir jamais pu dessiner de grande manière. La touche de son pinceau de meme que celle du crayon est des plus spirituelles, les tours de ses figures des plus agréables, ses expressions assez communes mais gracieuses, sa couleur brillante, son travail leger. Il eut un malheur ce fut celui de se dégouter trop aisement de ce qu'il avoit fait. On lui a vû effacer des parties de tableaux heureusement pensées et aussi heureusement exécutées pour leur substituer quelquefois d'autres choses fort inférieures. Il n'était

« jours de sa vie il s'occupa a peindre un point curieux avec propreté, et cela joint au trop grand usage qu'il fit de l'huile grasse, a beaucoup nui a ses tableaux. Presque tous ont perdu. Ils ne sont plus du ton qu'ils avaient lorsqu'ils sont sortis de ses mains. » Note manuscrite de l'*Abecedario* de Mariette. Bibl. Imp. Cabinet des estampes.

Le *Mercure*, qui ne s'occupait guère de la mort des artistes, enregistra en ces termes la mort de Watteau, août 1721 «... Le gracieux et elegant peintre dont nous annonçons la mort étoit fort distingué dans sa profession. Sa mémoire sera toujours chère aux vrais amateurs de la peinture. Rien ne le prouve mieux que le prix excessif auquel sont aujourd'hui ses tableaux de chevalet et petites figures. »

Plus de vingt ans après la mort de Watteau, ce que le *Mercure* appelle prix excessif n'avait guère monté. A la vente de Quentin de Lorangère (1744), *Un concert* de 2 pieds 10 pouces 1/2 de large sur 2 pieds de haut fut vendu 361 liv. *Un Jeu d'enfants*, original de Watteau, de 2 pieds 2 pouces 3/4 de large, sur un pied 8 pouces 1|2 de haut fut adjugé 46 liv.—Un petit tableau peint sur bois représentant une scène de tragédie de 8 pouces et demi de large sur 6 pouces et demi de haut n'atteignit que 37 liv. 5 sols, a la vente du chevalier de La Roque (1745).—*Les Fatigues* et *Délassements de la guerre* gravés par Crépy, furent adjugés à Gersaint pour 680 liv. à la vente de M. de Julienne (1767). *Les Fêtes vénitiennes*, gravées par Cars, vendues 2615 liv. *La Sérénade italienne*, gravée par Scotin 1051. *L'Amour désarmé*, gravé par Audran, 499 livres 19 sols. *Un mezzetin jouant de la guitare dans un jardin* 700 livres un sol. *Le*

« ne croïoit pas asses eloignés de ce genre,
« pour avoir la satisfaction de les bruler ; ce
« qu'il fit.

« Au reste il etoit de moïenne taille, il
« n'avoit point du tout de phisionomie, ses
« yeux n'indiquoient ni son talent ni la viva-
« cité de son esprit. Il etoit sombre, melan-
« colique comme le sont tous les atrabilaires,
« naturellement sobre et incapable d'aucun
« excès. La pureté de ses mœurs lui permet-
« toit a peine de jouir du libertinage de son
« esprit, et on s'en apercevoit rarement dans
« ses discours [1].

« M. l'abbé Fraguier si connu par son es-
« prit et son gout pour les lettres a honoré la
« memoire de Wateau par une epitaphe en

[1] Voici le portrait que fait de Watteau Gersaint : « Watteau etoit de moyenne taille, et d'une foible constitution, il avoit le caractere inquiet et changeant, il etoit entier dans ses volontes, libertin d'esprit, mais sage de mœurs ; impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et reservé avec les inconnus, bon mais difficille ami ; misantrope, même critique malin et mordant, toujours mecontent de lui même et des autres et pardonnant difficilement; il aimoit beaucoup la lecture ; c'etoit l'unique amusement qu'il se procuroit dans son loisir ; quoique sans lettres il decidoit assez sainement d'un ouvrage

« vers latins que je vais avoir la satisfaction
« de deposer ici. Il me l'avoit donnée ne pre-
« voyant pas l'usage que je puis en faire au-
« jourd'hui, j'en avois fait present a M. DE
« JULIENNE pour la rapporter à la fin de son
« abregé de la vie de WATEAU. Elle est digne
« de vos fastes et je la joins ici comme un
« bien qui vous appartient. Cependant elle a
« ete faite avec quelques circonstances que je
« crois devoir vous communiquer.

« LES ouvrages de WATEAU plaisoient gene-
« ralement a tout le monde, etant a la mode,
« cela n'est pas etonnant. Mais il est des
« hommes d'un ordre superieur dont il est
« toujours glorieux d'avoir merité le suffrage.
« Celui dont il s'agit ici le sera a jamais a la
« memoire de WATEAU. Pendant qu'il vivoit,

d'esprit. » — (*Cat. de Lorangère.*) — Voici le portrait que fait deWatteau, M. de Julienne : « Watteau etoit de moyenne taille et de constitution foible, il avoit l'esprit vif et pénétrant, et les sentimens élevés, il parloit peu, mais bien et écrivoit de même, il méditoit presque toujours; grand admirateur de la nature et de tous les maitres qui l'ont copiée, le travail assidu l'avoit rendu un peu mélancolique. D'un abord froid et embarrassé, ce qui le rendoit quelquefois incommode à ses amis et souvent à luy même, il n'avoit point d'autre défaut... »

« j'avois souvent vu ses ouvrages exciter en
« M. l'abbé FRAGUIER un certain ravissement
« qui prouvoit bien l'etendue et la sagesse
« de son gout. Sa profonde erudition en ce
« qui concerne la peinture ancienne et tout
« ce qu'elle offre de sujets d'admiration, ne
« l empechoit pas de rendre justice et d'etre
« sensible aux talens de ce maitre moderne.
« A sa mort je fus temoin des regrets qu'il
« en fit, et de l'eloge sur lesquels il les fondit,
« en presence de plusieurs dignes amis qui
« s'assembloient ordinairement chez lui,
« eloge prononcé avec une si grande abon-
« dance de sentiment qu'elle me saisit et
« me porta a lui dire avec chaleur que s'il
« vouloit bien l'ecrire WATEAU etoit im-
« mortel.

« IL Y consentit mais exigea de moi que
« pour y proceder avec plus de justesse je
« lui donnasse une espece de cannevas des
« points essentiels et distinctifs du merite de
« Wateau. Charmé de procurer a un artiste
« que j'avois aimé, l'honneur d'etre celebré
« par un scavant d'un gout si reconnu, j'ecri-
« vis succinctement ce que sa modestie vou-
« lut bien m'imposer ainsi. Elle m'a toujours
« paru si admirable dans un homme aussi

« superieur qu'il l'etoit que j'ai cru ne devoir
« pas vous laisser ignorer ce trait.

« La situation ou je le trouvai peu de jours
« apres ne me paroit pas moins digne de
« vous etre rapporté.

« Il avoit emprunté un des tableaux de
« Wateau qui l'affectoit le plus et l'avoit
« placé devant lui en composant les beaux
« vers dont nous lui sommes redevables[1].
« J'avoue que cette facon de s'inspirer d'après
« le tableau me frappa; et me parut offrir un
« bel exemple de la maniere que les peintres
« doivent a leur tour copier les poetes.
« L'union des deux muses me fit voir en ce
« moment un tableau bien agreable et bien
« flateur pour la peinture.

« Heureux les peintres qui meritent assés
« des gens de lettres pour les inspirer ainsi.
« Tout ce qui vous rapprochera d'eux; tout ce
« qui les unira a vous, Messieurs, est un
« avantage reciproque que mon attachement
« pour la peinture et mes sentimens pour
« votre Academie me feront toujours desirer
« avec ardeur. »

[1] Ces vers ont été publiés par M. de Julienne dans son *Abrégé de la Vie de Watteau.*

*RÉPONSE FAITE A M. LE COMTE DE CAYLUS A L'OCCASION DE CETTE VIE DE FEU WATEAU PAR M. COYPEL ÉCUIER, PREMIER PEINTRE DU ROI DIRECTEUR DE L'ACADEMIE.*

« Monsieur.

« Ce que nous venons d'entendre fait con-
« noitre en vous le parfait ami et l'equitable
« connoisseur. Le connoisseur a sçu donner
« une juste mesure aux louanges dont l'ami
« souvent est prodigue à l'excès.

« Il faut en convenir, monsieur, sans
« cette sage moderation, les éloges dictés par
« l'amitié peuvent devenir prejudiciables à
« ceux qu'elle veut exalter.

« Nous blessons l'amour propre des gens
« qui nous ecoutent, en leur parlant d'un
« homme dans lequel nous ne voulons recon-
« noitre aucun défaut, et l'on ne blesse pres-
« que jamais l'amour propre impunement.

« Je dis plus, lorsques nous en usons ainsi,
« nous devenons suspects aux auditeurs les
« plus modestes et les plus desinteresses :

« puisque l'experience ne nous prouve que
« trop l'impossibilité d'atteindre à la perfec-
« tion.

« Enfin, monsieur, nous avons beau parler
« d'un mort quand il s'agit de citer ses rares
« talens le sur moien pour disposer ceux qui
« ont été ses rivaux a nous croire et peut etre
« a lui pardonner c'est de convenir comme
« vous venes de faire, de ce que la critique
« pouvoit trouver a reprendre dans ses ou-
« vrages et même dans son caractere.

« Expliquons nous cependant. Je ne pre-
« tens pas dire qu'en pareil cas pour acqué-
« rir la confiance que les hommes accordent
« a l'impartialité, l'on doive ramasser avec
« legereté des anecdotes souvent fausses,
« capables de ridiculiser ou de flétrir la me-
« moire d'un illustre artiste. On se trompe
« bien lourdement lorsqu'on imagine que
« pour rendre un écrit de cette nature plus
« curieux, plus intéressant et plus recom-
« mandable, il soit besoin d'y inserer des
« choses qui font mepriser, ou prendre en
« horreur celui qui a consacré ses veilles pour
« meriter nos suffrages.

« L'écrivain qui suit ce faux principe attriste
« le lecteur. L'honnete homme est affligé

« quand il se voit dans la necessité de meses-
« timer quiconque a sçu lui plaire. Mais ce
« même honnete homme qui gemit souvent
« a la vue de ses propres imperfections n'est
« pas toujours faché d'apprendre que celui
« qui merita l'admiration du public n'etoit
« pas absolument exemt des defauts attachés
« a l'humanité.

« Je le redis encore, monsieur, dans ce
« que nous venons d'entendre vous aves
« trouvé le point juste. Permettés moi d'a-
« jouter que pour faire l'eloge historique de
« M. Wateau, vous aves choisi un genre d'e-
« crire, qui pour les graces naïves et si j'ose
« le dire pour les touches piquantes ne peut
« se comparer qu'a l'aimable genre de pein-
« dre de cet excellent homme.

*« LECTURE A ÉTÉ FAITE PAR LE
« SECRÉTAIRE SOUSSIGNÉ DE LA VIE
« DE M. WATEAU CI-DEVANT TRANS-
« CRITE, APRÈS LAQUELLE LECTURE
« M. LE DIRECTEUR A ADRESSÉ A
« M. LE COMTE DE CAYLUS, AUTEUR
« DE CETTE VIE, LE DISCOURS EN
« FORME DE REPONSE ICI RAPPOR-
« TÉE DE SUITE. LE TOUT EN L'AS-
« SEMBLÉE TENUE POUR LES CONFÉ-
« RENCES LE 3 FEVRIER* 1748.

« Lepicié. »

# MADEMOISELLE DE ROMANS

Les amours royales ont leur fortune. Il en est de publiques, de retentissantes, d'éclatantes qui occupent le monde, triomphent du temps, et marchent à la postérité dans la lumière, dans le bruit, dans le scandale de leur gloire. Il en est de modestes, de dérobées, de voilées, pareilles à ces heures du soir qui s'envolent un doigt sur la bouche. Celles-ci sont entourées de silence, respectées du bruit même que fait un roi quand il sort. L'Histoire ne cèle rien de celles-là : elles sont sa proie. Elle les suit baiser à baiser; elle les poursuit dans l'alcove; elle les déshabille des pieds au cœur; elle confesse leur vie et leur mort. Plumes, ciseaux, pinceaux, burins, tous les

instruments de l'éternité humaine, conspirent pour montrer aux siècles ces amours rayonnantes. Les autres, une trace, un mot, quelque page perdue d'un livre oublié, c'est toute leur part. Un murmure est tout leur nom. L'art les abandonne à leur rien; la poésie les dédaigne; l'histoire les tait.

Et voilà qu'elles ont pour elles, ces ombres masquées et qui nous parlent de l'inconnu, leur mystère et leur sourire effacé. Leur nuit est leur coquetterie. Il faut les rêver : c'est leur charme. Vous voudriez les surprendre et les voir, les toucher de la main et des yeux, saisir leur vie, embrasser leur âme : à peine, si dans le champ où vous les cherchez à tâtons, vous trouverez une date, — lampe éteinte qui dort dans un tombeau.

Il est des madame de Pompadour. Il est des mademoiselle de Romans.

« a Versailles ce 8 X^bre 1761.

« je me suis tres bien apercû ma grande
« que vous aviés quelque chose dans la teste
« lors de votre depart d'icy, mais je ne pou-
« vois deviner ce que ce pouvoit être au
« juste. je ne veux point que notre enfant

« soit sous mon nom dans son extrait bapti-
« staire, mais je ne veux point non plus que
« je ne le puisse reconnoistre dans quelques
« années si cela me plaist. Je veux donc qu'il
« soit mis Louis, aimé, ou *Louise aimée*, fils,
« ou fille de Louis le roy ou de *Louis Bourbon*
« côme vous le voudres pourvu qu'il n'y
« aie pas de [1] (*blanc*) de votre costé, vous y
« faires mettre ce que vous voudres. Je veux
« aussy que le parain et la maraine soient
« des pauvres, ou des domestiques, exçluant
« tous autres. Je vous baise, et embrasse
« bien tendrement ma grande amie.

A Mademoiselle
Mademoiselle de Roman
grande rüe de Passy
a Passy [2]. »

Ce billet, ce chiffon de papier, ces quelques lignes de la main de Louis XV, ce sont les parchemins, et le titre et le reste des amours du roi et de cette femme.

Elle s'appelait Romans. C'était la fille d'un avocat de Grenoble, que sa sœur, une ma-

[1] Le mot est effacé.

[2] Lettre autographe de Louis XV de la collection de feu M. le comte de Panisse.

dame Varnier, avait amenée au roi [1] dans les jardins de Marly [2]. Elle avait des cheveux noirs les plus beaux du monde [3], de la taille [4] une grâce ingénue, de l'esprit, et le cœur sage. Elle aimait le roi comme un amant ; le roi l'aimait. Elle n'avait point voulu aller au Parc-aux-Cerfs ; et le roi lui avait donné une jolie maison à Passy. Elle vivait là sans bruit, sans scandale, heureuse et faisant le bien modestement, toute à elle et à l'enfant qu'elle portait en elle, caressant le père dans

[1] Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle, vol. I. 1823.

[2] Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV, par Barbier, vol. IV.

[3] Mémoires de Madame du Hausset. Collection Barrière et Berville. 1826.

[4] « Chez cette personne extraordinaire, la nature, abandonnant ses règles de bon goût, avait pris plaisir à faire une grande exagération. Mlle de Romans, considérée à part, était moulée de sa personne et chez elle tout était en rapport et en perfection, mais cette perfection était colossale et dans un cercle elle dépassait toutes les autres femmes comme on le raconte de Calypso. C'était au point qu'auprès d'elle ou à ses côtés le roi lui-même, quoique fort bel homme, n'avait l'air que d'un écolier ou d'un demi-roi. » (Papiers inédits de Sophie Arnould possédés par nous.)

le roi, habile déjà comme une mère, boudant et priant, et tâchant d'éveiller dans le vieillard un paternel orgueil avec mille tendres manéges. Le billet, le précieux billet arrive, qui chasse les soucis du front de la *grande*. Le roi parle; mais le père ne se tait point. C'est un « non » qui laisse l'espoir et l'avenir; c'est une recommandation de patience et de prudence, une promesse à mi-voix, une reconnaissance, un engagement presque. Ce billet, il est le trésor de la mère; il est le nom du fils : car un fils est né à mademoiselle de Romans.

Madame de Pompadour tremble. M. de Choiseul s'inquiète. Seule, à côté de madame de Pompadour, la maréchale de Mirepoix garde sa tête et juge à froid les choses et le roi avec un sens unique et piquant : — « Je ne vous dirai pas qu'il vous aime mieux qu'elle.... Mais les princes sont avant tout des gens d'habitude; l'amitié du roi pour vous est la même que pour votre appartement, vos entours.... Comment voulez-vous qu'il ait le courage de déraciner tout cela en un jour[1] ? »

[1] Mémoires de Madame du Hausset. Collection Barrière et Berville. 1826.

Le fils de mademoiselle de Romans avait été baptisé sous le nom de *Bourbon*, fils de Charles de Bourbon, capitaine de cavalerie. Le public le faisait déjà comte de Blois ou de Gisors[1]. Mademoiselle de Romans, et Versailles, et madame de Pompadour le voyaient un duc du Maine[2]. Mademoiselle de Romans nourrissait son fils. Elle allait au bois de Boulogne, chamarrée de dentelles, portant le royal poupon dans une corbeille. Les cheveux relevés par un peigne de diamants, assise sur l'herbe dans un endroit solitaire, mais bientôt connu, elle lui donnait le sein. Un jour deux femmes, dont l'une se cachait sous ses coiffes et dans son mouchoir, vinrent à elle, et la saluant—: « Voilà un bien bel enfant.—Oui, je peux en convenir quoique je sois sa mère, »—dit mademoiselle de Romans; et comme la dame lui demandait si le père était bel homme : — « Très-beau ; si je vous le nommais, vous diriez comme moi.—J'ai donc l'honneur de le connaître, madame?—Cela est très-vraisemblable. » Les deux femmes s'éloignèrent; et madame de Pompadour écar-

[1] Barbier, vol. IV.
[2] Madame du Hausset.

tant son mouchoir de sa bouche dit à madame Du Hausset, sa femme de chambre, qui avait porté la parole : — « Il faut convenir que la mère et l'enfant sont de belles créatures[1]. »

Madame de Pompadour mourut. Le trône était vacant. Un abbé de Lustrac s'était introduit auprès de mademoiselle de Romans, écrivait ses lettres au roi, élevait son enfant. Il imagina de faire une favorite. Poussée par lui, mademoiselle de Romans se répandit au dehors; elle alla aux importunités, aux exigences, à l'audace, à l'éclat. Mais les ministres, à peine libres, ne voulaient pas de premier ministre dans le lit du roi. Louis XV se lassa bientôt d'être compromis si haut. Mademoiselle de Romans fut enlevée fort rudement, et

[1] Mémoires de Madame du Hausset.— « Un jour de beau temps et d'affluence aux Tuileries, Mlle de Romance, accompagnée de son fils et des personnes de l'éducation, se dirigeait vers le tapis vert entre les deux bois, pour y étaler son enfant, objet de son tendre amour et de sa gloire. A la vue de cet enfant, le plus beau que jamais on eût vu sur la terre, le concours des gens comme il faut devint si prodigieux qu'il y eut danger pour l'innocente créature : *Ah ! Mesdames et Messieurs*, s'écria la mère épouvantée, *n'écrasez pas et laissez respirer l'enfant du roi.* » (Papiers inédits de Sophie Arnould.)

séparée de son enfant[1]. Tous ses papiers furent saisis—hors le billet de paternité du roi de France qui ne se trouva point[2].

L'enfant grandit au collége de Ponleroi [3]. La mère se maria avec un M. de Caveinac[4].

[1] Les Fastes de Louis XV, de ses ministres, maîtresses, etc., 1782. Seconde partie.

[2] Madame du Hausset.

[3] Paris, Versailles et les provinces.

[4] Mémoires secrets de Bachaumont, vol. XXVII. — « Elle avait acquis dans le village des Vertus, plaine de Saint-Denis, une superbe maison de campagne où elle avait fait sa résidence habituelle. Elle y fit construire une salle de spectacle des plus élégantes, où ses amis, les gens de cour et elle-même jouaient de temps en temps ce que le répertoire avait de mieux. L'abbé, son beau-frère, qui n'était hérissé de scrupules, fut le directeur en chef de ce théâtre. Ce jeune abbé de cour, quand les sujets manquaient parmi les gens de qualité, venait nous emprunter çà et là de jeunes acteurs, quelques actrices ; il m'a fait l'honneur deux ou trois fois de s'adresser à moi-même. Je n'aimais pas à jouer dans les pièces où la marquise avait un rôle parce qu'à côté de cette grandesse j'avais l'air d'avoir pris naissance dans une famille de nains. Madame de Caveinac n'a point lancé dans le monde de ces bons mots ou de ces réponses fines qui laissent un nom après soi. Mais par la raison même de sa figure à grands traits et de l'exagération de sa personne, elle inventa ces grandes coiffures,

Les rois meurent, Louis XV mourut. A peine Louis XVI était-il sur le trône, que la mère fit parvenir entre ses mains, avec l'acte baptistaire de Louis-Aimé Bourbon, le petit billet du feu roi[1]. Louis XVI se fit présenter le beau jeune homme, donna ordre à l'archevêque de Paris de le tonsurer[2], lui accorda le droit de son nom, le combla de bénéfices[3]. Et trouvez un talisman pareil à cette lettre magique, qui ouvre soudainement le monde, la cour, l'Église, la fortune et les bras de Louis XVI, au fils de Louis XV et de mademoiselle de Romans : l'abbé de Bourbon.

ces grosses boucles, ces nattes démesurées et ces larges chignons flottants, qui subsistèrent, comme on l'a vu, jusqu'à la fin du règne de Louis XVI. Je lui rends cette justice, car il faut que chacun jouisse de ses mérites, elle fit de l'*art du coiffeur* un art de première ligne et d'importance. » (Papiers inédits de Sophie Arnould.)

[1] Mémoires secrets, vol. XXVII.

[2] Paris, Versailles et les provinces.

[3] Mémoires secrets, vol. XXVII.

# TABLE

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

---

# HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

## PENDANT LE DIRECTOIRE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Un volume grand in-8°.— Prix : 5 francs.

SOMMAIRE :

I. Paris après la Terreur. Les encans. Le Pont-Neuf. La Cité et ses églises. La Sorbonne et les colléges. L'ancienne Comédie-Française. Le café Procope. Le faubourg Saint-Germain et ses églises, hôtels, maisons religieuses. Les quais. Les Invalides. —Les Champs-Élysées. Le quartier Saint-Honoré. La place de la Revolution. Les Tuileries. La place des Victoires. Les Capucines. La Chaussée-d'Antin. Architecture et mobilier du Directoire. La chambre de Mme Récamier. Les faubourgs Saint-Denis, Saint-Martin. La Courtille. Le faubourg Saint-Antoine. —La place de la Bastille. Les boulevards. La rue de la Loi. Le Palais-Egalité.—Le Louvre. La place du Châtelet. Les Halles. Rues Montmartre, Saint-Denis, Saint-Martin, du Temple. La place de Grève. Le Marais et ses hôtels, églises. couvents. La place Royale. L'Arsenal.—Environs de Paris. Chantilly, Choisy, Marly, etc. Versailles. Trianon.

II. Le 9 thermidor. — Les pamphlets thermidoriens. — L'*Intérieur des Comités révolutionnaires*.—Réaction sociale contre la Terreur. Les Muscadins. Le 13 vendémiaire.

III. Six cent quarante-quatre bals à Paris. Le bal des Victimes. Les bals d'Aligre, d'Orsay, de Richelieu. Les *balladères* du pavillon de l'Echiquier. Le bal Longueville.—L'hiver de 1796. Le déréglement du prix des choses.—Le Perron. Le cours du louis. Les enrichis.—L'agiotage. *Le Thé à la mode ou le millier de sucre*.—Misère des rentiers

IV. La société.—La galanterie. — L'amour. Les bureaux de mariage.—Le divorce.—Culte du corps. Athlétisme. La mort. —La bureaucratie.—Les thés.—Les femmes de la nouvelle France. *Mme Angot.*

---

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. DENTU

**Abrégé de la vie de Jésus-Christ,** [illegible]

**Ballades et Chants populaires de la Roumanie** [illegible]

**Contes Kosaks** [illegible]

**L'Esprit des autres,** [illegible]

**Études historiques sur le XVII^e siècle** [illegible]

**L'Esprit dans l'Histoire,** [illegible]

**Histoire des plus célèbres Amateurs français** [illegible]

**Juvénal à Paris,** [illegible]

**Labruyère,** [illegible]

**Les Lanternes,** *Histoire de l'ancien éclairage* [illegible]

**Lettres de Mademoiselle Aïssé à Madame Calandrini** [illegible]

**Mémoires du président Hénault,** [illegible]

**La révolution dans les Mœurs.** [illegible]

---

[illegible]

